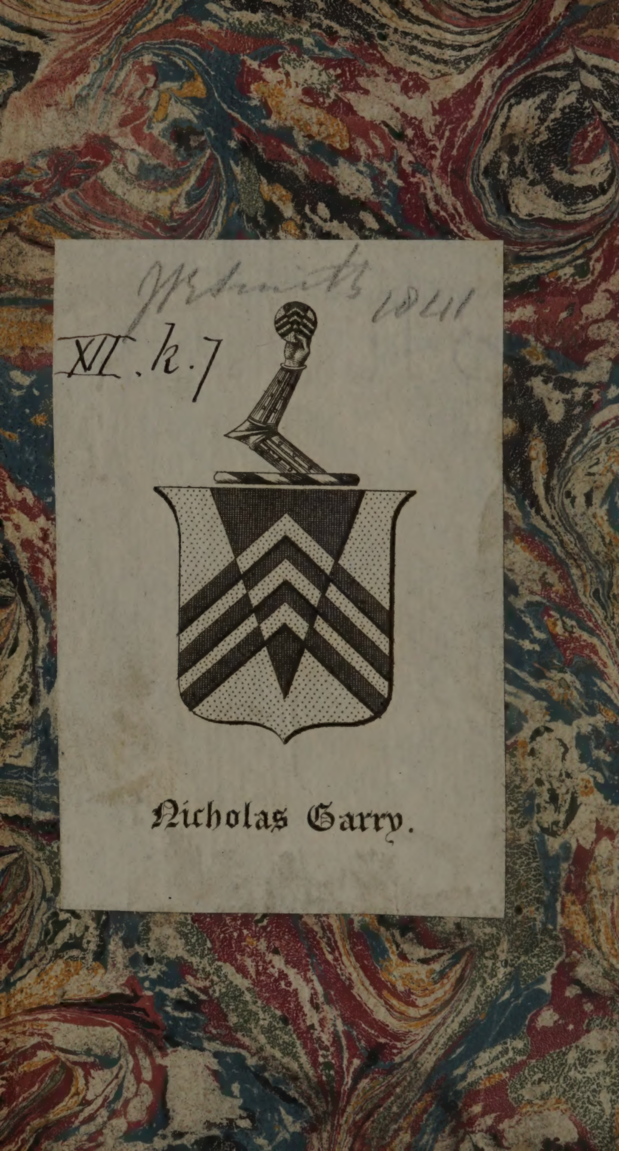

XII. k. 7
Nicholas Garry.



23826/A

GAGE, T.

Americana


VOYAGE
DE THOMAS GAGE.
Tome. II.
Aveline fecit

NOUVELLE
RELATION;

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE

dans la nouvelle Espagne, ses diverses avantures, & son retour par la Province de Nicaragua, jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE de Mexique telle qu'elle étoit autrefois, & comme elle est à present,

ENSEMBLE UNE DESCRIPTION exacte des Terres & Provinces que possedent les Espagnols en toute l'Amérique, de la forme de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles des Criolles, des Metifs, des Mulatres, des Indiens, & des Negres.

AVEC FIGURES.

TOME II.

Quatriéme Edition, revûë & corrigée.



A AMSTERDAM,
Chez PAUL MARRET, dans le Beurs-Straat, proche le Dam, à la Renommée.

M. DCCXX.



WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

TABLE
DES CHAPITRES
Qui ſont contenus en la Troiſiéme & Quatriéme Partie.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

 Commerce

QUA-

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.

RELATION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

TROISIÉME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de l'Etat du Gouvernement, des richesses, & de la grandeur de la ville de Guatimala, & du païs qui en dépend.

JE n'eus pas fait mille pas au delà de l'Eglise Xocotenango, qu'il sembloit que les côteaux & les montagnes se séparoient les unes des autres pour laisser plus d'espace à la vûë, & lui donner le moyen de s'étendre dans la vallée.

La réputation de cette ville, & les discours qu'on m'en avoit faits à Mexique & à Chiapa, m'avoient fait naître la pensée qu'elle devoit être fortifiée de bonnes murailles, de tours, & de bastions, pour résister à tous

ceux qui auroient quelque dessein de l'attaquer.

Mais comme j'en fus proche & que j'y pensois le moins, je me trouvai dedans sans avoir vû aucunes murailles, & sans avoir passé des portes ni des ponts, ni rencontré des Gardes pour m'interroger d'où je venois & qui j'étois ; & en passant proche d'une Eglise nouvellement bâtie, autour de laquelle il n'y avoit que de petites maisons, les unes couvertes de chaume & les autres de tuile, ayant demandé le nom de la Ville, l'on me répondit que c'étoit la ville de Guatimala, & que cette Eglise-là s'appelloit saint Sébastien, qui étoit la seule Eglise Paroissiale de la Ville.

Cela diminua de beaucoup l'opinion que j'avois euë de la grandeur de cette ville, de sorte que je crus avoir rencontré encore une seconde Chiapa, jusques à ce qu'ayant passé un peu plus avant au milieu des maisons, qui étoient du côté droit, & des fumiers à gauche, j'entrai dans une ruë qui étoit plus large, & où il y avoit des maisons des deux côtez, qui sembloient promettre que la ville étoit proche.

Je n'eus pas si-tôt detourné mes yeux, que j'apperçus un magnifique Couvent, qui étoit le lieu où je devois aller terminer mon voyage, & me reposer après tant de fatigues.

Je

Je mis pied à terre à la porte de derriere, & ayant demandé le Prieur, il vint au devant de moi, me disant que j'étois le bien venu, & qu'en la consideration du Provincial je ne manquerois de rien, & qu'il feroit même pour moi plus que le Provincial ne lui avoit ordonné par ses lettres.

Il me dit ensuite qu'il avoit été nourri en Espagne en la Province d'Asturie, où plusieurs Navires Anglois avoient accoûtumé d'aborder, de sorte qu'y ayant vû plusieurs personnes de ma nation, & conçu de l'amitié pour eux, parce que j'en étois, & que je me trouvois hors de ma patrie, étranger & pelerin en ce païs là, qu'il m'assisteroit en tout ce qui lui seroit possible.

Je vous laisse à penser quelle joye je sentis en moi-même, de rencontrer un homme qui avoit des pensées si éloignées du Moine Hidalgo & qui avoit conçu une si bonne opinion de notre nation.

Mais elle fut encore bien plus grande par l'accomplissement de ses promesses : il s'appelloit Frere Jacinthe de Cabannas, & étoit principal Lecteur en Théologie dans l'Université.

Comme il vit que j'avois envie de continuer mes études, & particuliérement de prendre quelques leçons de Théologie sous lui, il me fit la faveur après que j'eus été son auditeur le premier quartier de l'année de

me faire ſoutenir publiquement des Theſes de Théologie, où il préſida, & m'aſſiſta devant tous les Docteurs & Théologiens de l'Univerſité, contre les opinions de Scot & de Suarez.

Mais la principale queſtion qui fut agitée, fut touchant la naiſſance de la Vierge Marie, que les Jeſuites avec Suarez, les Cordeliers & les Scotiſtes tiennent être née ſans péché originel, & ſans en avoir retenu aucune coulpe ni tache.

Je ſoutins publiquement contre cette opinion celle de S. Thomas d'Aquin & de tous les Thomiſtes qui eſt, qu'elle étoit née dans le péché originel, auſſi-bien que toute la poſterité d'Adam.

Ce fut un acte ſi bien ſoutenu de part & d'autre, par des argumens pour & contre, avec leurs réponſes & ſolutions, qu'il y avoit pluſieurs années qu'il ne s'en étoit vû un ſi remarquable que celui-là.

Les Jéſuites frapoient du pied contre terre & battoient des mains, pour temoigner qu'ils ne pouvoient ſouffrir cette aſſertion qu'ils appelloient une héreſie, diſant que cette opinion touchant la Vierge ſe pouvoit ſoutenir en Angleterre qui étoit un païs d'héretiques, & que j'aurois pû l'y déffendre, parceque j'avois été nourri parmi eux, mais qu'ils s'étonnoient que le Docteur Cabannas la voulût appuïer, lui qui étoit né entre les Eſpagnols,

Eſpagnols, élevé dans leurs Univerſitez, & qui étoit le premier Lecteur en cette fameuſe Académie.

Mais je leur répondis patiemment qu'ils avoient tort de s'emporter de la ſorte, puiſqu'il y avoit non ſeulement des raiſons aſſez fortes & aſſez puiſſantes pour appuïer cette opinion, mais auſſi l'autorité de pluſieurs ſçavans Théologiens du parti des Thomiſtes.

Après cela j'eus peu de crédit parmi les Jeſuites, mais j'en acquis beaucoup entre les Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & particuliérement auprès du Docteur Cabannas, de ſorte que par ſon moyen, & celui de Frere Jean Baptiſte Prieur de Chiapa, qui le fut auſſi de Guatimala à Noël ſuivant, j'acquis autant d'honneur & d'eſtime en ce païs-là, qu'aucun étranger ait jamais eu entre les Eſpagnols.

Comme ils ſe trouverent tous deux à la Chandeleur à Chiapa pour l'élection d'un nouveau Provincial, ils ſe ſouvinrent de moi qui demeurois toûjours à Guatimala, & ſçachant que l'Univerſité, qui dépend principalement de leur Couvent, avoit beſoin d'un Profeſſeur pour y enſeigner le cours de Philoſophie; ils me propoſerent au nouveau Provincial nommé Jean Ximeno & au Chapitre de la Province, pour me faire établir en cette charge à la S. Michel prochaine.

Ils agirent si vigoureusement en ma faveur, outre qu'ils avoient tant d'autorité, qu'on ne leur pouvoit presque rien refuser, qu'ils obtinrent facilement ce qu'ils vouloient, & m'apporterent en venant des Lettres patentes du Pere Provincial, par lesquelles sous le nom de Frere Thomas de Sainte Marie, qui étoit celui dont on m'appelloit alors, il me nommoit pour Professeur en Philosophie dans cette Université, & enjoignoit au Prieur de me mettre en possession de cette charge.

Cet honneur fait à un étranger & nouveau venu dans la Province, fit que les Crioles & quelques autres qui avoient eu dessein sur cette charge, dirent cent choses contre moi.

Mais tout cela ne servoit qu'à augmenter le dessein que j'avois de me rendre sçavant, d'être assidu aux leçons publiques, & d'employer le tems d'une telle maniere en étudiant jour & nuit, que je me pusse acquiter avec honneur de l'emploi qu'on m'avoit donné, & répondre à l'espérance que mes amis avoient de moi.

Je continuai cet emploi pendant trois ans, & comme il me venoit par fois en la pensée que je devois soutenir l'honneur de la nation à Guatimala, & ne pas souffrir qu'aucun Espagnol me surpassât en invention & en subtilité d'argumens & de conceptions; ce-

la

la faiſoit que bien ſouvent lorſque tous les autres Religieux s'alloient coucher, je me retirois dans ma chambre, où, après avoir pris un verre de chocolate ſur les neuf heures, je paſſois la nuit à étudier juſqu'à deux heures après minuit, que je m'allois repoſer pour me lever enſuite à ſix heures.

Pendant ces trois années je ne voulus avoir aucune des charges ordinaires du Couvent, & je ne m'appliquai qu'à la prédication, & à oüir les confeſſions de ceux qui venoient à l'Egliſe de notre Couvent, de peur d'être interrompu en mes études.

Néanmoins le Prieur & le Docteur Cabannas m'importunoient ſouvent d'obtenir une permiſſion de l'Evêque, pour pouvoir confeſſer & prêcher dans la ville & à la campagne : car par fois, comme j'ai dit, je faiſois des prédications dans l'Egliſe du Couvent par la permiſſion du Pere Provincial.

Mais je m'y oppoſai toûjours fortement juſqu'au tems que le Provincial vint à Guatimala, qui m'ayant oüi prêcher une fois, voulut à toute force que j'obtinſſe cette permiſſion de l'Evêque, afin que n'étant plus reſſerré dans les limites du Couvent, je puſſe prêcher librement dans les autres Egliſes, & par ce moyen gagner de l'argent pour m'acheter des Livres.

Pour cet effet il me fit examiner par cinq

Docteurs en Théologie pendant trois heures, comme c'eſt la coûtume de cet Ordre, où après avoir ſoutenu toute la rigueur de leur examen & obtenu leur approbation, il me donna ſur le champ un brevet de préſentation, qui faiſoit mention de cet examen, pour le préſenter à l'Evêque, afin qu'il me donnât la permiſſion de confeſſer, & de prêcher par tout ſon Diocêſe, conformément à la Bulle du Pape Clement qui commence; *Dudum, de ſe ulturis.*

L'Evêque de Guatimala qui m'aimoit particuliérement, & qui ſouhaitoit l'avancement des bonnes lettres en cette Univerſité-là, n'eut pas beſoin de beaucoup de prieres: car tout à l'heure il me donna cette permiſſion qu'il écrivit au dos de la préſentation, par laquelle il me permettoit de prêcher dans tout ſon Diocêſe, & d'adminiſtrer le Sacrement de la Pénitence à toutes ſortes de perſonnes, excepté les Religieuſes, & abſoudre de tous péchez, hors les cas réſervez à ſa Sainteté & à l'Evêque; cette permiſſion étant ſignée de ſa main & de celle de ſon Secretaire le quatriéme jour de Decembre mil ſix cens vingt-neuf.

Je fus donc ainſi établi en la ville de Guatimala avec commiſſion de l'Evêque & du Provincial, pour enſeigner la Philoſophie, & prêcher dans tout ce Diocêſe.

L'on m'offrit auſſi la chaire pour enſeigner

la

la Théologie, dont je fis même quelqnes leçons pendant trois mois ; & j'aurois pû demeurer long-tems en ce lieu-là si j'avois voulu ; mais je n'y fus que trois ans & demi pour la raison que je dirai ci-après.

De sorte que je réprésenterai fidélement tout ce que j'ai pû apprendre de cette ville pendant ce tems-là, & du païs des environs, où j'ai fait divers voyages, tant lors que j'étois à Guatimala, que pendant sept années que j'ai demeuré dans les villages de la campagne.

Cette ville que les Espagnols nomment Saint Jacques de Guatimala, est située dans une vallée qui n'a qu'environ une lieuë de large ou un peu moins, parce qu'elle est close par de hautes montagnes ; mais en sa longueur vers la mèr du Sud elle contient un païs vaste & tout uni, qui s'élargit un peu au delà de cette ville qu'on appelle encore aujourd'hui la vieille ville, qui est environ à une lieuë de Guatimala.

Quoique les montagnes l'environnent de chaque côté, & qu'il semble qu'elles pendent dessus du côté de l'Orient, néanmoins elles n'empêchent point les voyageurs, parce que l'on y a fait des chemins qui sont si commodes, que non seulement les hommes y passent facilement, mais les bêtes mêmes qui sont chargées de pesans fardeaux.

Le chemin qui vient de Mexique, le prenant par le côté de Soconuzco & de Suchutepeque, se rend dans la ville par le côté du Nord Oüest qui est une route large, ouverte, & sablonneuse; mais par Chiapa il est au Nord-Est & se rend à la ville entre les montagnes, comme j'ai dit ci-dessus. A l'Occident vers la mer du Sud, le chemin est tout ouvert au travers de la vallée & du païs qui est tout plat en cet endroit-là.

Mais au Sud & au Sud-Est le chemin est par dessus des montagnes qui sont hautes & difficiles, qui est le chemin ordinaire par où l'on vient de Camayagua, Nicaragua, & de Golfo-dulcé ou Golfe-doux, où les navires abordent tous les ans, & déchargent les marchandises qu'on apporte d'Espagne pour Guatimala; & c'est aussi le chemin que prennent ceux qui partent pour aller vers l'Est de la ville.

Mais les deux montagnes qui approchent le plus de la ville & de la vallée, sont appellées les Vulcans, dont l'une est un Vulcan d'eau, ainsi nommée improprement par les Espagnols, parce que ce nom de Vulcan n'est donné qu'aux montagnes qui jettent du feu, par allusion à ce Dieu des Payens dont l'emploi ordinaire étoit dans le feu; mais qui est justement approprié à l'autre montagne, qui est du nombre de celles qui brûlent & jettent du feu.

GUATIMALA



Ces deux fameuſes montagnes ſont preſque vis-à-vis l'une de l'autre à chaque côté de la vallée ; la montagne d'eau pendant du côté du Sud preſque perpendiculairement ſur la ville, & celle du feu un peu plus bas, & plus proche de la vieille ville.

La montagne d'eau eſt plus haute que l'autre, & fort agréable à la vûë, étant preſque toute l'année couverte de verdure, & de campagnes ſémées de mahis ou bled d'Inde, & dans les petits villages qui y ſont bâtis, les uns vers le milieu & les autres au pied, il y a des roſes, des lys, & d'autres fleurs dans les jardins tout le long de l'année ; outre les palmites, les abricots, & diverſes autres ſortes d'excellens fruits.

Les Eſpagnols l'appellent le Vulcan de l'eau, parceque de l'autre côté de Guatimala il en ſort plaſieurs ruiſſeaux vers le village de Saint Chriſtofle, & qu'on croit qu'elle fournit de ce côté-là les eaux qui entretiennent un grand lac d'eau douce proche des bourgades d'Amatitlan & de Petapa.

Mais du côté qu'elle regarde Guatimala & la vallée, il en ſort tant de fontaines d'eau douce, qu'elles font une riviére qui court de la vallée paſſant près de la ville, & qui fait tourner les moulins dont j'ai parlé ci-devant qui ſont à Xocotenango.

Selon la tradition des Eſpagnols, cette riviére n'étoit point connuë au tems de la

conquête, & n'a paru que dépuis ce tems-là.

Dans la ville de Guatimala, qui étoit autrefois bâtie plus haut & plus proche du Vulcan qu'elle n'est aujourd'hui, au lieu qu'on appelle encore la vieille ville, environ l'an 1534. demeuroit une Dame appellée Dame Marie de Castille, qui ayant perdu son mari à la guerre, & enterré aussi cette année-là tous ses enfans, se laissa tellement transporter à la douleur, qu'au lieu de se soûmettre à la volonté de Dieu, elle déffia sa puissance, disant qu'il ne pouvoit lui faire plus de mal qu'il lui en avoit fait, & qu'il ne pouvoit plus que lui ôter la vie qu'elle ne comptoit pour rien.

Elle n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, qu'il sortit de ce Vulcan un si gros torrent d'eau qu'il emporta cette femme, ruïna plusieurs maisons, & obligea les habitans à venir demeurer dans le lieu où est maintenant bâtie la ville de Guatimala.

Si cette histoire est veritable, qui vient de la tradition des Espagnols, elle doit servir d'exemple & d'instruction à chacun, pour craindre Dieu, & non pas à déffier son pouvoir, lorsque nous voyons qu'il est en colere, & qu'il commence à nous faire sentir la pesanteur de son bras.

Dépuis cela l'on a appellé ce lieu-là la vieille ville, & cette riviere a eu son cours tel qu'il est aujourd'hui.

Elle tire ſa ſource de ce Vulcan, dont les fontaines, les jardins, les fruits & les fleurs, avec le bel aſpect de ſes côtes verdoyantes, pourroient fournir de matiére ſuffiſante à un Eſprit comme celui de *Martial*, pour y figurer un fécond Parnaſſe, y rencontrer les traces du Pegaſe, & faire des vers à la loüange des Nimphes & des Muſes, en cette belle habitation de l'Amérique qui a pour le moins trois lieuës de haut.

Mais celle qui eſt vis-à-vis de l'autre côté de la vallée, eſt déſagréable & épouvantable à voir, parce qu'elle eſt couverte de cendres, de pierres & de cailloux calcinez, ſterile & ſans aucune verdure, où l'on n'entend que des bruits de tonnerre, & de métaux qui ſe fondent en la terre, où l'on voit des flammes & de torrens de feu & de ſoûfre qui brûlent inceſſamment, & rempliſſent l'air d'odeurs puantes & mortelles.

En cette maniére Guatimala eſt ſituée au milieu d'un Paradis d'un côté, & d'un Enfer de l'autre, qui ne s'eſt pourtant jamais ſi fort ouvert que cette ville en ait été conſumée.

Il eſt vrai qu'il y a déja aſſez long-tems qu'il s'y fit au haut de la montagne une fort large ouverture, qui jetta tant de cendres ardentes, qu'elles remplirent les maiſons de Guatimala & des environs, qui ruinerent toutes les plantes & les fruits, & vomit une

ſi grande quantité de pierres, que ſi elles euſſent tombé ſur la ville, elles l'auroient entiérement ruinée.

Mais elles tomberent à côté dans un fonds, où elles ſont encore à preſent, & donnent de l'étonnement à tous ceux qui les voyent, qui ceſſent d'admirer la force de la poudre, qui nonobſtant la peſanteur des boulets de fer les porte ſi loin hors de la bouche des canons, pour admirer avec plus de raiſon la violence du feu de cette montagne, qui a pû enlever en l'air & jetter en terre des maſſes de pierre & de rochers, qui ſont groſſes comme des maiſons, & que vingt mulets ne ſçauroient remuer, comme on l'a eſſayé pluſieurs fois.

Le feu qui ſort à preſent de cette montagne n'eſt pas toûjours égal: car quelquefois il eſt plus grand, & quelquefois moindre; néanmoins lorſque je demeurois en cette ville-là, il arriva que pendant trois jours & trois nuits il fut ſi grand, que le Docteur Cabannas me dit confidemment & à un autre de mes amis, qu'un ſoir étant à ſa fenêtre il avoit lû une lettre à la clarté de ce feu, qui étoit pour le moins à une lieuë de là.

Le bruit qui en ſort n'eſt pas auſſi toûjours ſemblable, mais il eſt plus grand en Été qu'en Hiver, ſçavoir depuis Octobre juſqu'à la fin d'Avril, que dans tout le reſte de l'an-

née.

née : car il semble alors que les vents se renferment en ces concavitez, pour allumer le feu bien plus qu'en d'autres tems, & sont cause que la montagne fait du bruit & que la terre en tremble tout autour.

Il arriva environ trois ans avant que je vinsse en cette ville-là, que pendant neuf jours les habitans qui n'attendoient que leur mort ou leur ruine à tout moment, à cause des fréquens tremblemens de terre, furent obligez d'abandonner leurs maisons, & de se retirer sous des tentes & des tonnelles qu'ils avoient faites en la place du marché, où ils firent apporter les Images des Saints, & entr'autres celle de saint Sébastien, qu'ils porterent aussi en procession dans la ville.

Mais pendant que j'y étois, le bruit de la montagne, la fumée & les flammes, avec les tremblemens de terre en Été furent tels que m'y étant accoûtumé par le tems, j'estimois cette ville-là le lieu le plus sain & le plus agréable que j'eusse vû dans tous mes voyages.

Car le Climat y est fort temperé, & beaucoup plus que celui de Mexique ou de Guaxaca.

Elle ne cede point aussi à ces villes-là en abondance de fruits, d'herbes pour les salades, & de poisson & de chair, comme de bœuf, & mouton, de veau, de chevreau, de volaille & de gibier, de coqs d'inde, de

lapins, de cailles, de perdrix & de faiſans; non plus que de froment & de bled d'Inde.

Car elle eſt abondamment pourvûë de toutes ſortes de poiſſon, tant par la mer du Sud qui n'en eſt éloignée en certains endroits que de douze lieuës, & des rivieres qui ſe rendent en cette mer-là, que par le Lac d'eau douce d'Amatitlan & de Petapa, & d'un autre qui eſt à trois ou quatre lieuës de Chimaltenango.

Mais pour le bœuf, il eſt conſtant qu'il y en a plus qu'en aucun autre endroit de l'Amérique ſans exception, comme il paroît par le grand nombre de cuirs que l'on envoye tous les ans en Eſpagne du païs de Guatimala, où l'on tuë ordinairement les bœufs, plûtôt pour le gain qu'on fait à tranſporter leurs cuirs en Eſpagne, que pour en manger la chair qui pourtant ne laiſſe pas d'être bonne quoiqu'elle ne ſoit pas égale au bœuf d'Angleterre; mais elle eſt à ſi bon marché, que de mon tems, treize livres & demie de bœuf ne valoient qu'une demi-réale, qui eſt la moindre monnoye qu'il y ait, qui vaut environ deux ſols ſix deniers monnoye de France.

Quoique par tout ce païs il y ait beaucoup de fermes où l'on ne fait autre choſe que nourrir du bétail, même juſqu'à Golfo-Dulce où les Navires abordent en venant d'Eſpagne, cela n'empêche pourtant pas que

les

les Provinces de Comayagua, de Saint-Sauveur & de Nicaragua n'en envoyent encore à Guatimala.

Mais les lieux qui en fourniſſent la plus grande quantité, ce ſont les grandes fermes qui ſont ſur la côte de la mer du Sud, où de mon tems il y avoit un homme qui ſe mêloit de nourir du bétail, qui ſans ſortir de ſes terres comptoit plus de quarante mille bêtes à lui grandes & petites, ſans y comprendre celles qu'on appelle marrones ou ſauvages, qui ſe tiennent dans les bois & ſur les montagnes, où les Negres vont à la chaſſe, pour les tuer comme ils font les ſangliers, afin qu'elles ne croiſſent pas trop & ne faſſent point de dommage.

Et pour juſtifier ce que je dis, je me trouvai un jour à la foire du bourg de Petapa avec un de mes amis, qui ſe nommoit Lope de Chaves, & s'étoit obligé de fournir de viandes à ſix ou ſept villages aux environs, qui acheta tout d'un coup & d'un ſeul homme ſix mille bêtes, tant grandes que petites, au prix de dix-huit reales ou quatre livres dix ſols la piéce l'une portant l'autre.

La maniére que l'on obſerve à Guatimala pour fournir la ville de bœuf & de mouton, avec les villages voiſins, eſt telle. Neuf ou dix jours avant la ſaint Michel l'on fait faire un cri public; pour ſçavoir qui voudra s'obliger à fournir de viande, la ville & le païs

aux

aux environs, à peine d'une amande envers le Roi s'il y manque, telle qu'il conviendra avec les Juges & les habitans de la ville. S'il manque à fournir la quantité de bœuf qu'il doit fournir, il faut qu'il y ſupplée en mouton, en donnant tant de livres à proportion du prix du bœuf, & s'il manque à fournir du mouton, il faut qu'il y ſupplée auſſi en volaille, en rapportant le prix à la proportion de la livre du mouton qu'il devoit donner, & la qualité des familles à qui il étoit obligé de fournir de viande.

Et comme ce privilége ſe donne au plus offrant & dernier encheriſſeur, c'eſt-à-dire, à celui qui voudra offrir le plus au Roi, il arrive ſouvent que pluſieurs perſonnes viennent le huitiéme jour à la Cour, offrir les uns plus les autres moins, mais au neuviéme jour qu'on fait la derniere enchere, le privilege eſt adjugé pour un an tout entier à celui qui offre le plus au Roi.

De ſorte que par ce moyen-là il n'y a qu'un ſeul Boucher qui puiſſe fournir de viande, & encore, eſt-il obligé de la vendre au prix qui lui eſt fixé à la livre; mais ſi quelqu'autre Boucher que lui prétend faire tuer ou vendre de la viande ſans ſa permiſſion, il peut l'actionner en Juſtice & le faire condamner à l'amande.

Après cela celui qui s'eſt ainſi obligé, achete par cent ou par mille bêtes, le bétail

dont

dont il croit avoir beſoin pour la proviſion de la ville, ſi ce n'eſt que ce ſoit un homme qui ait aſſez de bétail en ſes terres pour y ſatisfaire.

Quoique le mouton n'y ſoit pas ſi abondant que le bœuf, néanmoins l'on n'en manque jamais, parce qu'il en vient toûjours aſſez de la vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amaritlan, & de la marche de la mer du Sud & d'autres endroits.

J'ai demeuré en cette vallée, où je connoiſſois un homme nommé Alonſe Cabata, qui y nourriſſoit toûjours du moins quatre mille brebis.

C'eſt pourquoi la ville de Guatimala eſt ſi bien fournie de vivres & à ſi bon marché, qu'il eſt difficile d'y trouver une perſonne qui mandie : car avec une demi réale de cinq ſols, un homme peut avoir de la viande pour toute la ſemaine, & un peu de caos, aſſez du pain de Mahis, & bien ſouvent même du pain de froment.

Il y a environ cinq mille familles dans cette ville, ſans compter un fauxbourg d'Indiens nommé le fauxbourg ſaint Dominique, où il y a encore environ deux cens autres familles.

Le plus bel endroit de la ville eſt celui qui ſe joint à ce fauxbourg des Indiens, qui s'appelle auſſi la ruë de ſaint Dominique, parce que le Convent de ſaint Dominique y eſt bâti.

C'eſt

C'eſt en ce lieu-là que ſont les plus riches boutiques de la ville & les meilleurs bâtimens, la plûpart des maiſons étant neuves & bien bâties.

Il s'y tient auſſi tous les jours un petit marché, où quelques Indiens ſe tiennent tout le long du jour, qui vendent des fruits, des herbes & du cacao; mais ſur les quatre heures après midi ce marché eſt tout plein pendant une heure, où les femmes Indiennes viennent vendre des délicateſſes aux Crioles; comme de l'Atolle, du Pinole, des Palmites boüillis, du beurre de cacao, des boudins faits avec du mahis & un peu de chair de volaille ou de pourceau frais, aſſaiſonné avec du chillé ou poivre long qu'ils appellent anacatamales.

Il y a un grand commerce en cette ville. Car avec des mulets on tire par terre les meilleures marchandiſes de Mexique, de Guaxaca & Chiapa, & de Nicaragua & Coſtarica.

Du côté de la mer, elle trafique avec le Peru par le moyen de deux ports de mer, dont l'un s'appelle le village de la Trinité, qui en eſt éloigné de vingt-cinq lieuës du côté du Sud, & l'autre Realejo, qui eſt à quarante-cinq ou quarante-ſix lieuës de là.

Elle négocie auſſi avec l'Eſpagne par la mer du Nord, par le moyen de Golfo-dulcé, qui n'en eſt éloigné que de ſoixante lieuës.

Cette

Cette ville n'eſt pas ſi riche que beaucoup d'autres : néanmoins pour la grandeur je ne croi pas qu'elle cede à aucune.

Car de mon tems outre pluſieurs marchands qu'on eſtimoit avoir du moins chacun trente, quarante, & cinquante mille ducats vaillant, il y en avoit cinq qu'on croyoit également riches, qui avoient chacun cinq cens mille ducats vaillant.

Le premier ſe nommoit Thomas de Siliezar, Biſcayen de naiſſance, & Préſident en la Chambre de Juſtice. Le ſécond Antoine Juſtinian Gennois, qui avoit eu pluſieurs Charges dans la ville, où il avoit auſſi pluſieurs maiſons, & une grande ferme en la vallée Mixco, où il recueïlloit une fort grande quantité de froment. Le troiſiéme étoit Pierre de Lira Caſtillant. Le quatriéme & le cinquiéme Antoine Fernandez, & Barthelemy Nuñez, tous deux Portugais, dont le premier quitta Guatimala lors que j'y étois, pour des raiſons que je ſuis obligé de taire en ce lieu.

J'y laiſſai les quatre autres, dont il y en avoit trois qui demeuroient dans la ruë ſaint Dominique, où ils avoient des maiſons qui rendoient cette ruë remarquable, & leur richeſſe avec leur commerce étoient ſeuls ſuffiſans pour mettre Guatimala au rang des villes riches.

Le Gouvernement de tout le païs qui eſt

aux

aux environs , & des Hondures, de Soconuzco , Comayagüa, Nicaragua, Coſtarica, Vera-Paz, Cuchutepeques , & Chiapa , dépend de la Chancellerie ou de l'Audience de Guatimala.

Car quoique tous les Gouverneurs de ces Provinces ſoient établis par ſa Majeſté Catholique & le Conſeil d'Eſpagne, néanmoins quand ils ſont entrez en l'exercice de leurs charges en ce païs-là , leurs actions ſont ſujettes à la Juſtice de Guatimala.

Cette Cour de Chancellerie ou Audience Royale eſt compoſée d'un premier Préſident, de deux autres Préſidens , de ſix Conſeillers, & d'un Procureur du Roi.

Quoique le Préſident n'ait pas la qualité de Vice-Roi comme ceux du Mexique & du Peru , néanmoins ſon pouvoir eſt auſſi grand & abſolu que le leur.

Il n'a que douze mille ducats de gages par an du Roi d'Eſpagne , mais s'il eſt intereſſé il en peut gagner deux fois autant par preſens & par le trafic, & même tout autant qu'il lui plaira , comme il a paru à l'égard du Comte de la Gomere , qui après avoir été Préſident de cette Ville , ſe retira en ſa vieilleſſe aux Canaries dont il étoit natif, riche de pluſieurs millions.

Dom Jean de Guzman lui ſuccéda , qui avoit été Préſident de Saint - Domingue , qui , après avoir perdu ſa femme dans le voyage

voyage, s'étant mis dans la dévotion, & méprisant les biens du monde, ne s'appliqua à autre chose qu'à gouverner les peuples avec douceur & équité : ce qui fit que les autres Juges qui ne songeoient qu'à s'enrichir, furent bien-tôt las de lui, & firent tout ce qu'ils pûrent pour lui faire ôter sa Charge, où il ne fut que cinq ans.

Son successeur que j'y laissai, lorsque j'en partis, fut Dom Consalo de Paz de Lorençana, qui étoit auparavant Président de Panama; mais qui entra dans l'exercice de cette Charge avec une si grande avidité de gain & tant d'avarice, qu'il ne s'en étoit point encore vû un tel.

Il déffendit de joüer dans les maisons des particuliers, où l'on jouë beaucoup d'ordinaire; mais non pas tant qu'à Mexique, & encore ce ne sont la plûpart du tems que des femmes; non pas par l'aversion qu'il eût pour le jeu, mais parce qu'il portoit envie à ceux qui gagnoient sur les cartes donnant à joüer.

Car dans une nuit il faisoit user vingt-quatre jeux de cartes pour le moins, & il y avoit un page qui avoit le soin de faire mettre exactement dans la boëte ce qu'il falloit, qui n'étoit pas moins d'un écu pour chaque jeu de cartes, & bien souvent l'on en donnoit deux par respect & par considération de sa personne.

De

De ſorte que par ce moyen il tiroit à ſoi tout le gain des joüeurs & querelloit ſouvent les plus riches habitans de la ville, lors qu'ils ne venoient pas le ſoir joüer chez lui.

Le Roi donne tous les ans quatre mille ducats de penſion à chacun des Juges ou Conſeillers de cette Audience Royale, & trois mille à ſon Procureur Général, qui ſont payez des deniers de l'Epargne, ou de la recette du Domaine de ſa Majeſté Catholique qui eſt en cette ville.

Néanmoins ce qu'ils tirent des préſens & du commerce eſt ſi conſiderable, que j'ai oüi dire à un des Juges nommé Dom Loüis de las infantas, que, quoi que leurs Charges fuſſent plus honorables à Mexique & à Lima, néanmoins il n'y en avoit point de plus lucratives que celles de Guatimala.

Lors que j'y étois il y eut plus de procès criminels qu'il n'y en avoit jamais eû auparavant, pour meurtres, vols, & concuſſions; néanmoins pas un ne fut ni pendu ni banni, ni même empriſonné ou condamné à l'amande, mais chacun ſe tira d'affaires par le moyen des préſens, de ſorte que pendant huit ans je n'ai point oüi dire qu'aucun ait été fait mourir en cette ville-là.

Quoi que les Egliſes n'y ſoient pas ſi belles ni ſi riches qu'à Mexique, elles le ſont néanmoins aſſez pour la grandeur de la ville.

Il

Il n'y a qu'une ſeule Egliſe Paroiſſiale & Cathédrale qui eſt bâtie dans la place du grand marché; toutes les autres Egliſes dépendent des Couvens des Jacobins, des Cordeliers, des Peres de la Mercy, des Auguſtins, des Jéſuites, & deux autres des Religieuſes appellées de la Conception & de Sainte Catherine.

Les Couvens des Jacobins, des Cordeliers, & des Religieux de la Mercy ſont magnifiques, où il y a cent Religieux en chacun.

Mais le plus ſomptueux de tous eſt celui des Jacobins où je demeurois, qui par une grande allée qui eſt devant l'Egliſe eſt joint à l'Univerſité de la Ville.

Le revenu de ce Couvent conſiſte en certains villages d'Indiens qui en dépendent, un moulin à eau, une ferme à froment, une autre où l'on nourrit des chevaux & des mulets, une ferme où il y a un moulin à ſucre, & une mine d'argent, qui leur fut donnée l'an 1633. & ſe monte toutes charges reſervées pour le moins à trente mille ducats par an; ce qui fait que ces Religieux n'ont pas ſeulement dequoi ſe bien régaler entr'eux; mais auſſi dequoi épargner pour bâtir & orner magnifiquement leur Egliſe & leurs Autels.

Entre les richeſſes qui y ſont il y a deux choſes remarquables, dont les Eſpagnols

lorſqu'ils étoient en bonne humeur, me diſoient que les Anglois s'enqueroient fort, lorſqu'ils prenoient quelques-uns de leurs vaiſſeaux en mer, & qu'ils craignoient que je ne fuſſe venu pour leur ſervir d'eſpion.

La premiere eſt une lampe d'argent qui pend devant le Grand-Autel, & eſt ſi grande qu'il faut trois hommes à la guinder en haut. La ſeconde eſt encore beaucoup plus riche, qui eſt une image de la Vierge Marie de pur argent de la grandeur d'une femme de belle taille, qui eſt dans un tabernacle fait exprès en la Chapelle du Roſaire, où il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui ſont continuellement allumées devant cette image.

Enfin ce Couvent eſt ſi riche, qu'en peu de tems l'on pourroit tirer cent mille ducats des richeſſes qui ſont dedans; & dans l'enclos du Cloître rien ne manque de tout ce qui peut ſervir à donner du plaiſir & de la recréation aux Religieux.

Dans le Cloître d'embas il y a un fort grand jardin, avec une fontaine au milieu & un beau jet d'eau, d'où ſortent pour le moins douze tuyaux qui rempliſſent deux viviers pleins de poiſſon, ſur leſquels on voit auſſi nager pluſieurs canards & autres oiſeaux aquatiques.

Il y a encore dans ce Couvent deux autres jardins pour les fruits & pour les her-

bages ; & dans l'un de ces jardins il y a un étang de deux cens cinquante pas de long, qui est tout pavé au fond avec un petite muraille tout autour, & un bateau dans lequel les Religieux se vont promener sur l'eau, & pêcher par fois lorsque le poisson leur a manqué d'ailleurs, ensorte qu'ils en prennent suffisamment pour le dîné de tout le Couvent.

Les autres Couvents sont aussi bien riches ; mais après celui des Jacobins il n'y en avoit aucun qui égalât le Couvent des Religieuses de la Conception, où l'on comptoit pour le moins mille personnes, tant de Religieuses, que de leurs servantes & esclaves, & de jeunes filles qu'elles instruisent, à qui elles apprennent non seulement à lire & à écrire, mais aussi à travailler à divers ouvrages.

Les Religieuses qui font profession, y portent pour le moins cinq cens ducats de dot, d'autres six & sept cens ; il y en a même qui en portent jusqu'à mille ; ce qui apporte un grand revenu au Couvent, où ce fonds demeure après la mort de ces Religieuses.

Celles qui veulent avoir des filles pour les servir dans le Couvent, le peuvent faire, pourvû qu'elles augmentent leur dot à proportion, ou qu'elles payent leur pension.

 C'étoit

C'étoit dans ce Couvent que demeuroit la Dona Jeanne de Maldonado fille du Juge Jean Maldona de Paz, que l'Evêque de la ville voyoit fort ſouvent.

Elle étoit fort belle & agréable, n'avoit guéres plus de vingt ans : l'Evêque en étoit ſi paſſionné, que de mon tems il fit tout ce qu'il put pour la faire élire Supérieure ou Abbeſſe malgré toutes les anciennes Religieuſes.

Ce qui cauſa une ſi grande diſſention dans le Couvent, que le bruit s'en étant répandu dans la ville, il y eut pluſieurs Gentilshommes & Marchands qui coururent l'épée nuë à la main vers le Couvent, avec ménaces d'enfoncer les portes & d'entrer pour déffendre leurs filles, contre la puiſſante faction que l'Evêque avoit ſuſcitée en faveur de la Dona Jeanne de Maldonado.

Ce qu'ils auroient fait aſſurément, ſi le Préſident Dom Jean de Guzman n'eût envoyé querir le pere de cette jeune Religieuſe, afin qu'il la priât de vouloir ſe déſiſter des prétentions qu'elle avoit d'être Abbeſſe, & de faire refléxion ſur ſa jeuneſſe qui ne lui permettoit pas encore d'être pourvuë de cette dignité.

Par ce moyen la diviſion ceſſa tout d'un coup dedans & dehors le Couvent ; l'Evêque en reçût un peu de honte, & cette jeune

ne sœur fut obligée de vivre dans l'obéïssance sous une plus ancienne & plus grave Religieuse qu'elle.

Cette Jeanne de Maldonado de Paz étoit non seulement l'admiration du Couvent; mais aussi de toute la ville, tant à cause de sa belle voix & de la parfaite connoissance qu'elle avoit de la musique, que de la bonne éducation qu'elle avoit euë, en quoi non seulement elle ne cedoit à pas une fille dans le Couvent & dans la ville, mais les surpassoit toutes.

Car non seulement elle avoit beaucoup d'esprit & parloit bien, mais l'on pouvoit dire que c'étoit veritablement une des neuf Muses, & une veritable Calliope pour composer des vers sur le champ, avec tant d'agréables pointes d'esprit, que l'Evêque avoüoit lui-même que c'étoit une des choses qui lui avoit fait trouver plus de plaisir en sa conversation.

Son pere n'avoit rien épargné pour elle, & rien ne lui étoit encore trop cher pour la satisfaire : car comme il n'avoit point d'autres enfans, il lui faisoit tous les jours de riches presens conformes à la qualité d'une Religieuse.

Car tantôt il lui donnoit des cabinets enrichis d'or & d'argent, & tantôt des images & des tableaux de grand prix pour orner sa chambre, avec des couronnes

d'or & de pierreries pour les enrichir.

De ſorte que tout cela joint aux préſens que lui faiſoit l'Evêque, qui lui donnoit tout ce qu'il pouvoit, en ſorte que lorſqu'il mourut, il ne laiſſa pas dequoi payer ſes dettes (le bruit étant qu'il avoit donné tout ſon bien à cette Religieuſe) elle devint ſi riche & ſi magnifique, qu'elle fit bâtir à ſes propres dépens un appartement pour elle dans le Couvent, avec pluſieurs chambres, galeries, & un jardin pour ſe promener en particulier.

Elle entretenoit auſſi auprès d'elle ſix Négreſſes, pour la ſervir & travailler aux ouvrages.

Mais elle prenoit particulierement plaiſir à orner une Chapelle ou un cabinet pour faire ſes prieres, qui étoit richement tapiſſé & orné de tableaux des plus curieux d'Italie.

L'Autel étoit auſſi orné à proportion du reſte, de pierres precieuſes, de couronnes, de chandeliers, de lampes d'argent, & couvert d'un dais en broderie d'or.

Elle avoit encore en ce cabinet un petit jeu d'orgues, & pluſieurs autres ſortes d'inſtrumens de muſique, dont elle joüoit par fois toute ſeule pour ſe divertir, & quelquefois avec les Religieuſes qui étoient de ſes amies, ou bien devant l'Evêque lorſqu'il lui venoit rendre viſite.

Enfin

Enfin c'étoit un bruit commun dans la ville que sa Chapelle valoit pour le moins six mille écus, qui étoit assez pour une Religieuse qui avoit fait le vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéïssance.

Mais après sa mort tout cela devoit demeurer au Couvent, & il ne faut pas douter qu'avec toutes les richesses elle n'eût le moyen de gagner de plus en plus l'affection des Religieuses, & de former un parti assez puissant pour la faire élire Superieure par le nombre de leurs suffrages.

Car l'ambition & le desir de commander aux autres ont passé par dessus les murailles des Couvents, comme les abominations en la muraille d'Ézéchiel, & se sont emparez du cœur des Religieuses, qui devroient être humbles comme de pauvres vierges mortifiées qui ont renoncé au monde.

Mais outre cette Religieuse, il y en a encore d'autres, & même des Religieux qui sont fort riches; car si une ville est riche, comme l'est celle-ci, & qu'il s'y fasse un grand commerce, ils sont assûrez d'y avoir part.

L'abondance & la richesse ont rendu les habitans aussi orgueïlleux & aussi adonnez au vice que ceux de Mexique : car la débauche y est aussi commune qu'en aucun autre endroit des Indes.

Les Mulatres, les Négreſſes, les Meſtiſſes, les Indiennes, & les autres femmes & filles de baſſe condition, ſont fort aimées & recherchées par ceux qui ſont riches, & ſont vétuës auſſi proprement que celles de Mexique, & ne ſont pas moins lubriques qu'elles, quoi qu'elles demeurent entre deux montagnes qui les ménacent de ruine & de châtiment; la montagne d'eau les ménace du déluge, pour exécuter la vengeance de Dieu comme elle a fait autrefois; & l'autre leur répréſente une des ouvertures de l'enfer, qui les ménace de faire tomber ſur elles une pluye de feu, comme celle qui détruiſit autrefois la ville de Sodome.

CHAPITRE II.

Deſcription Géographique de la Province de Guatimala, de ſon commerce, de ſes côtes & ports, & des ſaiſons propres à y aborder, du fort & du foible de ſes places tant maritimes que de terre, & de pluſieurs autres particularitez de cette Province.

CEtte ville de Saint Jacques de Guatimala eſt la capitale d'un grand Etat, qui s'étend par l'eſpace de plus de trois cens lieuës au Sud vers Nicoya & Coſtarica, cent lieuës

lieuës au Nord vers Chiapa & les Zoques, ſoixante vers la Vera-paz & Golfo-dulcé à l'Eſt, & dix ou douze à l'Oüeſt en tirant à la mer du Sud.

Dépuis Tecoantepeque où les grands navires ne peuvent aborder, & qui eſt à ſix-vingts lieuës de Guatimala, il n'y a aucun havre pour les vaiſſeaux plus proche de cette ville que celui du village de la Trinité.

Les principales marchandiſes que l'on apporte de cette côte-là à Guatimala, ſont tirées des Provinces de Soconuzco & Suchutepeques, qui ſont extrémement chaudes & ſujettes aux tonnerres & éclairs, où il ne croît preſqu'aucune autre denrée conſiderable que du cacao, de l'achiote, du méchaſuchil, & des bainillas, & autres drogues pour faire le chocolate, ſi ce n'eſt quelque indigo & cochenille, qu'on recüeille aux environs de Saint Antoine, qui eſt la ville Capitale de toutes les Suchutepeques.

Mais toute la côte proche de Guatimala, particulierement aux environs d'un village nommé Izquinta ou Izquintepeque, qui eſt à douze lieuës de-là, eſt le païs le plus riche de tous ceux qui dépendent de cette ville-là : car l'on y fait la plus grande partie de l'indigo que l'on envoye des Honduses en Eſpagne, outre un fort grand nom-

bre de riches fermes de bétail, qui se trouvent en toute cette étenduë de païs, où le terroir est fertile, & la demeure fort utile à cause du trafic, mais fâcheuse à cause de la chaleur du Climat, qui est aussi beaucoup sujet aux tonnerres & éclairs depuis le mois de Mai jusqu'à la Saint Michel.

Si Guatimala est fort en peuple (car il ne l'est pas en armes & munitions de guerre) ce n'est que par une maniére de Negres désesperez qui sont esclaves, & qui demeurent dans ces fermes d'indigo.

Quoiqu'ils n'aïent pour toutes armes qu'une machette, qui est une petite lance pour chasser au bétail sauvage, ils sont néanmoins si desesperez, que bien souvent ils ont donné de l'appréhension à la ville de Guatimala, & se sont fait craindre à leurs maîtres,

Il y en a qui ne craignent pas d'affronter un taureau sauvage, quoi qu'il soit en furie, & de s'attacher aux crocodiles dans les rivïeres, jusqu'à ce qu'ils les aïent tuez, & les aïent amenez à terre.

Ce païs s'étend le long de la mer jusqu'au village de la Trinité, où il y a un port, qui, quoiqu'il soit un peu dangereux, sert néanmoins de havre aux navires qui viennent de Panama, du Peru, & du Mexique.

Il sert beaucoup à enrichir la ville de Guatimala,

timala, mais non pas à la fortifier ; car il n'y a ni fort, ni citadelle, ni artillerie pour sa deffense.

Entre ce village & l'autre port nommé Realejo, il y a une grande Calle ou petit Golfe, où les petits vaisseaux ont coûtume d'entrer pour venir querir de l'eau douce & des vivres à Saint Michel, qui est un village d'Espagnols & d'Indiens, d'où ceux qui vont à Realejo passent par eau en moins d'un jour à un village d'Indiens, nommé la Vieja à deux milles de Realejo, au lieu que par terre on y employe pour le moins trois jours.

Mais cette Calle ou petit Golfe n'est ni fortifié ni déffendu, ce qui se pourroit faire facilement, en y mettant seulement deux pieces de canon à l'embouchure où la mer entre dans les terres.

Le port de Realejo n'est point déffendu non plus ; car il n'y a ni artillerie ni soldats. Il y demeure seulement environ deux cens familles d'Indiens & de Metifs ; qui sont des gens qui n'ont point de cœur, & qui ne sont nullement propres à défendre une place de cette importance, qui est un passage tout ouvert pour entrer dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua qui commence en ce lieu-là, & continuë par de petits villages d'Indiens jusques aux villes de Leon & de Grenade.

Pour ce qui regarde le côté du Nord de Guatimala, je n'ai rien à ajoûter à ce que j'ai dit de Suchutepeques & Soconuzco, & de mon voyage par ce chemin-là depuis Mexique & Chiapa.

Le principal côté de Guatimala, eſt celui qui s'étend à l'Eſt vers Golfo-dulcé ou S. Thomas de Caſtille.

Ce côté-là eſt beaucoup plus fréquenté des Marchands & des voyageurs, que celui du côté du Nord, parceque Mexique eſt à trois cens lieuës de cette ville, & le Golfe n'en eſt éloigné que de ſoixante, où il n'y a point de fâcheux paſſages, comme il y en a en quelques endroits ſur la route de Mexique: outre que le grand commerce qui ſe fait par le moyen de ce Golfe de cette ville avec l'Eſpagne, fait que cette route eſt plus fréquentée que toutes les aûtres.

Au mois de Juillet, ou au plus tard au commencement d'Août, il y aborde ordinairement deux ou trois navires, qui déchargent les marchandiſes qu'ils ont apportées d'Eſpagne dans de grands magaſins, qu'on a bâtis tout exprès pour les ſerrer & les conſerver contre les injures de l'air.

Après qu'ils ſe ſont déchargez de leurs marchandiſes, ils ſe chargent auſſi-tôt de celles qu'on a apportées de Guatimala pour

faire

faire leur retour, & qui bien ſouvent auront demeuré deux ou trois mois avant l'arrivée de ces vaiſſeaux.

De ſorte que pendant ces trois mois de Juillet, Août & Septembre, l'on eſt aſſûré de trouver toûjours de grandes richeſſes en ce lieu-là.

Et toutefois la ſimplicité ou l'aſſûrance des Eſpagnols eſt ſi grande, qu'ils ne commettent la garde de ces richeſſes qu'à un ou deux Indiens & autant de Mulatres, qui d'ordinaire ſont des gens qui pour leur mauvaiſe conduite ont été releguez dans ce vieux château ruiné de ſaint Thomas de Caſtille.

Il eſt vrai qu'un peu au-deſſus il y a un méchant petit village d'Indiens nommé S. Pierre compoſé d'environ trente familles; mais qui ſont toûjours malades à cauſe de la chaleur exceſſive du climat, & du mauvais air qui eſt en ce lieu-là.

Mais l'on pourroit aiſément fortifier ce Golfe en poſant deux bonnes pieces de canon à ſon entrée, qui eſt retreſſie par deux montagnes ou deux rochers de côté & d'autre, ſur leſquels on pourroit braquer deux autres pieces de canon, qui commanderoient à toute une Flote qui voudroit en approcher, & aſſûreroient le Royaume de Guatimala, & même une grande partie de l'Amérique.

Mais

Mais comme il n'y a aucune garde ni déffense, les navires y entrent librement & en toute assûrance, comme ont fait quelques vaisseaux Anglois & Hollandois ; & lorsqu'ils sont entrez dedans ils y trouvent une rade & un havre si large & si spacieux, que mille navires y pourroient demeurer à l'ancre sans aucune crainte de saint Pierre, ni de saint Thomas de Castille.

J'ai oüi souvent les Espagnols se railler & se moquer des Anglois & des Hollandois, de ce qu'ils étoient entrez dans ce Golfe, & s'en étoient retirez sans avoir entré dans les terres.

Même lorsque je demeurois en ce païs-là, les Hollandois attaquerent Truxillo, qui est le plus considerable port de Comayagua & des Houdures, & le prirent après quelque peu de resistance ; la plûpart des habitans s'enfuirent dans les bois, ayant plus de confiance en la vîtesse de leurs jambes, qu'en la force de leurs bras & de leurs armes ; car tous les habitans de ce païs-là n'ont ni cœur ni courage.

Mais les Hollandois au lieu de fortifier cette place & d'entrer dans le païs, & après l'avoir fortifiée s'en venir en faire autant en ce Golfe, comme on l'appréhendoit par tout le païs de Guatimala où il n'y avoit personne qui leur pût résister, ils abandonnerent Truxillo, se contentant d'un butin médiocre

médiocre, dont les Eſpagnols furent ſi aiſes, qu'ils en firent des Proceſſions publiques pour en loüer Dieu, & témoigner la joïe qu'ils avoient d'être échappez de ce peril.

Le chemin dépuis ce Golfe juſqu'à Guatimala n'eſt pas ſi mauvais que l'on s'imagine, particuliérement dépuis la ſaint Michel juſqu'au mois de Mai, lorſque l'hiver & les pluïes ſont paſſées, & que les vents commencent à ſécher les chemins.

Car dans le plus mauvais tems de l'année, des mulets qui portent pour le moins quatre cens peſant, paſſent aiſément les plus difficiles & dangereux paſſages des montagnes qui ſont autour de ce Golfe.

Et quoique les chemins ſoient mauvais en ce tems-là, ils ſont néanmoins ſi battus par les mulets & ſi larges & ouverts, qu'il eſt facile d'éviter les mauvais endroits pour prendre le beau chemin ; encore tout ce mauvais chemin ne dure que quinze lieuës, où l'on trouve tout le long des loges pour ſe repoſer, & du bétail & des mules entre les bois & les montagnes pour le ſoulagement des voyageurs.

Ce que les Eſpagnols appréhendent le plus juſqu'à ce qu'ils ſoient ſortis de ces montagnes, ſont deux ou trois cens Négres Simarrons, qui à cauſe du mauvais traitement qu'on leur faiſoit s'en ſont fuis de

Guatimala & des autres endroits, ayant quitté leurs maîtres pour se retirer dans ces bois, où ils demeurent avec leurs femmes & leurs enfans, & s'augmentent tous les jours en nombre de sorte que toute la puissance de Guatimala ni des environs, n'est pas capable de les assujettir.

Ils sortent bien souvent des bois pour attaquer ceux qui conduisent des troupes de mulets, & leur prennent du vin, du sel, des habits, & des armes autant qu'ils en ont besoin : jamais ils ne font aucun mal à ceux qui conduisent les mulets, ni à leurs esclaves qui les suivent, au contraire ceux-ci se réjoüissent avec eux, parcequ'ils sont d'une même couleur & en même condition de servitude, & bien souvent en prennent l'occasion de suivre leur exemple, & se joignent avec eux pour se mettre en liberté, quoiqu'ils soient obligez de demeurer dans les bois & sur les montagnes.

Leurs armes sont des fléches & des arcs, qu'ils portent seulement pour se déffendre si les Espagnols les attaquent ; car ils ne font point de mal à ceux qui passent paisiblement, & qui leur font part des vivres qu'ils portent.

Ils ont dit plusieurs fois que la raison pour laquelle ils s'étoient sauvez dans ces montagnes, étoient principalement pour être prêts à se joindre avec les Anglois ou Hollandois

Hollandois, s'ils mettoient quelque jour pied à terre dans le Golfe, parcequ'ils ſçavoient bien qu'ils les laiſſeroient vivre en liberté, ce que les Eſpagnols ne feroient jamais.

Après que l'on a paſſé ces quinze premieres lieuës, on trouve que le chemin eſt meilleur, & l'on y rencontre de petites bourgades & villages d'Indiens, qui fourniſſent tout ce qu'on a beſoin pour la nourriture des hommes & des bêtes.

A quinze lieuës au-delà il y a un grand bourg d'Indiens nommé Acaſabaſtlan, ſitué ſur le bord d'une riviére qu'on eſtime la plus abondante en poiſſon de toutes celles du païs.

Quoiqu'il y en ait de pluſieurs ſortes, il y en a un ſur tous qu'on nomme *Bobo*, qui eſt rond & foit épais & long environ comme le bras, n'ayant qu'une arête au milieu; mais qui eſt extrémement blanc & gras, & excellent à boüillir, à frire, ou à rôtir ou en quelqu'autre maniére qu'on l'apprête.

L'on y trouve auſſi juſqu'à Guatimala dans les ruiſſeaux & petites rivieres, la meilleure ſorte de poiſſon du monde, que les Eſpagnols eſtiment être une eſpece de truite; on l'appelle *tepemechin*, dont le gras reſſemble plûtôt à du veau qu'à du poiſſon.

Ce bourg d'Acaſabaſtlan eſt gouverné par un Eſpagnol qu'ils appellent le Corregidor, dont le pouvoir ne s'étend que juſqu'au Golfe, & ſur des villages qui ſont ſur ce chemin-là.

Ce Gouverneur a fait ce qu'il a pû pour retirer ces Negres Simarrons des montagnes, mais il n'a pû en venir à bout.

Toutes les forces de ce lieu-là conſiſtent en vingt mouſquets, autant qu'il y a de maiſons d'Eſpagnols, & quelques Indiens qui ont des arcs & des fleches pour la défenſe du bourg contre ces Negres Simarrons.

Aux environs d'Acaſabaſtlan il y a pluſieurs fermes, où l'on nourrit un grand nombre de bœufs & de mulets, & où l'on recuëille auſſi beaucoup de cacao, d'achiote, & d'autres drogues pour faire le chocolate.

Il y a auſſi des drogues dont ſe ſervent les Apoticaires, comme de la ſalſepareille & de la caſſe, & dans les jardins du bourg l'on y voit une auſſi grande diverſité de fruits, qu'en aucun autre endroit qui ſoit habité par les Indiens.

Mais ſur tout l'on eſtime Acaſabaſtlan dans la ville de Guatimala, à cauſe des excellens melons qui en viennent, dont les uns ſont gros comme la tête d'un homme, & les autres moindres, dont les habitans

chargent

chargent des mulets, & les envoyent vendre en plusieurs endroits.

Il n'y a que trente petites lieuës de ce lieu-là à Guatimala, & quoiqu'il y ait quelques montagnes & côtaux, où il faut monter & déscendre, le chemin n'en est pourtant pas beaucoup fâcheux pour les personnes, non plus que pour les bêtes.

L'on a découvert des mines dans ces montagnes : mais aprés les avoir fait foüiller ils les ont abandonnées, ayant trouvé qu'elles n'étoient que de cuivre & de fer, & qu'elles leur coûteroient plus qu'elles ne leur rendroient de profit.

CHAPITRE III.

De la cruauté des Espagnols envers les Indiens au sujet d'une mine d'or. Histoire d'un Negre libre, & de l'avarice d'un riche Fermier, avec d'autres observations sur cette Province de Guatimala.

MAis ils ont bien perdu un autre tresor que de cuivre & de fer, pour avoir maltraité les pauvres Indiens sur ce chemin entre Acasabastlan & Guatimala, particuliérement aux environs d'un lieu qu'ils appellent Aqua-Caliente ou Eau chaude, où il y a une riviére de laquelle

ces Indiens tiroient en certains endroits une telle quantité d'or, que les Eſpagnols leur avoient impoſé un tribut par an à payer en or.

Mais les Eſpagnols étant, comme Valdivia en Chili, trop affamez de l'or, firent mourir les Indiens pour ne leur avoir pas voulu montrer l'endroit d'où ils le tiroient, de ſorte qu'ils perdîrent en même tems les Indiens & leur treſor.

L'on continuë pourtant encore aujourd'hui à chercher cet endroit-là, dans les montagnes, dans la riviere, & par tout ailleurs aux environs où l'on s'imagine qu'il pouvoit être : mais il ſe peut faire que la Providence divine a voulu que ce treſor ſoit caché aux Eſpagnols, pour le révéler quelque jour à quelqu'autre nation qui en uſera mieux qu'eux.

En ce lieu d'Aqua-Caliente, il y a un Négre qui demeure dans une ferme qui lui appartient, que l'on tient fort riche, & qui reçoit fort bien les voyageurs qui vont chez lui.

Sa richeſſe conſiſte en bétail, en brebis & en chevres, & fournit la ville de Guatimala & les environs du meilleur fromage qui ſe trouve en ce païs-là.

Mais l'on croit que ces richeſſes ne viennent pas tant du revenu de ſa ferme, de ſon bétail, & de ſes excellens fromages, que de

ce trésor caché qu'on croit lui être connu, & qu'il est le seul qui sçache l'endroit où il est.

On l'a fait assigner pour cela en l'Audience Royale de Guatimala; mais il a toûjours nié qu'il en eût aucune connoissance.

On eut soupçon de lui, parcequ'il avoit été esclave autrefois, & s'étoit racheté en payant une somme considérable, & que depuis qu'il s'étoit vû en liberté, il avoit acheté cette ferme & beaucoup de terres à l'entour, ayant extrémement accru le fonds qu'il avoit au commencement.

A quoi il répondit, qu'étant jeune & encore esclave il avoit un bon maître, qui lui laissoit faire tout ce qu'il vouloit, & qu'étant bon ménager il avoit amassé dequoi racheter sa liberté, & puis une petite maison pour y demeurer; sur quoi Dieu avoit dépuis répandu sa benediction, & lui avoit donné les moyens d'augmenter son fonds.

A trois ou quatre lieuës de cette Aqua-Caliente, il y a une autre riviere qu'on appelle la riviere des Vaches. Il y a de certains pauvres païsans qui sont la plûpart Metifs ou Mulatres, qui demeurent en des maisons couvertes de chaume où ils nourrissent un peu de bétail, qui passent la plus grande partie de leur tems à chercher du sable où il y ait de l'or, s'imaginant qu'eux
&

& leurs enfans deviendront riches quelque jour, & que la riviere des Vaches se pourra égaler au Pactole, & obliger les Poëtes à la rendre aussi fameuse par leurs ouvrages, qu'ils ont fait autrefois ce fleuve-là.

De cette riviere l'on découvre aussi tôt la plus agréable vallée de tout ce païs là, où j'ai demeuré pour le moins cinq années, qui s'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, qui est à six lieuës de Guatimala, & a environ cinq lieuës de longueur & trois ou quatre de largeur.

Cette vallée est remplie de brebis, & son terroir est partagé en plusieurs fermes, où l'on recuëille du froment meilleur qu'en aucun endroit du païs de Mexique.

Cette vallée fournit de bled la ville de Guatimala, & l'on y fait tout le biscuit nécessaire pour les vaisseaux qui viennent tous les ans dans le Golfe.

On l'appelle la vallée de Mixco & de Pinola, à cause de deux villages d'Indiens, qui se nomment ainsi, situez à l'opposite l'un de l'autre à chaque côté de la vallée, Pinola à côté gauche de la riviére des Vaches, & Mixco à côté droit.

Il y a plusieurs riches Fermiers en cette vallée; mais ce sont tous gens rustiques & grossiers, qui sçavent mieux comme il faut labourer, que manier les armes.

Mais je ne dois pas oublier entr'eux un

de

de mes amis qui se nommoit Jean Palomeque, dont j'aurois fait beaucoup plus d'état que je ne faisois pas, si j'eusse pû l'obliger à vivre en homme plûtôt qu'en bête, & plus en homme libre qu'en esclave de son or & de son argent.

Il avoit de mon tems trois cens mulets accoûtumez à faire le chemin du Golfe, qu'il partageoit en six troupes, ayant une centaine de Négres, hommes, femmes & enfans qui en prenoient le soin, & qui demeuroient dans la vallée de Mixco en diverses cabanes couvertes de chaume.

La maison même où il demeuroit n'étoit couverte que de chaume, où il prenoit beaucoup plus de plaisir à demeurer qu'en celles qu'il avoit à Guatimala, parcequ'il y vivoit comme un sauvage parmi ses Negres & ses esclaves, au lieu que dans la Ville il étoit obligé de vivre civilement.

Mais là il se contentoit de manger du lait ou du caillé, avec du biscuit noir, dur & moisi & du *tassajo*, qui sont des tranches de bœuf salé fort minces & sechées au Soleil & au vent, comme ses esclaves avoient accoûtumé de porter avec eux pour manger sur le chemin en allant au Golfe.

Mais au lieu que s'il eût demeuré dans la ville, il auroit fallu pour conserver sa reputation qu'il eût vécu comme faisoient les autres personnes de condition ; ce misera-

ble

ble avare qui ſçavoit tout le fin de la leſine, choiſit pour ſa demeure la campagne au lieu de la ville, une cabane pour une maiſon, la compagnie des Negres & des eſclaves, au lieu de celle des honnêtes bourgeois, & néanmoins on l'eſtimoit riche de ſix cens mille ducats.

Il ruinoit tous ceux qui ſe mêloient d'avoir des mulets pour aller au Golfe, & pour tranſporter des marchandiſes en allant ou venant pour les marchands, parceque comme il avoit des mulets & des eſclaves à ſoi qui étoient vigoureux & bien nourris, il mettoit d'ordinaire un tel prix au charrois à tant pour cent, qu'il y gagnoit toûjours, au lieu que les autres y perdoient, parcequ'ils étoient obligez de loüer des valets & des Indiens pour conduire leurs mulets.

Il étoit ſi cruel à ſes Négres, que s'il y en avoit quelqu'un qui fût méchant, il le châtioit preſque juſqu'à mourir; il avoit entre autres un eſclave nommé Macao, pour qui je l'ai prié ſouvent, mais inutilement; par fois il le pendoit par les bras & le fuſtigeoit juſqu'à ce qu'il eût le dos tout couvert de ſang, & en cet état ayant la peau toute déchirée, pour le guerir il verſoit encore de la graiſſe boüillante par-deſſus ſes playes, & lui avoit marqué avec un fer chaud le viſage, les mains, les bras, le dos, le ventre, les cuiſſes & les jambes; de ſorte que ce

pauvre

pauvre esclave s'ennuyant de vivre, se voulut pendre deux ou trois fois, mais je l'en empêchai toûjours par les remontrances que je lui fis.

Il étoit aussi si sensuel & lubrique qu'il abusoit des femmes de ses esclaves à son plaisir, & même quand il voyoit dans la ville quelque fille ou femme de cette qualité-là qu'il trouvoit jolie à son gré, si elle ne vouloit pas lui accorder ce qu'il vouloit d'elle, il s'en alloit trouver leur maître ou leur maîtresse, & les achetoit en donnant beaucoup plus qu'elles n'avoient coûté, & se vantoit après qu'il rabaisseroit bien leur fierté dans une année d'esclavage.

Il tua de mon tems deux Indiens sur le chemin du Golfe, & se tira aussi facilement de cette affaire par le moyen de son argent que s'il n'avoit tué qu'un chien.

Il n'étoit point marié & n'avoit nul dessein de l'être, parceque ses esclaves lui servoient de femmes, & pas une de ses voisines n'osoit le refuser ; de sorte qu'il remplit cette vallée de bâtards de toutes couleurs, qui après la mort de ce mauvais riche, dissiperont quelque jour toutes les richesses qu'il a amassées avec tant d'avarice & de cruauté.

Outre ces deux bourgades qui donnent le nom à cette vallée, il y a à l'Est tout proche de la riviére des Vaches un hermitage qu'on

appelle Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est l'Eglise Paroissiale de toutes les fermes des Espagnols qui demeurent en la vallée, quoiqu'ils viennent le plus souvent à la Messe dans les villages des Indiens, & particulierement à Mixco, où les Espagnols ont établi une riche Confrairie de Notre-Dame du Rosaire, & les Negres une autre.

Il y a dans toute cette vallée environ trente ou quarante fermes ou maisons d'Espagnols qui dépendent de cet hermitage, dans lesquelles il peut y avoir trois cens esclaves hommes & femmes, qui sont Negres ou Mulatres.

Mixco est une bourgade où il y a trois cens familles; mais il n'y a rien de considérable, que les richesses qui appartiennent à ces deux Confrairies, & quelques riches Indiens, qui ont appris des Espagnols à semer du froment, & à trafiquer au Golfe avec leurs mulets.

Outre la grande quantité de volaille & de coqs d'Inde qu'on nourrit en ce Village, il y a une boucherie où l'on vend de la viande aux Indiens du lieu, & à ceux des fermes qui demeurent à la campagne, & pour la provision des esclaves qui conduisent les mulets de leurs Maîtres au Golfe.

Jean Palomeque n'est pas le seul qui a des mulets: car il y a quatre freres en cette Vallée qui se nomment Dom Gaspar, Dom Diego,

Diego, Dom Thomas, & Dom Jean de Colindres, qui en ont chacun ſoixante, avec quoi ils trafiquent au Golfe, & dans tout le païs, même par fois juſqu'à Mexique; mais ils ont peu d'eſclaves, & ne ſe ſervent que d'Indiens qu'ils prennent à gage pour les conduire.

Il y a encore outre ceux-là ſix troupes de mulets qui dépendent des autres fermes, qui avec ceux du Village de Mixco peuvent faire vingt troupes ou environ mille mulets, qui ſont employez à trafiquer dans le païs par les Marchands de Guatimala.

Mais pour retourner au Bourg ou Village de Mixco, le paſſage continuel de ces troupes de mulets, des Marchands, & des voyageurs qui vont en Eſpagne ou qui en reviennent, l'ont rendu fort riche.

Car ce lieu-là de ſoi n'a point d'autre richeſſe qu'une certaine ſorte de terre, dont on fait de fort beaux vaſes & toute ſorte de vaiſſelle, comme des cruches, des pots à eau, des plats, des aſſiettes, & autres uſtenciles de ménage, en quoi les Indiens montrent qu'ils ont beaucoup d'eſprit, & les ſçavent fort bien peindre ou vernir de rouge, de blanc, & d'autres couleurs mêlées & les envoyent vendre à Guatimala & ailleurs dans les Villages voiſins.

Les femmes des Crioles mangent de cette terre à pleines mains, ſans ſe ſoucier d'al-

terer leur ſanté & de mettre leur vie en danger, pourvû que par ce moyen-là elles puiſſent paroître blanches & pâles de viſage.

Le Bourg de Pinola eſt à peu près de même grandeur que Mixco; mais beaucoup plus agréable, plus ſain, & mieux ſitué, parcequ'il eſt dans une plaine, au lieu que Mixco eſt ſur le panchant d'une côte qui ôte entierement la vûë de la Vallée à ceux qui voyagent.

Il y a auſſi une boucherie à Pinola, où l'on vend tous les jours du bœuf, & l'on y trouve auſſi beaucoup de volaille, des fruits, du mahis, & du froment, mais qui n'eſt pas tout-à-fait ſi beau que celui de Mixco; du miel, & la meilleure eau qui ſoit aux environs. On l'appelle *panac* en langue Indienne du nom d'un fruit qui s'y trouve en abondance.

Au Septentrion & au Midi de cette Vallée il y a des côteaux qui ſont la plûpart enſemencez de froment, qui s'y trouve meilleur qu'au bas de la Vallée.

A l'Occident il y a deux autres Bourgades qui ſont plus grandes que Mixco & Pinola, nommées Petapa & Amatitlan, juſqu'où il y a dans le milieu de la Vallée quelques endroits où il faut monter & deſcendre, qu'ils appellent *Barraneas* ou des fondrieres, où il y a des ruiſſeaux, de belles fontaines, & de bonne herbe pour la nourriture des brebis & du bétail.

Petapa


AUDIENCE
DE
GUATIMALA
Par N. SANSON. d'Ableville.
Géographe ordin. du Roi.
SEPTENTRION
MIDI
OCCIDENT
ORIENT
280
285
290
295
15
10
MER DE SUD OU PACIFIQUE
MER DE NORT
GOLFE DE HONDURAS
AUDIENCE DE GUATIMALA
HONDURAS
NICARAGUA
COSTA RICA
VERAGUA
CHIAPA
SOCONUSCO
TABASCO
GUEVETLAN
VERA PAX
YUCATAN
CIUDAD REAL
COMAYAGUA
VALLADOLID
LEON
CARTAGO
PANAMA
CONCEPTION
Logo de Nicaragua
Desaguadore
Porto de S. Iuan
Truxillo
S. Pedro
Gratias a Dios
S. Miguel
Xerez
Realejo
Nequecheri
Granada
Masaya
Ségovia
Tiguzigalpa
Tagutcalpa
S. Salvador
la Trinidad
S. Iago de Guatimala
L. Amatitan
Vulcan
Golfo de Guadajos
C. de tres Puntas
Punta de Higueras
Ville de Naco
C. de Honduras
Guanaja
Santamilla
S. Millan
Quitaxuendo
Guayana
Utila
Salmedina
Pentaja
Laraten
Lamanay
Salamanca
L. de Chetamal
A. Triste
Tabasco
Y.as de Perlas
I. de Man Glares
R. de Suerre
R. de Chiagre
Nombre de Dios
Bello
Golfo de Niresa
Vitiosas
Mewen Eylanden
Y.os dos Baxas
Hayen Eylanden
C. de Gratias a Dios
Bibora
Crato
B. de Cartago
Castasti
R. Grande
Guayapa
S. George d'Olencho
R. de Yare
R. Yaprepa
Iean
Nicoya
Paro
Boca de Drago
Castro d'Austuria
Golfe de Salins
Punta S. Lazaro
El Cano
Chira
C. Blanco
P.ta de Velez
S. Iuan
P.ta de Borita
I. de S.ta Maria
I. de S.ta Martha
Cobaira
Yas de Zeboca
Golfo de Parita
Parita
Yas de Perlas
G. de Panama
Chum
Nata
Carlos
Aravives
la Possession
B. de Fonseca
R. Lempa
P.to de Acaxutla
R. de Guatimala
R. Xicalapa
R. Ayutla
R. Cootlan
R. Capanarcalte
R. Calalt
R. Ulua
Monchumo
Trunso
la Cruz
R. de Grialva
M. Escalepec
S. Iago
S. Ilefonso
Spiritu Sancto
TRASCALA
Trinidad
Vta d. Cruz
S.ta The
le Portete

Petapa eſt une Bourgade où il y a environ cinq cens habitans qui ſont fort riches, qui permettent aux Eſpagnols de demeurer parmi eux, de qui ils ont appris la maniere de vivre & de converſer au monde.

C'eſt par là qu'on paſſe venant de Camayagua, Saint Salvador, Nicaragua, & Coſtarica ; ce qui a enrichi ce lieu-là, par le frequent paſſage des voyageurs.

On l'eſtime une des plus agréables Bourgades qui dépendent de Guatimala, à cauſe d'un lac d'eau douce qui en eſt proche, où il y a quantité de poiſſons, & particuliérement d'écreviſſes, & d'un certain poiſſon qu'on appelle *mojarra*, qui eſt ſemblable au mulet & de même goût, ſinon qu'il n'eſt pas ſi gros.

Il y a dans ce Bourg un certain nombre d'Indiens, qui ont charge de faire la pêche pour fournir la Ville de Guatimala, & ſont obligez d'y envoyer tous les Mécredis, Vendredis, & Samedis, la quantité d'écreviſſes & de mojarras, que le Corregidor & les autres Magiſtrats qui ſont au nombre de huit avec lui, leur auront enjoint pour chaque ſemaine.

CHAPITRE IV.

Description de Petapa, du commerce qui s'y fait, des Privileges des Indiens de cette contrée, & de leurs diverses recoltes.

PEtapa s'appelle ainsi de deux termes Indiens, dont l'un qui est Pet signifie une natte, & l'autre qui est Thap veut dire de l'eau; & parce qu'une natte est la principale partie du lit des Indiens, ce nom de Petapa veut dire proprement un lit d'eau, à cause que l'eau du lac est unie, douce & calme.

Il y demeure une famille qui est considerable entre les Indiens, qu'on dit être descenduë des anciens Rois du païs, & que les Espagnols ont honorée à présent du noble nom de Guzman; & c'est de cette famille-là dont on élit le Gouverneur du lieu, qui dépend de la Ville & de la Chambre de Justice de Guatimala.

Celui qui en étoit Gouverneur lorsque j'étois en ce païs là, s'appelloit Dom Bernard de Guzman, qui avoit exercé longtems cette charge, & s'y étoit conduit avec beaucoup de prudence & de discretion, jusqu'à ce qu'ayant perdu la vûë de vieillesse, son fils nommé Dom Pedro de Guzman

man fut mis en ſa place, qui auſſi-bien que ſon pere étoit craint & reſpecté de tous les autres Indiens, & s'ils n'euſſent point été adonnez à l'ivrognerie comme le ſont la plûpart des Indiens, ils auroient pû avoir le Gouvernement d'une Ville d'Eſpagnols.

Quoique ce Gouverneur ne puiſſe pas porter l'épée comme celui de Chiapa des Indiens, il a pourtant pluſieurs autres beaux Privileges: il peut nommer d'entre les habitans ceux qu'il veut qui le ſervent à dîné & à ſoupé, ou à avoir ſoin de ſes chevaux, à aller pêcher du poiſſon pour lui, à porter du bois en ſa maiſon, & faire généralement tout ce qu'il voudra pour ſon ſervice; & néanmoins avec toute cette autorité il ne fait rien, ſoit pour la Police du lieu, ſoit pour l'éxécution de la Juſtice, que par le conſentement & l'avis du Religieux qui demeure en ce lieu-là, qui a auſſi tant de perſonnes obligées à le ſervir & à pêcher pour lui, qu'il y peut vivre auſſi magnifiquement qu'un Evêque.

Les Indiens y exercent auſſi la plûpart des métiers néceſſaires dans une République bien établie, & l'on y trouve les mêmes herbages & les mêmes fruits qu'on fait en la Ville de Guatimala.

Le treſor de l'Egliſe y eſt auſſi fort grand, y ayant pluſieurs Confrairies de Notre-Dame & des autres Saints, dont les images

ſont ornées de couronnes, de chaînes & de bracelets de prix, outre les lampes, les encenſoirs, & les chandeliers d'argent à mettre ſur les Autels.

La Saint Michel eſt la principale fête du lieu, parcequ'il eſt dédié à Saint Michel, & il s'y tient une foire ce jour-là, où pluſieurs Marchands viennent de Guatimala pour vendre & acheter.

L'après dinée de ce jour-là & le lendemain, la courſe des taureaux ſert de divertiſſement tant aux Eſpagnols qu'aux Négres, qui ſont à cheval & à d'autres Indiens à pied, qui étant ſujets à s'enyvrer, y hazardent non ſeulement leur vie, mais l'y perdent auſſi bien ſouvent.

Outre ce grand concours de Peuple qui y arrive en ce tems-là, il s'y tient auſſi tous les jours ſur les cinq heures du ſoir un *tianguet* ou marché, où il n'y a que les Indiens du même lieu qui trafiquent enſemble.

Il paſſe encore près de ce Bourg une riviere, qui en quelques endroits n'eſt pas beaucoup profonde, mais qu'on peut traverſer aiſément, qui ſert à arroſer leurs jardins & leurs champs; & fait aller un moulin qui fournit de farine la plûpart des habitans de la Vallée, qui y vont faire moudre leur froment.

A demi lieuë de ce Bourg il y a une riche ferme, & un moulin à ſucre, qui appartient

à

à un nommé Sebaſtien de Savaletta qui eſt Biſcayen de naiſſance, qui étoit fort pauvre lorſqu'il vint en ce païs-là, & ſervoit un homme de même païs que lui; mais par ſon induſtrie & ſon labeur ayant trouvé les moyens d'acheter un mulet ou deux, il ſe mit à négocier dans le païs, juſqu'à ce qu'il eut acquis dequoi avoir une troupe entiere de ſoixante mulets, avec quoi il s'enrichit de ſorte, qu'il acquit beaucoup de terres aux environs de Petapa, qui s'étant trouvées propres à y cultiver le ſucre, il s'y appliqua avec tant de ſuccès, qu'il fit bâtir en ce lieu-là une maiſon tout-à-fait magnifique, & où la plûpart des perſonnes de condition de la Ville de Guatimala ſe vont divertir aſſez ſouvent.

Il fait faire une grande quantité de ſucre tous les ans, dont il débite une partie dans le païs, & il envoye l'autre en Eſpagne.

Il entretient d'ordinaire ſoixante eſclaves en ſa ferme, & tient ſi bonne table en ſa maiſon qu'il paſſe pour généreux & magnifique: auſſi dit-on qu'il a pour le moins cinq cens mille ducats vaillant.

A un demi mille de ſa maiſon, il y a une autre ferme à ſucre à qui l'on donne le nom de *Trapiche*, qui appartient aux Auguſtins de Guatimala, où il y a environ vingt eſclaves; & on l'appelle Trapiche, parce qu'avec les machines dont ils ſe ſervent, l'on n'y

peut pas moudre une ſi grande quantité de cannes de ſucre, que l'on fait avec un de ces moulins que les Eſpagnols appellent *Ingenios*.

Le Bourg d'Amatitlan eſt à une lieuë de là, proche duquel il y a un Ingenio ou moulin à ſucre, plus grand que celui de Savaletta, qu'on appelle le moulin d'Avis, parceque celui qui le fit conſtruire s'appelloit ainſi : mais il appartient à préſent au Maître de la poſte de Guatimala nommé Pedro Creſpo.

Ce lieu reſſemble à un petit Village, à cauſe de la quantité des cabanes & maiſons couvertes de chaume qu'il y a, où logent les eſclaves Negres qui en dépendent, qui ſont plus de cent tant hommes que femmes & en enfans.

Mais la maiſon du Maître eſt fort bien bâtie, grande & ſpacieuſe, & capable de loger plus de cent perſonnes.

Comme ces trois fermes à ſucre ſont proches de Guatimala, elles contribuent beaucoup à ſa richeſſe, & à ſon commerce avec l'Eſpagne.

Quoiqu'il n'y ait pas tant d'Eſpagnols à Amatitlan qu'à Petapa, il y a en récompenſe beaucoup plus d'Indiens.

Les ruës y ſont fort bien ordonnées, larges, droites & regulieres ; mais elles ne ſont point pavées, & l'on n'y marche que ſur la terre ou le ſablon.

L'on

L'on y joüit auſſi de la commodité du lac, & les habitans envoyent auſſi du poiſſon à Guatimala dans les mêmes jours que font ceux de Petapa.

Et quoique ce lieu-là ſoit hors du chemin des voyageurs, ſes habitans ne ſont pas moins riches que ceux de Petapa, parce qu'ils gagnent beaucoup avec ceux qui y viennent prendre les bains, tant de la campagne que de la Ville de Guatimala : car il y a de certaines eaux chaudes où l'on ſe baigne, qui ſont eſtimées fort ſaines & dont l'on fait grand état.

Ils s'enrichiſſent auſſi par le ſel qui s'y fait, ou plûtôt qu'on recuëille aux bords du lac, où tous les matins il paroît ſur la terre comme une gelée blanche, que les Indiens recuëillent & purifient après l'avoir recuëilli, de ſorte qu'il devient fort blanc & propre à l'uſage ordinaire.

Outre cela ils tirent encore du profit des mulets des environs de la Vallée, & que l'on amene paître ſur cette terre ſalée un jour ou une matinée entiere, en payant cinq ſols pour chaque mulet par jour, & l'on a trouvé par experience que cela les rend forts & vigoureux, & leur vaut mieux qu'aucune medecine, ni que la ſaignée même.

Ils font auſſi un grand trafic de coton & de fruits dont ils ont une grande quantité ;

la place du marché eſt auſſi fort belle, & ombragée de deux ormeaux extraordinairement grands, ſous leſquels les Indieus ſe rendent toutes les après-dînées pour acheter & pour vendre leurs denrées.

L'Egliſe de ce lieu-là eſt auſſi fort bien bâtie, & auſſi belle qu'aucune qui ſoit dans Guatimala, & elle eſt ſi riche & ſi magnifique, que cela obligea l'an 1635. les Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique d'en faire un Prieuré, dont l'autorité s'étend ſur tous les autres Villages de la Vallée, & d'y faire bâtir un Monaſtere fort ſomptueux, dans lequel il y avoit de mon tems huit mille ducats dans un coffre pour les dépenſes ordinaires, qui ſans doute auront beaucoup augmenté depuis ce tems-là.

En cette maniere j'ai conduit le lecteur par toute la Vallée de Mixco & Pinola, & Petapa & Amatitlan, qui ne cede rien en richeſſes à aucun autre lieu dépendant de Guatimala.

Je ne dois pas encore oublier une double moiſſon de froment qui ſe fait en cette vallée.

La premiere eſt d'un petit blé qu'on appelle *Trigo tremeſino*, qui eſt un mot composé en Eſpagnol de ces deux autres *tres meſes*, ou du Latin *tres menſes*, parceque trois mois après qu'il eſt ſemé, il eſt meur & bon à couper; de ſorte qu'étant ſemé à la fin d'Août,

d'Août, on le moissonne ordinairement à la fin de Novembre.

Et quoiqu'il semble à cause qu'il est petit, qu'il devroit rendre peu de farine, néanmoins il en rend autant que leurs autres especes de froment, & fait du pain qui est aussi blanc ; mais il ne se garde pas longtems, & devient bien-tôt rassis & dur.

L'autre moisson, qui est de deux sortes de froment, l'un qu'on appelle rouge, & l'autre blanc comme le blé de Candie, suit incontinent après celle de ce blé trimestre : car un peu après Noël l'on met la faucille dans les champs, où non seulement ils recueïllent leur froment, mais au lieu de le mettre en gerbes & de le serrer en des granges, ils le font fouler aux pieds par des cavalles dans des aires qu'on fait tout exprès.

Lorsque le blé est battu & sorti des épis à force d'être foulé par les cavalles, qu'on foüette incessamment pour les faire tourner tout autour des aires & fouler le blé sans s'arrêter, on fait après cela sortir les cavalles des aires, & l'on vanne le blé, que l'on emporte dans des sacs pour le serrer dans les greniers, laissant la balle & la plus grande partie de la paille dans les champs, où elle se pourrit & l'estiment aussi bonne que du fient pour fumer la terre.

Ils mettent aussi le feu dans les champs,

pour

pour faire brûler le chaume & le reduire en cendres, un peu avant le tems des premieres pluïes, qui détrempent ces cendres & engraissent la terre par ce moyen, qu'ils estiment le meilleur & le plus grand ménagement qu'ils puissent avoir pour fumer leurs terres.

Les autres qui veulent cultiver une nouvelle piece de terre qui est pleine de bois, font abattre les arbres, & quoi qu'ils soient propres à faire de la charpente ou du merrain, ils n'en vendent pas un pied, & ne se soucient pas de le transporter à Guatimala, quoique bien souvent il y en auroit pour plus de douze mille francs s'il étoit en Angleterre; mais il y en a tant là que le port leur coûteroit plus que ce qu'ils en tireroient.

Après que les arbres sont abattus ils les laissent sécher, & avant que les pluïes de l'Hiver commencent, ils mettent le feu par tout le champ pour faire brûler ce bois, dont les cendres rendent la terre si grasse & si fertile, qu'au lieu qu'en Angleterre nous semons trois boisseaux ou plus de froment dans un arpent de terre, un boisseau & bien souvent moins y suffit; car autrement il viendroit trop épais & touffu, & ils perdroient leur recolte.

Ils font aussi la même chose dans les pâturages de la Vallée: car sur la fin de Mai

que l'herbe eſt courte & ſe flétrit en ſorte qu'elle devient ſéche, ils y mettent le feu, ce qui fait paroître cette Vallée toute noire & déſagréable ; mais après que la pluïe a tombé deſſus deux ou trois fois, la terre reprenant ſa premiere verdure, invite le bétail, que pendant ce tems-là on avoit mené paître ailleurs, à y venir prendre une nouvelle nourriture, & à ſe repoſer à ſon aiſe ſur ces beaux tapis verds.

Mais il eſt tems que je retourne à l'autre côté de cette Vallée à la riviere des Vaches, d'où j'ai commencé à faire le tour, & fait cette longue digreſſion de l'Eſt à l'Oüeſt juſqu'au Village d'Amatitlan qui en eſt le plus éloigné, afin de faire voir au Lecteur le peu de chemin qui reſte juſqu'à Guatimala.

Il eſt bien vrai que depuis l'hermitage de Notre-Dame, il y a un chemin étroit au milieu de la Vallée, qui va preſque juſqu'à Amatitlan, & puis en tournant remonte ſur une montagne à main droite.

Mais parcequ'il y a pluſieurs montées & deſcentes, & divers fonds ennuyeux à paſſer, ce n'eſt pas le chemin ordinaire & le plus fréquenté en venant de l'hermitage à main droite de Mixco, qui n'eſt qu'à cinq milles de Guatimala.

De Mixco le chemin va en montant ſur un côteau, & conduit à un Village, qui eſt

un peu plus grand que Mixco, nommé S. Luc où il fait froid, de ſorte que cette temperature d'air a rendu ce lieu-là riche, & on en a fait le grenier de toute la ville de Guatimala.

Car au lieu que le froment de la Vallée ne ſe garde pas long-tems ſans qu'il ſe gâte, & qu'il s'y engendre de certains vèrs qu'on appelle *Gurgoios*, le climat eſt ſi temperé en ce lieu de S. Luc, que le froment s'y garde deux ou trois ans après être battu, pourvû qu'on ait le ſoin de le tourner de fois à autre; & s'il eſt bien ſerré, il s'augmente de telle ſorte, comme je l'ai vû par experience ſur le lieu, qu'à la fin de l'année, s'il y avoit deux cens boiſſeaux de blé dans un grénier, l'on en trouvera près de deux cens vingt.

C'eſt pourquoi l'on porte en ce village la plûpart de la moiſſon de la Vallée, & il eſt tout plein de granges qu'ils appellent *Trojas*, qui n'ont point d'aires à terre, mais dans leſquelles il y a un plancher fait avec des ais, élevé de terre environ d'un pied ou deux & couvert de nattes, ſur lequel on met le blé, où les riches Marchands de la ville le gardent deux ou trois ans, juſques à ce qu'ils en trouvent le prix qu'ils deſirent.

De ce lieu-là à Guatimala il n'y a que trois petites lieuës, & qu'une ſeule Baran-

ea ou qu'un fonds ; & ſur le chemin on rencontre de côté & d'autre de petits villages qu'ils appellent *Milpas* , où il peut y avoir environ vingt cabanes.

Au milieu du chemin il y a un côteau ; d'où l'on voit toute la ville , & lui commande de ſorte , qu'avec deux pieces de canon l'on pourroit tenir tout Guatimala en crainte.

Mais outre ce côteau où eſt le grand chemin ordinaire , il y a encore au delà à droite & à gauche d'autres montagnes qui s'avancent plus vers la ville ; & ſans doute l'on pourroit incommoder cette ville avec du canon , au cas que le haut de ce côteau ſe trouvât trop éloigné.

Lorſqu'on eſt déſcendu au bas de la montagne , on trouve un fort beau chemin & fort large ; mais dans le fort il eſt retreſſi entre les montagnes environ la longueur d'un trait d'arc , & en cet endroit-là il eſt facheux , à cauſe des pierres & quelques petits rochers qui ſe trouvent dans un courant d'eau qui déſcend des montagnes & ſe rend vers la ville.

Mais à l'endroit d'un petit hermitage nommé l'hermitage de Saint Jean , le chemin s'élargit peu-à-peu & découvre Guatimala , qui fait une agréable perſpective aux voyageurs qui ont deſſein d'y aller trouver le repos , par la douceur d'un chemin

min ſablonneux, & par l'agreable verdure des allées qu'ils rencontrent juſqu'à ce qu'ils entrent dans la ville, qui eſt toûjours libre à tous allans & venans, ſoit du côté du Monaſtere des Jacobins, ſoit du côté de l'Egliſe & du Couvent des Religieuſes de la Conception.

Après avoir ainſi conduit le lecteur depuis le Golfe juſqu'à Guatimala, & lui avoir montré tout ce qu'il y a de plus remarquable, je ne dirai rien en cet endroit des autres lieux qui dépendent de cette ville vers Nicaragua du côté du Midi, ayant déja décrit le chemin juſqu'à Realejo, juſqu'à ce que je vienne à parler de mon retour que je fis de ce côté-là.

Mais il reſte encore à decrire le païs de Vera-Paz, & le chemin par lequel on y va.



CHAP.

CHAPITRE V.

Description de Vera Paz, & d'une Nation que les Espagnols n'ont encore pû subjuguer, l'histoire d'un Religieux qui y fit un voyage, avec plusieurs autres particularitez de cette contrée.

VEra-Paz s'appelle ainsi, parce que les Indiens de ce païs-là ayant appris comme les Espagnols avoient conquis Guatimala & tout le païs aux environs, se soumirent paisiblement & sans resistance aux Espagnols.

Autrefois ce païs là faisoit un Diocèse où il y avoit un Evêque en particulier; mais à present il est uni à celui de Guatimala.

Il est gouverné par un Alcalde Major, ou Président qu'on envoye d'Espagne, qui dépend de la Chambre de Justice ou de l'Audience Royale de Guatimala.

La ville capitale de cette Province s'appelle Coban, où il y a un Monastere de Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & l'Alcalde Major y fait sa résidence ordinaire.

Les Espagnols n'ont pas encore achevé de conquerir cette Province, quelques combats

combats qu'ils ayent donnez pour cela; contre ces peuples barbares & infidelles qui ſont entre cette Province & celle de Jucatan.

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour en venir à bout, afin d'aller par leur païs à une ville nommée Campin qui dépend de Jucatan, afin d'établir le commerce par terre avec cette Province là, qu'on croit être fort avantageux au païs & à la ville de Guatimala, & une voye plus aſſûrée pour conduire leurs marchandiſes à la Havane que par le Golfe, parceque bien ſouvent les navires qui partent du Golfe pour aller à la Havane, ſont pris en chemin par les Hollandois.

Mais juſqu'à préſent les Eſpagnols n'ont pû venir à bout de ce deſſein : car ils ont toûjours trouvé tant de réſiſtance en ce peuple barbare, qu'il leur a été impoſſible de l'aſſujettir.

Néanmoins il y eut un Religieux de mes amis nommé Frere François Maron, qui ſe hazarda d'aller parmi ces barbares, & avec deux ou trois Indiens paſſa au travers de leur païs juſqu'à Campin, où il trouva quelques Eſpagnols qui s'étonnerent bien fort de ſa hardieſſe, & comme il avoit oſé hazarder ſa vie par ce chemin-là.

Il retourna enſuite à Coban, & de là à Vera-Paz où il fit le recit de ſon voyage, & dit

dit que ces peuples voyant qu'il parloit leur Langue, & le trouvant doux & civil en leur endroit, le traiterent aussi fort humainement; craignant, disoit-il, que s'ils lui ôtoient la vie, les Espagnols pour s'en venger, ne les laisseroient jamais en repos qu'ils ne les eussent entierement détruits.

De plus que leur païs étoit beaucoup meilleur que celui de Vera-paz, où les Espagnols sont les Maîtres, & qu'il y avoit une fort belle Vallée où il y avoit un grand lac, & sur le bord de ce lac une ville d'Indiens, où il y avoit pour le moins douze mille habitans, dont les cases étoient separées les unes des autres.

Ce Religieux a fait depuis la description de ce païs-là, & a passé en Espagne pour insinuer à la Cour le dessein d'en faire la conquête, par la consideration de l'utilité qui reviendra à la ville de Guatimala, & à la Province de Jucatan, si l'on peut une fois établir un chemin pour passer d'une Province à l'autre au travers de ce païs-là.

Mais quoique de ce côté-là les Espagnols & la Province de Vera-Paz soient encore limitez par ce peuple barbare, ils ont néanmoins le passage libre de l'autre côté pour aller au Golfe, où ils trafiquent avec les navires qui y abordent, à qui ils portent des volailles & d'autres vivres du païs, &

en rapportent des vins & autres marchandiſes d'Eſpagne en la ville de Coban.

Ce païs-là eſt fort montagneux & inégal, & quoiqu'il y ait quelques villages aſſez grands, il n'y en a pourtant que trois ou quatre qui ſoient conſiderables.

Les principales denrées qui s'y trouvent, ſont de l'achiote, qui eſt le meilleur de tout le païs de Guatimala, du cacao, du coton, du miel, de la caſſe, de la ſalſepareille, & du mahis en grande quantité; mais il n'y a point de froment.

Il y a auſſi beaucoup de cire, de volaille & de gibier, & des oiſeaux de diverſes couleurs, dont les Indiens employent le plumage à faire pluſieurs ouvrages curieux; mais qui n'égalent pas pourtant ceux de Méchoacan. L'on y trouve auſſi beaucoup de perroquets, de ſinges & de guenons, qui ſe nourriſſent dans les montagnes.

Le chemin de Guatimala en ce païs-là, eſt le même dont j'ai parlé ci-deſſus, qu'on tient en venant du Golfe juſqu'au village de S. Luc, & de là s'étend ſur les côteaux & les montagnes qui ſont à côté de la Vallée de Mixco.

L'on les appelle les montagnes de Sacatepeques, d'un nom composé de Sacate & Tepec, dont le dernier ſignifie une montagne, & le premier de l'herbe; de ſorte que

que la jonction de ces deux mots ſignifie des montagnes d'herbes.

Il y a quatre villages conſiderables ; le premier ſe nomme Saint Jacques où il y a cinq cens familles ; le ſecond S. Pierre où il y en a ſix cens, le troiſiéme S. Jean où il y en a auſſi autant ; & le quatriéme S. Dominique de Senaco, où il peut y avoir environ trois cens familles.

Ces quatre villages ſont fort riches ; le climat eſt fort froid dans les deux premiers, mais il eſt plus chaud dans les deux autres ; & il y a pluſieurs fermes aux environs, où l'on recüeille beaucoup de blé & de bon froment, auſſi-bien que du mahis.

Ces Indiens-là ont beaucoup plus de courage que ceux des autres villages, & de mon tems ils furent ſur le point de ſe rebeller contre les Eſpagnols, parcequ'ils les traitoient mal.

Les Egliſes y ſont extrémement riches ; & lorſque j'étois en ce païs-là il y eut un Indien du village de S. Jacques, qui par une pure avidité de gloire donna ſix mille ducats à l'Egliſe du lieu ; & néanmoins l'on découvrit après, que ce miſerable étoit un devineur & un idolâtre.

Ces Indiens gagnent beaucoup à loüer de grands pennaches de plumes, dont ils ſe ſervent dans les danſes qu'ils font aux

fêtes

fêtes de la dedicace de leurs villages; car il y a de ces pennaches qui auront soixante plumes de diverses couleurs, & pour le loyer de chaque plume on leur donne une demi reale qui est deux sols six deniers, outre la valeur de chaque plume, si quelqu'une vient à se perdre par hazard.

Depuis le village de S. Jean qui est le plus avancé, le chemin est uni & agréable jusqu'à un petit village d'environ une vingtaine de cases qu'on appelle S. Raymond, d'où il y a une bonne journée de chemin qu'il faut monter & déscendre dans des fondrieres, jusqu'à ce qu'on arrive à une loge qui est sur le bord d'une riviére, qui est celle-là même qui passe à Acasabastlan dont j'ai parlé ci-devant.

De là on rencontre une montagne qui est fort pierreuse & pleine de rochers, qu'on nomme la montagne de Rabinal, où l'on a taillé des marches dans le roc pour la commodité des mulets, qui, s'ils glissoient tant soit peu à côté, tomberoient le long des rochers & se briseroient en mille pieces.

Mais ce danger ne dure qu'environ une lieuë & demie, & l'on rencontre une fort belle Vallée qu'on appelle la Vallée de Saint Nicolas, à cause d'une ferme qui porte ce nom-là, & appartient au Couvent des Jacobins de Coban.

Quoique

Quoique cette Vallée ne ſoit pas à comparer à celle de Mixco & de Pinola, elle eſt pourtant remarquable par trois choſes qui s'y rencontrent ; dont la premiere eſt un moulin à ſucre nommé S. Jerôme, qui dépend du Couvent des Jacobins de Guatimala, & ſurpaſſe celui d'Amatitlan, non ſeulement en la recolte du ſucre, qu'ils envoyent par des mulets au delà de la montagne à Guatimala, & dans le nombre des eſclaves qui y ſont commandez par deux Religieux ; mais particuliérement à cauſe des bons chevaux que l'on y éleve, qui ſont les meilleurs de tout le païs de Guatimala, & qui ſont fort eſtimez par toutes les perſonnes de qualité, qui prennent plaiſir de les monter en allant par la ville.

La ſeconde eſt la ferme de S. Nicolas, qui eſt auſſi renommée pour les mulets, que celle de S. Jerôme pour les chevaux.

La troiſiéme eſt un village d'Indiens nommé Robinal, où il y a pour le moins huit cens familles, & où l'on trouve tout ce que l'on pourroit deſirer pour la commodité de la vie.

Le climat y eſt plûtôt chaud que froid ; mais la chaleur eſt moderée & beaucoup temperée par le grand nombre des belles allées ombrageuſes qui y ſont.

L'on y trouve non ſeulement tous les

fruits des Indes ; mais auſſi ceux d'Eſpagne, comme orenges, limons, citrons doux & aigres, grenades, raiſins, figues, amandes, & dattes.

Le défaut de froment en ce lieu-là n'eſt pas conſiderable à ceux qui en aiment mieux le pain que celui de mahis, parce qu'en deux jours on leur en apporte aiſément des villages de Sacatepeques.

Pour ce qui eſt de la viande, l'on y trouve du bœuf, du mouton, du chevreau, des volailles, des cocqs-d'inde, des cailles, des perdrix, des faiſans, & des lapins.

Il y a auſſi la riviere qui paſſe proche de leurs maiſons, qui leur fournit une grande quantité de poiſſon de diverſes ſortes.

Les habitans de ce village ſont fort ſemblables à ceux de Chiapa des Indiens, qu'ils imitent en galanterie à monter à cheval, & en toutes ſortes de divertiſſemens.

Ce fut dans ce village que mon ami Frere Jean-Baptiſte voulut établir ſa demeure pour y vivre en repos le reſte de ſes jours, après avoir été Prieur de divers lieux, & particulierement de Chiapa & de Guatimala, & où il me regala ſi ſomptueuſement qu'on eût pû l'en blâmer, comme n'étant pas bienſéant à des Religieux mendians de vouloir imiter la magnificence des Princes.

Depuis

Depuis cette Vallée jusques à la Vraye Paix, ou à Coban qui est la capitale, il n'y a rien de considerable qu'un seul village nommé Saint Christophle, où il y a à present un grand lac dont on ne peut trouver le fonds à ce qu'on dit.

Autrefois il n'y avoit point de lac; mais pendant un grand tremblement de terre, la terre s'étant entr'ouverte & ayant englouti plusieurs maisons, laissa ce lac qui a toûjours continué d'être depuis en ce lieu-là.

Delà jusqu'à Coban les chemins sont mauvais & pleins de montagnes, néanmoins les mulets du païs ne laissent pas d'y passer aisément quoiqu'ils soient chargez.

Enfin nous avons parcouru toute l'étenduë du païs de Guatimala, où il y a beaucoup plus de villages & mieux peuplez qu'en aucun autre endroit de l'Amérique; & si les Indiens étoient exercez en l'art militaire & bien munis d'armes, il n'y a point d'endroit en toute l'Amérique qui fût si fort en peuple que Guatimala.

Mais parceque les Espagnols les avilissent & les maltraitent, jusqu'à ne leur laisser pas seulement leurs arcs & leurs fléches, bien loin d'avoir des armes à feu, des piques & des épées; cela leur a non seulement ôté le courage; mais aussi l'affection qu'ils auroient pû avoir pour les Es-

pagnols ; de ſorte que ceux-ci ont ſujet d'appréhender que ſi l'on faiſoit des deſcentes pour envahir ces païs-là, cette grande multitude d'Indiens ſeroient autant de gens qui ſe tourneroient du côté de leurs ennemis, ou qui en demeurant fidelles ne leur ſerviroient de rien.

CHAPITRE VI.

Deſcription de l'etat où ſont à preſent les Indiens du Païs de Guatimala, de leurs mœurs, & maniére de vivre dépuis la conquête, & particulierement de leurs fêtes annuelles.

L'Etat ou la condition des Indiens du païs de Guatimala eſt auſſi lamentable & digne de pitié, qu'aucun autre de tous les peuples de l'Amérique.

Car je puis en quelque maniére dire d'eux, ce qui eſt dit du peuple d'Iſraël au premier chapitre de l'Exode verſet ſeptiéme ; qu'ils étoient fertiles & croiſſoient & multiplioient abondamment, en ſorte qu'ils devenoient puiſſans & rempliſſoient le païs ; c'eſt pourquoi Pharaon dit à ſes ſujets au verſet dixiéme ; il faut ſe gouverner ſagement avec eux, de peur qu'ils ne viennent à multiplier & que lorſqu'il arrivera

quelque guerre ils ne se joignent à nos ennemis, & combattent contre nous. Et ce fut pour cela qu'ils établirent des gens sur eux pour les faire travailler à faire de la brique & du mortier & autres ouvrages, avec tant de rigueur & de severité, que cette servitude leur rendit la vie amere, & les obligea d'implorer l'assistance du Ciel pour les en délivrer.

Quoiqu'il y ait quelque sorte de distinction entre le peuple d'Israël & les Indiens, néanmoins la comparaison a du rapport en l'oppression des uns & des autres, & en la maniére dont on les a traitez, afin qu'ils ne pussent pas multiplier plus qu'on vouloit.

Il est certain que les Indiens souffrent beaucoup sous la servitude des Espagnols, & que néanmoins ils multiplient tous les jours en enfans, & accroissent en richesses; de sorte qu'on craint qu'ils ne deviennent trop puissans, & ne se soulevent d'eux-mêmes, ou ne se joignent aux étrangers contre ceux qui les tyrannisent.

Car soit par crainte ou par jalousie, l'on ne leur permet pas l'usage d'aucune sorte d'armes, non pas même des arcs & des fléches, dont se servoient autrefois leurs ancêtres.

De sorte que, quoique par ce moyen-là les Espagnols n'ayent rien à craindre de

leur côté, parce qu'ils ſont deſarmez; auſſi lorſqu'une Nation étrangere fera deſſein de conquerir ce païs là, elle n'aura pas ſujet de les appréhender par la même raiſon, & par conſéquent la politique dont les Eſpagnols ſe ſont ſervis pour affoiblir les Indiens, tournera toute à leur ruïne & deſtruction.

Car cette grande multitude d'Indiens deſarmez leur étant inutile à la guerre, & eux-mêmes, à la reſerve de ceux qui demeurent dans les villes, ſe trouvant écartez çà & là dans cette vaſte étenduë de païs, ne paroîtront qu'une poignéede gens contre une armée médiocre.

Et encore parmi ces gens là il y en aura peu qui ſoient propres à porter les armes, & ce petit nombre ne ſera pas capable de faire une grande réſiſtance, n'ayant point d'artillerie.

Que ſi encore avec cela les Negres & les Indiens qu'ils ont ſi maltraitez, & qu'ils ont toûjours apprehendé à cauſe de cela, viennent à ſe joindre contr'eux avec les étrangers, il eſt certain qu'ils ne ſçauroient éviter leur ruïne, étant attaquez de la ſorte au dedans & au dehors.

Par là l'on peut voir combien ſont mal fondez, ceux qui diſent qu'il eſt beaucoup plus difficile de conquerir l'Amérique à préſent que du tems de Cortez, parceque l'on

l'on a aujourd'hui les Eſpagnols & les Indiens à combattre, & en ce tems-là il n'y avoit que de pauvres Indiens tout nuds.

Je ſoûtiens que ce fondement eſt faux : car alors les Indiens étoient aguerris par le moyen des guerres qu'ils avoient les uns contre les autres, & ſçavoient fort bien ſe ſervir de leurs arcs, de leurs flêches, & de leurs dards, & autres ſortes d'armes, & paroiſſoient extrémement hardis & courageux dans les combats, comme il paroît par leurs hiſtoires.

Mais à préſent ils ſont devenus ſans cœur, en ſorte qu'ils treſſaillent de peur lorſqu'ils entendent tirer un mouſquet; ce qui vient de ce qu'ils ſont deſarmez & opprimez par les Eſpagnols, qui les font même trembler par un regard ou par une grimace; de ſorte qu'il n'y a aucun lieu de les apprehender en l'état qu'ils ſont aujourd'hui.

L'on ne doit non plus craindre les Eſpagnols, qui dans toute la vaſte étenduë des Etats de Guatimala, ne ſçauroient faire une levée de cinq mille hommes qui ſoient propres à la guerre.

Ils ne ſçauroient non plus déffendre tant de paſſages & tant d'entrées qu'il y a en divers endroits de ce païs-là, qui d'autant plus qu'il eſt grand, il eſt d'autant plus aiſé à conquerir, parceque pendant que

 l'Eſpagnol

l'Eſpagnol ſera occupé dans un endroit ; ſon païs pourra être attaqué, & même enlevé en d'autres lieux par les mêmes Etrangers.

Leurs Eſclaves même ſe ligueront contr'eux en cette occaſion, afin d'être mis en liberté ; & enfin les Crioles qu'ils maltraittent auſſi extrémement, ſe rejouïront de pouvoir s'affranchir de leur tyrannie, aimeront beaucoup mieux vivre en liberté ſous un peuple étranger, que d'être plus long-tems opprimez par ceux de leur propre Nation.

La condition des Indiens de ce païs-là eſt ſi miſerable, que, quoique les Rois d'Eſpagne n'ayent jamais voulu conſentir à les rendre Eſclaves, comme ils en ont été ſouvent ſollicitez, néanmoins leur vie eſt auſſi miſerable que celle des Eſclaves.

Car j'en ai connu quelques-uns qui après être revenus du ſervice des Eſpagnols, dont ils n'avoient reçu pour tout ſalaire que des coups & des bleſſures, venoient ſe mettre au lit, reſolus de mourir plûtôt que de mener plus long-tems une vie ſi pleine de miſeres, & refuſoient tous les alimens que leurs femmes leur préſentoient, aimant mieux ſe laiſſer mourir de faim, que de mener une vie ſi malheureuſe.

Il eſt vrai qu'il y en a eu quelques-uns qui

qui par mes exhortations ſe ſont laiſſé perſuader de vivre, plûtôt que de ſe faire mourir eux-mêmes ; mais il y en a eu auſſi d'autres qui ont rejetté toutes ſortes de remontrances, & ſe ſont fait mourir ainſi miſerablement.

CHAPITRE VII.

De la méthode que les Eſpagnols obſervent à l'égard du ſervice qu'ils tirent des Indiens, & quelle eſt leur conduite envers eux.

LEs Eſpagnols qui demeurent en ce païs-là, & particuliérement les Fermiers de la Vallée de Mixco, Pinola, Petapa, Amatitlan, & ceux des Sacatepeques, ont répréſenté que tout leur commerce & leur labeur tendant au bien de l'Etat, & n'y ayant pas aſſez d'Eſpagnols pour faire tous les ouvrages qui ſont néceſſaires dans un ſi grand païs, tous n'ayant pas auſſi les moyens d'acheter des Eſclaves & des Negres, qu'ils avoient beſoin neceſſairement du ſervice des Indiens en leur donnant un ſalaire raiſonnable.

C'eſt pourquoi il fut ordonné qu'on partageroit un certain nombre de laboureurs Indiens tous les Lundis ou les Dimanches

D v l'après-

l'après-dinée, qui feroient diſtribuez entre les Eſpagnols ſelon la qualité de leurs fermes, ou de leurs emplois; ſoit pour travailler à la culture de leurs terres, ſoit pour conduire leurs mulets, & les aider en ce que chacun en peut avoir beſoin en ſa vacation.

De ſorte qu'en chaque reſſort ou détroit il y a un Officier pour cela, qu'ils appellent *Inez Repartidor*, qui ſelon la liſte qu'il a des maiſons & des fermes des Eſpagnols, eſt obligé de leur fournir un cerrain nombre d'Indiens toutes les ſemaines.

Ce qui ſert d'un moyen commode au Preſident de Guatimala & aux autres Juges pour avancer leurs domeſtiques, à qui ils donnent ordinairement ces charges-là.

Ils nomment le village ou le lieu où ils ſe doivent aſſembler le Dimanche ou le Lundi, où ils ſe trouvent avec tous les Eſpagnols de ce reſſort.

Les Indiens des Villages doivent auſſi de leur côté tenir tout prêts le nombre des gens de travail qu'ils ſont obligez de fournir chaque ſemaine par l'ordre de la Cour de Guatimala, qui ſont conduits au lieu de l'Aſſemblée générale par un Officier Indien de leur même village.

Et lors qu'ils ſont arrivez en ce lieu-là avec tous leurs outils pour travailler, com-

me beſches, pelles, pics & haches, & des vivres pour ſe nourrir une ſemaine, qui ſont pour l'ordinaire des gâteaux ſecs de mahis, des boudins, des frixolles ou des faſeols, un peu de chilé ou de poivre long, & quelques morceaux de viande froide pour un jour ou deux, avec leur lit ſur leur dos, qui n'eſt autre choſe qu'une mante de groſſe laine, qu'ils enveloppent autour d'eux pour ſe coucher ſur la terre; puis on les renferme dans la Maiſon de ville en donnant à l'un quelques coups de bâton, & aux autres des ſoufflets ou des coups de pied, s'ils ne veulent pas entrer.

Après qu'on les a tous raſſemblez, & que la Maiſon de Ville en eſt remplie, le Inez Repartidor ou l'Officier appelle les Eſpagnols ſelon l'ordre de ſa liſte, & à même tems autant d'Indiens que la Cour lui en a ordonnez.

Il y en a quelques-uns qui en doivent avoir trois ou quatre, d'autres quinze ou vingt, ſelon leur vacation & le travail qu'ils ont à faire.

En cette maniere il diſtribuë à chacun des Eſpagnols les Indiens qu'il doit avoir jusqu'à ce qu'il n'en reſte plus à diſtribuer.

Ce partage étant fait, les Eſpagnols prennent une mante ou un outil à chacun de leurs Indiens pour leur ſervir de gage, de

peur qu'ils ne s'enfuïent, & donnent à l'Officier qui a fait ce partage-là pour ſes droits une demi-réale de cinq ſols pour chaque Indien, ce qui lui vaut beaucoup par an : car il y a des Officiers qui auront trois ou quatre cens Indiens à diſtribuer chaque ſemaine.

Si un Eſpagnol vient à ſe plaindre que quelqu'un de ſes Indiens s'eſt échappé, & ne l'a pas ſervi toute la ſemaine entiere, l'on le fera chercher juſqu'à ce qu'on l'ait trouvé, & puis on l'attachera par les bras à un poteau dans la place du Marché, où il ſera fuſtigé publiquement ſur le dos.

Mais ſi un pauvre Indien ſe plaint que les Eſpagnols l'ont trompé, & lui ont dérobé ſa pelle, ſa hache, ſon pic, ſa mante, ou ſes gages, l'on ne fera aucune juſtice de l'Eſpagnol qui aura volé ou trompé le pauvre Indien, quoique l'équité veüille que l'on rende également la juſtice aux uns & aux autres.

En cette maniere l'on vend les Indiens chaque ſemaine comme des Eſclaves pour deux ſols ſix deniers chacun, ſans qu'on leur permette le ſoir d'aller voir leurs femmes, quoique leur ouvrage ne ſoit pas à mille pas du village où ils demeurent ; mais il y en a d'autres qu'on mene à trois & quatre lieuës au delà, & n'oſeroient s'en retourner, que le Samedi au ſoir, après avoir

executé tout ce qu'il aura plû à leur Maître de leur commander.

Les gages qu'on leur donne sont tels qu'à grande peine les peuvent-ils nourrir ; car pour tout salaire ils n'ont pas cinq sols par jour, n'ayant que vingt-cinq sols par semaine en tout.

Cet ordre s'observe dans la Ville de Guatimala, & dans les Villages des Espagnols, où l'on donne à chaque maison les Indiens dont elle a besoin, pour apporter de l'eau ou du bois, & les autres choses nécessaires, & pour cet effet les Villages voisins sont obligez de leur fournir des Indiens comme j'ai déja dit ci-dessus.

Il n'y a point de bon Chrêtien qui ne fût touché de douleur, de voir comme ces pauvres miserables sont maltraitez par certains Espagnols pendant la semaine qu'ils sont à leur service.

Il y en a qui vont abuser de leurs femmes, lorsque leurs pauvres maris sont occupez à labourer la terre, d'autres qui leur donnent le foüet, parcequ'ils leur semblent trop paresseux à travailler, ou qui leur donnent des coups d'épée, ou leur cassent la tête pour s'être voulu excuser contre leurs reproches, ou leur dérobent leurs outils, ou les privent d'une partie ou du total de leurs gages, en disant qu'ils payent une demi réale pour le service qu'ils leur doivent

vent rendre, & néanmoins qu'ils n'ont pas fait leur ouvrage.

J'en connoissois quelques-uns qui avoient accoûtumé, lorsqu'ils avoient semé leur froment, & qu'ils n'avoient presque plus affaire des Indiens, de retenir chez eux tous ceux qui leur avoient été donnez pour leur ferme, & sçachant bien l'affection que ces pauvres gens avoient de retourner en leur famille, après leur avoir fait couper du bois le Lundi & le Mardi, leur demandoient le Mecredi ce qu'ils leur vouloient donner pour les laisser aller, & ainsi en exigeoient des uns une réale, & des autres deux ou trois; de sorte qu'ils se faisoient non seulement fournir de bois pour leur maison; mais ils en tiroient aussi assez d'argent pour acheter de la viande & du chocolate pendant quinze jours, vivant de la sorte oisivement aux dépens de ces pauvres Indiens.

Il y en a d'autres aussi qui les loüent à leurs voisins qui en ont affaire pour cette semaine, pour une réale chacun; mais qu'ils sont bien assûrez de déduire sur leurs gages.

Ils sont aussi assujettis à une servitude pareille à celle-là dans tous les Villages, où tous les Voyageurs qui passent par là, peuvent demander au prochain Village tous les Indiens dont ils ont besoin pour conduire

leurs mulets, & porter leurs hardes, & à la fin du voyage leur font une querelle d'Alleman, & les renvoyent la plûpart du tems avec des coups pour toute récompense.

Ils font porter à ces pauvres miserables, un jour ou deux sur le dos des malles qui pesent cent livres, en les attachant avec des cordes de chaque côté à la ceinture, & passant sur le front une large courroye de cuir attachée à la malle, qui fait que toute la pesanteur de ce fardeau tombe sur leur front au-dessus des sourcils, qu'ils ont la plûpart du tems tellement marqué, qu'ils sont aisez à distinguer des autres habitans dans les Villages, & parce aussi que cette ceinture de cuir leur mange tout le poil & les rend chauves sur le devant de la tête.

En cette maniere ce pauvre peuple tâche de gagner sa vie parmi les Espagnols; mais c'est avec tant de douleur & d'angoisse, que bien souvent ils implorent la justice divine pour les mettre en liberté, & n'ont point d'autre consolation que celle que leur donnent les Prêtres, de souffrir tout cela pour l'amour de Dieu & pour le bien de l'Etat.

Et quoique ceux qui les commandent les fassent travailler & marcher en toutes saisons, soit qu'il fasse chaud, soit qu'il fasse froid, dans les plaines ou dans les montagnes,

nes, dans les beaux ou mauvais chemins; leurs habits ne ſervent qu'à couvrir leur nudité, & bien ſouvent ils ſont ſi déchirez qu'ils ne couvrent pas la moitié de leurs corps.

CHAPITRE VIII.

Des habits des Indiens, de leurs logemens, de leurs Ouvrages, de leurs occupations domeſtiques, de leur Police, de leurs Mariages, &c.

LEurs habits ordinaires ne ſont autre choſe qu'une paire de calçons de laine ou de toile qui deſcendent juſqu'aux genoux, marchant nuds pieds la plûpart du tems, ſi ce n'eſt quelques-uns qui portent des ſandales de cuir dans leurs voyages pour ſe conſerver les pieds, ou quelques paires de chauſſes ſans pourpoint; qu'une chemiſe fort courte avec une mante de laine, ou de toile pardeſſus qu'on nomme *Ajate*, qui eſt noüée ſur une épaule, & pend preſque juſqu'à terre de l'autre côté, & un méchant chapeau de quinze ou vingt ſols, qui prend l'eau comme du papier, & après la pluïe, leur tombe ſur le nez & ſur le cou.

Ils portent auſſi quelquefois leur lit au-

tour d'eux, qui eſt cette mante de laine, dont ils s'enveloppent le ſoir; & ôtent leur chemiſe & leurs calçons, qu'ils mettent ſous leur tête pour leur ſervir de chevet.

Il y en a quelques-uns qui porteront auſſi une natte fort legere pour ſe coucher; mais ceux qui n'en portent point, ou n'en peuvent pas emprunter de leurs voiſins, ſe coucheront librement ſur la terre enveloppez de leurs mantes, & dormiront auſſi-bien après avoir travaillé, ou marché tout le jour avec un fardeau de cent livres peſant ſur le dos, que s'ils étoient couchez dans un bon lit.

Ceux qui ſont plus conſiderables & plus riches que ceux-là, qui ne ſont point employez comme les Tamemez à porter des fardeaux, ou comme les laboureurs à travailler pour les Eſpagnols, mais qui demeurent dans des fermes qui leur appartiennent, qui trafiquent à la campagne avec leurs mulets, ou ont des boutiques dans les Villes & dans les Villages, & enfin ceux qui ſont employez en qualité d'Officiers de la Juſtice ou de la Police, ſont un peu mieux vétus.

Car il y en a quelques-uns qui portent du ruban au bas de leurs calçons, ou y font faire quelque ſorte d'ouvrage en broderie de ſoye ou de fil, comme auſſi ſur la mante qu'ils portent autour d'eux, ou bien ils

l'enrichiſſent

l'enrichiſſent de quelques Ouvrages de plûmes de diverſes couleurs.

Il y en a auſſi quelques-uns qui portent des pourpoints de toile découpée, & des ſouliers ; mais il y en a fort peu qui portent des bas à leurs jambes, ou des colets autour de leur cou.

Mais pour ce qui eſt des lits où ils couchent, le plus conſiderable des Gouverneurs Indiens, ou le plus riche d'entr'eux qui pourra avoir quatre ou cinq mille ducats, ne ſera gueres mieux couché que les pauvres Tamemez ou porteurs de fardeaux.

Car ils ſe couchent ſur des ais ou ſur des roſeaux liez enſemble un peu élevez de terre, ſur quoi l'on poſe une natte fort large & fort propre, avec deux petits billots de bois pour ſervir de chevet à l'homme & à la femme, en mettant leur chemiſe & leur mante deſſus, ou d'autres hardes pour ſervir de couſſin, & puis ſe couvrent d'une autre ſorte de mante blanche, mais plus groſſiere que celle qui leur ſert de manteau.

Dom Bernard de Guzman Gouverneur de Petapa n'étoit pas mieux couché que cela, & les principaux d'entre les Indiens ne le ſont pas mieux non plus.

Les habits des femmes ne leur coûtent pas beaucoup & ſont bien-tôt mis ſur le corps ;

corps ; car la plûpart vont nuds pieds, à la reſerve de celles qui ſont riches & de qualité qui portent des ſouliers noüez avec un ruban fort large.

Au lieu de jupe elles portent une mante de laine qu'elles lient au défaut du corps, qui d'ordinaire eſt enrichie de broderie de diverſes couleurs ; mais tout d'une piece ſans aucune coûture, & rempliée en dedans autour d'elles.

Elles ne portent point de chemiſes, mais elles couvrent leur nudité avec une eſpece de ſurplis qu'on nomme *Guaipil*, qui pend depuis leurs épaules juſques un peu au-deſſous de la ceinture, avec des manches ouvertes fort larges qui ne leur couvrent que la moitié du bras, & d'ordinaire ce Guaipil eſt orné de quelque ouvrage curieux de coton ou de plumage, particulierement à l'endroit du ſein.

Les plus riches portent des bracelets & des pendans d'oreilles, & leurs cheveux ſont retrouſſez avec des bandelettes ; ſans coëffe ni rien pour les ſcouvrir, ſi ce n'eſt les plus riches, qui portent quand elles vont à l'Egliſe ou en viſite une eſpece de voile de toile d'Hollande, ou de quelqu'autre toile fine qu'on appotte d'Eſpagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête & deſcend preſque juſqu'à terre, qu'elles lient autour d'elles avec un ruban, & c'eſt ce qu'il y a de plus cher en leurs habits.

Lors

Lors qu'elles ſont retirées dans leurs maiſons & s'appliquant à leurs ouvrages, elles ôtent ordinairement leur Guaipil ou ſurplis, de ſorte que leur ſein & tout le haut du corps demeure découvert.

Elles ſe couchent auſſi comme leurs maris, enveloppées ſeulement d'une couverture ou d'une mante.

Leurs maiſons ne ſont que de pauvres cabanes couvertes de chaume, ſans aucune chambres hautes; mais ſeulement une ou deux chambres baſſe, en l'une deſquelles ils apprêtent leurs viandes, faiſant le feu au milieu entre deux ou trois pierres, ſans qu'il y ait de cheminée ni de tuyau pour conduire la fumée hors de la maiſon; de ſorte que comme elle s'épand par tout, la ſuye s'attache auſſi de tous côtez au chaume de la couverture, ce qui fait que toute la maiſon ne ſemble être qu'une cheminée.

La chambre qui joint à celle-là n'eſt pas non plus exempte de fumée & de noirceur, où bien ſouvent il y a quatre ou cinq lits ſelon la grandeur de la famille.

Mais ceux qui ſont pauvres, n'ont qu'une chambre, où ils apprêtent leur viande, où ils mangent, & ſe couchent.

Il y en a fort peu qui ayent des ſerrures à leurs portes; car ils n'appréhendent pas qu'on les dérobe, n'ayant pour tous meubles que des pots, des cruches, & des plats de

de terre, avec des coupes pour boire leur chocolate.

Il n'y a presque point aussi de maison qui n'ait un bain dans la cour; où ils se baignent dans de l'eau chaude, qui est toute leur medecine lorsqu'ils se trouvent tant soit peu indisposez.

Dans chaque village ils sont divisez entr'eux par Tribus; qui ont chacune un Chef, à qui s'addressent tous ceux qui sont de la Tribu, lorsqu'il s'agit de quelque affaire importante & difficile, & il est obligé de les proteger & conseiller en tout, & de comparoître pour eux devant les Officiers de la Justice, demander réparation des torts qu'on leur a faits ou répresenter l'injure qu'on leur veut faire.

Lorsqu'il s'agit de marier quelqu'un d'entr'eux, le pere du garçon qui veut prendre une femme d'une autre Tribu, s'en va trouver le Chef de sa Tribu, afin de lui donner avis du mariage de son fils avec une telle fille, & ensuite les Chefs des deux Tribus s'assemblent & conferent sur les conditions du mariage.

Ces conférences durent ordinairement trois mois, pendant lesquels les parens du garçon ou de l'homme doivent acheter la fille par presens, & acquiter la dépense qui se fait à boire & à manger, lorsque les Chefs des Tribus conferent ensemble avec les pa-

rens

rens du garçon & de la fille, ce qui dure ordinairement un jour tout entier jusqu'à la nuit.

Après avoir paſſé de la ſorte pluſieurs jours & pluſieurs nuits, & après avoir bien examiné l'affection qu'un des partis peut avoir pour l'autre, s'il arrive qu'ils ne s'accordent pas ſur le mariage, les parens de la fille ſont obligez de reſtituer aux parens du garçon tous les frais qu'ils ont faits, & tous les préſens qu'ils ont donnez.

Leurs filles ne partagent point dans leurs biens ; mais lorſqu'ils meurent tout ce qu'ils ont de meubles & d'immeubles eſt partagé par portions égales entre leurs fils.

S'il y a quelqu'un d'entr'eux qui n'ait point de maiſon, ou qui veüille faire recouvrir la ſienne, l'on en donne avis aux Chefs des Tribus, qui avertiſſent tous les habitans du Village de s'y rendre pour aſſiſter à cet ouvrage, & chacun eſt obligé d'apporter une botte de paille ou d'autres materiaux ; de ſorte que dans un jour ils ont achevé une maiſon par l'aſſiſtance qu'ils reçoivent de pluſieurs perſonnes.

De plus il ne leur en coûte rien que du chocolate, qu'ils donnent à boire en de grandes coupes qui tiennent plus d'une pinte ; mais ils n'y mettent pas des ingrédiens de ſi grand prix que font les Eſpagnols,

mais seulement un peu d'anis & de chilé ou poivre long.

Ou bien ils remplissent la coupe jusqu'à moitié d'atolle, & achevent de la remplir avec du chocolate.

CHAPITRE IX.

L'Auteur continuë à décrire la maniere de vivre des Indiens, leur manger ordinaire, leurs diverses sortes de breuvages.

POur leur manger, la plûpart du tems les pauvres n'ont qu'un plat de frixoles ou faseols blancs & noirs; dont il y a grande quantité, que l'on conserve secs pour toute l'année, qu'ils font boüillir avec du chilé : avec quoi ils s'estiment assez bien rassasiez.

Ils les apprêtent encore d'une autre maniere, en faisant un peu boüillir les faseols, & après cela les mêlant avec une masse de mahis, comme nous mêlons en Angleterre des raisins de Corinthe dans nos gâteaux, & puis ils les font encore boüillir déréchef ensemble, & les mangent après cela lorsqu'ils sont encore tout chauds, ou bien ils les gardent tout froids.

Mais soit qu'ils mangent de cela ou de quelqu'autre chose, ils les mangent ou

avec du chilé verd, ou bien ils le trempent dans de l'eau & du ſel où il y a un peu de ce chilé pilé.

Mais s'ils n'ont pas le moyen d'avoir des frixoles, leur portion ordinaire eſt des torrilles, qui ſont de petits gâteaux ronds faits avec de la pâte de mahis, qu'ils mangent tout chauds en ſortant d'une terrine où ils les font cuire tout ſur le champ, en les tournant un peu ſur le feu, & les mangeant après cela tout ſeuls, ou bien avec du chilé & du ſel, ou en les trempant dans de l'eau où il y aura du ſel & un peu de chilé pilé.

Lorſque leur mahis eſt encore verd & tendre, ils font boüillir la tige avec les épis & les feüilles qui ſont autour, & les mangent enſuite avec un peu de ſel.

J'en ai ſouvent mangé, & les ai trouvez auſſi délicats & nourriſſans que nos pois lorſqu'ils ſont verds, mais ils engendrent beaucoup de ſang.

Lorſque ce mahis eſt verd, ils en font encore une eſpece d'orge mondé, en le faiſant boüillir avec le lait qu'ils en tîrent par expreſſion après l'avoir pilé.

Les plus pauvres des Indiens n'en manquent jamais, ils s'eſtiment aſſez contens quand ils en ont ſuffiſamment.

Mais les pauvres qui demeurent dans les Villages où l'on vend de la viande, épargnent

gnent tout ce qu'ils peuvent lorſqu'ils viennent de leur travail le Samedi au ſoir, afin d'acheter pour une réale ou demi réale de viande fraîche pour manger le Dimanche.

Quelques-uns en achetent une bonne quantité à la fois, & l'accommodent avec le tems en *Paſſajos*, qui ſont des morceaux de chair roulez & liez bien fort, qu'ils font en cette maniére.

Après qu'ils ont coupé toute la chair de la cuiſſe d'un bœuf, & qu'ils l'ont ſéparée des os en forme de petites cordelettes; ils la ſalent & l'expoſent au vent dans leurs cours huit jours durant, & puis la mettent encore autant de tems à la fumée, puis la mettent en petits rouleaux qui deviennent durs comme une pierre, & quand ils en ont affaire, ils les lavent, puis les font boüillir, & les mangent après cela.

C'eſt le bœuf ſalé de l'Amérique, qu'ils appellent Taſſajo, dont j'ai mangé fort ſouvent; & les Eſpagnols en mangent auſſi beaucoup, particuliérement ceux qui vont à la campagne trafiquer avec leurs mulets.

Ce Taſſajo eſt une fort bonne marchandiſe, dont pluſieurs Eſpagnols ſe ſont enrichis, par le moyen du trafic qu'ils en ont fait dans les Villages où l'on ne vend point de chair, & en le troquant avec d'autres marchandiſes contre les Indiens, qui leur donneront bien ſouvent pour un double

ou un liard de ce Taſſajo, pour plus de cinq ſols de cacao.

Mais les riches vivent beaucoup mieux: car s'il y a de la chair ou poiſſon, ils ſont tout leur poſſible pour en avoir, & en mangent de grand appetit, & n'épargnent pas non plus leurs coqs-d'Inde, ni leurs volailles pour faire bonne chere.

De fois à autre ils vont auſſi à la chaſſe, où ils tuent quelque daim à coups de fléches, & quand ils l'ont tué, ils le laiſſent ſous des feüilles d'arbres pendant une ſemaine, juſqu'à ce qu'il commence à ſentir & ſoit plein de vers; alors ils l'emportent chez eux & le coupent en pieces, puis le font boüillir avec une herbe qui croît en ce païs-là, qui reſſemble à la Tenaiſie de ce païs-ci, qui lui ôte la mauvaiſe odeur, à ce qu'ils diſent, & rend cette chair auſſi tendre & auſſi blanche que la chair d'un coq-d'Inde.

Lorſqu'il eſt à demi-cuit ils en mettent les piéces à la fumée quelque tems, puis le font boüillir dérechef lorſqu'ils en veulent manger, & l'apprêtent ordinairement avec un peu de poivre rouge.

C'eſt là la venaiſon de l'Amérique, dont j'ai mangé diverſes fois, & trouvé que la chair en étoit courte & blanche; néanmoins je n'en mangeois pas beaucoup, non pas à cauſe du mauvais goût, mais parceque le

ſouvenir

ſouvenir des vers que j'y avois vûs, me faiſoit mal au cœur.

Ces mêmes Indiens qui n'ont pas grande affaire chez eux, & qui ne ſont point employez par les Eſpagnols à la chaſſe toutes les ſemaines, aiment extrémement les hériſſons, qui ſont tout-à-fait ſemblables à ceux de l'Europe, quoique les nôtres ne ſe mangent point parmi les Chrétiens.

Ceux-ci ſont pleins d'aiguillons & piquans comme les nôtres, & ſe trouvent dans les bois & dans les champs où ils ſe retirent dans des trous, & à ce qu'on dit, ne vivent que de fourmis & de leurs œufs, de bois pourri, d'herbes & de racines; leur chair eſt blanche & d'auſſi bon goût que celle d'un lapin, & auſſi graſſe que celle d'une poule engraiſſée au mois de Janvier.

J'en ai auſſi goûté & trouvé que c'étoit un manger fort délicat; mais je ne voudrois pas dire la même choſe des hériſſons de ce païs-ci; car ce qui peut être un poiſon de par deçà, peut être un fort bon aliment en ce païs-là, par quelques proprietez acidentelles en l'animal même, dans les choſes dont il ſe nourrit, & dans la température du climat.

Les Indiens n'en mangent pas ſeulement, mais même les plus grands d'entre les Eſpagnols; & l'on en fait tant d'eſtime, que parce qu'on les trouve ordinairement au tems du Carême, les Eſpagnols qui n'en

veulent pas être privez, afin d'en pouvoir manger en ce tems-là, disent que ce n'est pas de la chair, quoiqu'il en ait le goût & les autres qualitez, parcequ'il ne vit que de fourmis & de bois sec.

C'est une chose qui est fort disputée parmi leurs Théologiens; car il y en a quelques-uns qui disent qu'il est permis d'en manger en Carême, & d'autres qui soûtiennent que non.

Il y a aussi une sorte de lézards dont ils mangent beaucoup, qu'ils appellent *Iguana*, dont les uns se trouvent dans l'eau & les autres sur la terre.

Ils sont plus longs qu'un lapin, & ressemblent à un scorpion, ayant des écailles vertes & noires sur le dos.

Ceux qui sont sur la terre, courent aussi vîte que nos lézards, grimpent sur les arbres comme des écurieux, & perçent même les racines des arbres dans les murailles.

Ils sont hideux à voir; mais lorsqu'on les a apprêtez à l'étuvée avec un peu d'épices, ils rendent du jus qui est si excellent; leur chair est aussi blanche que celle d'un lapin, & le rable en est fait tout de même.

C'est une viande qui est fort dangereuse quand elle n'est pas assez cuite; j'en ai failli à mourir pour en avoir trop mangé, parcequ'ils n'étoient pas assez cuits.

Il y a aussi beaucoup de tortuës d'eau & de terre, dont les Indiens mangent, & que les Espagnols trouvent aussi fort bonnes.

Les Indiens en général aiment tous à boire, & boivent de leur simple chocolate sans sucre ni autres ingrédiens, ou bien de l'atolle jusqu'à crever.

Mais s'ils peuvent avoir de quelque breuvage qui enyvre, ils boiront tant qu'ils auront un sou dans leur bourse, & n'en laisseront pas une goute.

CHAPITRE X.

Description d'une boisson étrange des Indiens, & de la maniére dont les Espagnols abusent de leur inclination à l'yvrognerie.

ILs font entr'eux de certains breuvages qui sont plus forts que du vin, qu'ils font en de grandes cruches ou pots de terre qu'on apporte d'Espagne, où ils mettent un peu d'eau, puis remplissent le vaisseau de melasse ou jus de cannes de sucre, ou d'un peu de miel, pour le rendre doux; & pour lui donner de la force ils y mettent des racines & des feüilles de tabac, & d'autres racines qui croissent en ce païs là, qu'ils sçavent être propres à cette opération.

J'ai vû même en quelques endroits qu'ils y mettoient un crapaut tout vivant.

Après cela ils ferment le vaisseau, & laissent fermenter tout cela ensemble pendant quinze jours ou un mois, jusqu'à ce que le tout soit bien maceré & fermenté, que le crapaut soit consumé, & que ce breuvage ait acquis la force qu'ils désirent.

Alors ils ouvrent le vaisseau, & invitent leurs amis pour en boire, ce qu'ils font d'ordinaire pendant la nuit, de peur d'être découverts par le Prêtre de Village, & ne cessent de boire jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait yvres.

Ils nomment ce breuvage le *Chicha*, qui sent extrémement mauvais, & cause souvent la mort à plusieurs personnes, particuliérement dans les endroits où ils y mettent des crapauts.

Lorsque je demeurois à Mixco, l'on me donna avis qu'il se devoit tenir une grande assemblée chez un Indien pour boire de ce breuvage; ce qui fit que je pris avec moi les Officiers de la Justice du lieu, & me transportai en la maison de cet Indien, où nous trouvâmes quatre de ces cruches ou pots de terre, tous pleins de ce breuvage qu'on avoit débouchez, que je fis transporter dans la ruë, où je les fis mettre en piéces & àpandre ce vilain chicha, qui m'envoya une odeur si puante au nez qu'il m'en prit un vomissement,

vomissement, & j'en fus malade presque pendant huit jours.

Les Espagnols qui connoissent le naturel des Indiens, l'inclination qu'ils ont à l'yvrognerie, les trompent sur ce sujet en diverses manieres; car quoi qu'il soit expressément déffendu, même à peine de confiscation & de l'amande de vendre du vin dans les villages des Indiens, cela n'empêche pas que plusieurs Espagnols qui sont pauvres ou de basse condition, & qui considerent plûtôt le lucre que l'autorité publique, ne transportent du vin hors de la ville de Guatimala, pour le vendre dans les Villages des Indiens, à cause du grand profit qu'ils y trouvent.

Car d'un pot de vin ils en feront deux pour le moins, en le faisant boüillir avec de l'eau & du miel, & d'autres sortes de drogues pour lui donner de la force, qui ne leur coûtent gueres, mais qui enyvrent puissamment ces pauvres Indiens, à qui ils vendent ce breuvage mixtionné pour vrai vin d'Espagne au pot & à la pinte, mais toûjours à fausse mesure.

Avec ce vin-là ils ont bien-tôt enyvré ces pauvres Indiens, qu'ils trompent encore plus facilement lorsqu'ils sont yvres, leur faisant payer le double du prix; & enfin lorsque le sommeil les surprend, ils foüillent cependant en leurs pochettes.

Ce crime-là est fort commun entre les Espagnols de Guatimala, qui abusent ainsi des Indiens lorsqu'ils viennent dans la Ville pour vendre & acheter quelque chose.

Ceux qui tiennent des Bodegones, qui sont leurs cabarets, & ressemblent à des boutiques de Chandeliers, parcequ'ils ne vendent pas seulement du vin, mais aussi des chandelles, du poisson, du sel, du fromage & du lard, attirent ordinairement ces pauvres Indiens chez eux, & quand ils les ont enyvrez ils foüillent en leurs pochettes, & les chassent après à coups de bâtons ou à coups de poings, s'ils ne s'en veulent pas aller d'eux-mêmes.

Lorsque j'étois à Guatimala il y avoit un de ces Cabaretiers nommé Jean Ramos, qui par ces sortes de tromperies avoit amassé pour plus de deux cens mille ducats de bien, & en donna huit mille à une sienne fille en mariage; aussi n'y avoit-il point d'Indien qui passât devant sa porte qu'il n'appellât, & après être entré chez lui, qu'il ne le traitât comme j'ai dit ci-dessus.

Lorsque j'étois à Mixco, il y avoit un Fermier Espagnol qui étoit voisin du mien dans la Vallée, qui ayant envoyé ses serviteurs Indiens à Guatimala avec une demi-douzaine de mulets chargez de froment; pour délivrer ce blé à un marchand avec qui il étoit convenu du prix, & qui en de-

voit

voit donner l'argent à l'un de ces serviteurs qui l'avoit servi pendant six années, & qu'il avoit toûjours reconnu pour fidelle; ce blé ayant été délivré au marchand, & l'argent reçû, qui se montoit à cent huit livres, chaque mulet portant six boisseaux, à un écu le boisseau.

Comme cet Indien passoit devant la boutique ou le cabaret de ce Jean Ramos avec un de ses compagnons, il fit si bien qu'il les fit entrer; après les avoir fait boire du vin mixtionné & les avoir enyvrez, il foüilla dans la pochette de celui qui portoit cet argent & le prit, puis les chassa de la maison; de sorte qu'étant encore tous deux yvres ils furent obligez de monter sur leurs mulets & de s'en retourner au logis; mais en chemin l'Indien qui avoit reçû l'argent se laissa tomber de son mulet & se cassa le cou; l'autre arriva au logis sans camarade & sans son argent.

Le Fermier poursuivit Jean Ramos après cela, & intenta action contre lui à la Cour pour ravoir son argent; mais Ramos qui étoit plus riche & plus en état de faire des presens que lui, se tira facilement d'affaire, comme il avoit fait plusieurs fois auparavant.

Les Espagnols n'appellent ces choses-là par moquerie que des peccadilles, c'est à-dire de petits pechez, parcequ'ils n'en font

pas de compte, & ne font nulle conſcience non ſeulement d'enyvrer & de voler les Indiens; mais auſſi de les tuer; la mort de ces pauvres gens n'étant non plus conſiderée ni vengée entr'eux, que celle d'une brebis ou d'un veau qui ſera tombé dans un puits.

CHAPITRE XI.

Du Gouvernement des Indiens, & de la Juſtice qui s'exerce entr'eux.

APrès avoir parlé de leurs vétemens, de leurs maiſons, de leur boire & de leur manger, il ne reſte plus qu'à dire quelque choſe des mœurs, du gouvernement, & de la Religion de ceux qui dépendent des Eſpagnols.

Ils ont emprunté la forme de leur gouvernement civil des Eſpagnols, & dans tous les Villages ils ont un ou deux Alcades, & autant ou plus de Regidors, qui ſont à peu près comme les Maires & les Echevins parmi nous, ou les Jurats en Guienne, & quelques Alguaſils qui ſont des Sergens ou Huiſſiers, pour faire exécuter les ordres de l'Alcade ou du Maire, & des autres Magiſtrats.

Dans les Villages où il y a trois ou quatre

cens familles ou plus, il y a ordinairement deux Alcades, ſix Regidors, deux Alguaſils Majors, & ſix autres qui dépendent d'eux.

Il y a auſſi quelques Villages qui ont le privilége d'avoir un Gouverneur Indien, qui eſt au-deſſus des Alcades & de tous les autres Officiers.

L'on change ces Officiers-là tous les ans, & l'on en élit d'autres qui ſont choiſis par les Indiens mêmes, qui nomment tour à tour les uns après les autres, de chaque Tribu ou lignage par où ils ſont diſtinguez entr'eux.

Ils entrent en Charge le premier jour de l'an, & après ce jour là l'on fait ſçavoir leur élection à la Cour de Guatimala s'ils en dépendent, ou bien s'ils ne ſont pas de ſa Juriſdiction, aux principaux Magiſtrats ou Gouverneurs Eſpagnols des Provinces, qui approuvent cette nouvelle élection, & examinent les comptes de la dépenſe qui a été faite par les Officiers précédens, qui pour cet effet apportent avec eux leurs Regiſtres publics.

C'eſt pourquoi chaque Village a un Greffier ou un Ecrivain; qui d'ordinaire eſt pluſieurs années en charge, parcequ'il ſe trouve peu d'Indiens qui ſçachent écrire, & qui puiſſent bien exercer cette Charge.

Ce Greffier a pluſieurs droits pour les

écritures, les informations, & les comptes qu'il fait, comme ont aussi tous les Greffiers Espagnols; mais ils n'ont pas tant d'argent ni de présens; & bien souvent cela se monte à peu de chose, à cause de la pauvreté des Indiens.

Le Gouverneur est aussi ordinairement continué plusieurs années en sa charge, parceque c'est toûjours un homme de qualité entre les Indiens, si ce n'est qu'on se plaigne de sa mauvaise conduite, & que tous les Indiens en parlent mal.

Ces Officiers qui ont le Gouvernement entre les mains, peuvent faire châtier tous les Indiens de leurs Villages qui commettent quelque crime ou quelque scandale.

Ils ont droit de condamner à l'amande, à la prison, au foüet, & au bannissement; mais non pas jusqu'à la mort, & doivent renvoyer ces causes là aux Gouverneurs Espagnols.

De même si un Espagnol qui passe par leur Village ou qui y demeure, commet quelque action insolente ou vit mal, ils peuvent l'arrêter prisonnier, & l'envoyer à la Chambre de Justice la plus proche, avec une ample information de son crime; mais ils ne peuvent pas le condamner à l'amande, ni le garder plus de vingt-quatre heures en prison.

Il est bien vrai qu'ils ont ce pouvoir sur les

les Eſpagnols, mais ils n'oſeroient le mettre en éxécution ; car un Eſpagnol fera trembler tout un village, & quoiqu'il ſoit criminel, qu'il blaſpheme, & qu'il bleſſe les uns & les autres avec ſon épée, bien loin de ſe ſaiſir de ſa perſonne il les fait trembler, en ſorte qu'ils n'oſeroient le toucher ; car ils ſçavent bien que s'ils le font, il leur en arrivera encore pis, ſoit par des coups, ſoit par quelque fauſſe information qu'il fera contr'eux.

Cela eſt arrivé ſouvent : car lorſque les Indiens en vertu du pouvoir qu'ils ont, ſe ſont mis en devoir d'arrêter les emportemens de quelque Eſpagnol en leurs villages, ils en ont été battus & bleſſez, & quand ils en ont envoyé quelques uns devant un Juge ou un Gouverneur Eſpagnol, ils ſe ſont garantis de la peine, en diſant que ce qu'ils en ont fait a été en ſe deffendant, ou pour le ſervice du Roi ; que les Indiens commençoient à ſe ſoulever contre l'autorité & le gouvernement d'Eſpagne, lui refuſant les choſes dont il avoit beſoin pour ſon voyage, en diſant qu'ils n'étoient point eſclaves pour le ſuivre ni les autres Eſpagnols, & qu'ils eſperoient d'en voir bientôt la fin.

La plûpart du tems l'on a ajoûté foi à ces fauſſes informations au préjudice des Indiens, qui en ont été encore plus maltraitez

tez après cela, & au lieu de leur faire justice, on leur a répondu que s'ils avoient été tuez en se rebellant ainsi contre le Roi & ses bon sujets, ils avoient été traitez comme ils le méritoient, & que s'ils ne servoient les Espagnols qui passeroient par leurs villages, on réduiroit leurs maisons en cendres, & qu'on les extermineroit eux & leurs enfans.

Ces réponses qui leur sont faites par les Juges mêmes, & la créance que l'on donne aux plus miserables Espagnols qui informent contr'eux, font qu'ils n'osent se venger de quoi que ce soit qu'on leur fasse, n'osant attaquer un Espagnol quelque vicieux qu'il puisse être, ni se servir du pouvoir qu'ils ont de l'arrêter.

Si l'on fait aussi quelques plaintes entr'eux contre un Indien, ils n'oseroient lui rien faire qu'ils n'ayent assemblé tous ses parens, & particuliérement le chef de la Tribu dont il dépend, lequel s'il juge avec les autres qu'il mérite la prison, le foüet, ou quelqu'autre châtiment, ce sera alors aux Alcades ou Maires, & aux autres Juges à le condamner à souffrir la peine, dont ces premiers seront demeurez d'accord entr'eux,

Mais ils peuvent encore appeller de ce Jugement au Prêtre ou au Religieux qui demeurent en leur village, à qui bien souvent

vent ils se soûmettent, & à la peine qu'il juge à propos d'ordonner.

Ce qui fait aussi qu'ils ont souvent recours à l'Eglise pour en avoir justice, étant persuadez que leur Prêtre entend mieux le droit & les loix qu'ils ne font.

Aussi bien souvent ils cassent les sentences qui ont été données dans l'Hôtel de Ville, blâment les Officiers de la partialité & passion qu'ils ont témoignée contre leurs pauvres freres, & mettent en liberté celui qu'ils ont jugé.

Cela arrive assez souvent, particuliérement si quelqu'un de ces Indiens dépend de l'Eglise, ou a quelque sorte d'habitude avec leurs Prêtres, ou bien à cause de leurs femmes qui blanchissent leur linge, ou composent leur chocolate; & ceux-ci peuvent vivre en assûrance pendant tout le tems que le Prêtre est dans le village.

Que si pendant que le Prêtre est absent, ils citent ces gens-là en Justice, & les condamnent au foüet, à l'amande, ou à la prison; (ce qu'ils font quelquefois tout exprès) quand il est de retour ils sont bien assûrez d'en être repris & maltraitez, & bien souvent les Officiers sont fustigez dans l'Eglise par l'ordre du Prêtre, contre qui ils n'oseroient dire mot, recevant avec soumission le châtiment qu'il leur a imposé, parcequ'ils s'imaginent que ce châti-

ment

ment vient de Dieu, & que comme Dieu est au dessus des Princes & Magistrats séculiers, ses Ministres aussi sont au dessus des leurs & de toute autre puissance mondaine.

Il arriva lorsque je demeurois à Mixco, qu'un Indien ayant été condamné au foüet pour quelques désordres qu'il avoit commis, il ne voulut pas acquiescer à la sentence, mais en appella par devant moi, disant qu'il vouloit être fustigé dans l'Eglise par mon ordre, & que ce châtiment lui seroit profitable comme venant de la main de Dieu.

Lorsqu'on l'eût amené devant moi, je ne pûs pas casser la sentence que les Indiens avoient donnée, parcequ'elle étoit équitable; de sorte que je lui fis donner le foüet, qu'il souffrit fort patiemment & avec joye, & après cela me baisa les mains, & m'apporta une offrande en argent pour me remercier, disoit-il, du bien que j'avois fait à son ame.

CHAP.

CHAPITRE XII.

Des arts & métiers qu'exercent les Indiens, & de leur éxactitude & assistance aux cérémonies de l'Eglise, & ce qu'ils pratiquent envers leurs Curez & autres Ecclesiastiques.

OUtre ce gouvernement civil qui est établi parmi eux pour le fait de la Justice, ils vivent comme l'on fait dans les autres Etats bien policez.

Car dans la plûpart de leurs villages, il y a des gens qui font profession des mêmes métiers que les Espagnols.

Il y a des serruriers & des maréchaux, des tailleurs, des charpentiers, des maçons, des cordonniers, & semblables autres artisans.

J'entrepris un ouvrage assez difficile dans une Eglise de Mixco, où je voulois faire bâtir une fort grande voûte au dessus de la Chapelle, ce qui étoit d'autant plus difficile, qu'il falloit élever une circonference ronde sur un triangle.

Néanmoins je ne me servis que d'Indiens pour faire cet ouvrage, dont les uns étoient du lieu même, & les autres des villages voisins, qui rendirent cet ouvrage

ſi achevé, que le meilleur ouvrier d'entre les Eſpagnols n'auroit ſçû mieux faire.

La plûpart de leurs Egliſes ſont voûtées en haut, & toutes bâties par les Indiens.

Ils bâtirent de mon tems un nouveau Monaſtere dans le village d'Amatitlan, avec pluſieurs arcades de pierre, tant dans les allées d'embas, que dans les galeries d'enhaut, auſſi parfait & auſſi achevé, qu'aucun autre de ceux que les Eſpagnols avoient autrefois bâti dans la ville de Guatimala.

Enfin il eſt conſtant que s'ils étoient aſſiſtez par les Eſpagnols, & mieux inſtruits qu'ils ne ſont, qu'ils pourroient faire entr'eux un état bien reglé.

Ils ont une grande inclination à la peinture, & ce ſont eux qui ont peint la plûpart des autels & des tableaux qui ſont dans les Egliſes de la campagne.

Dans la plûpart de leurs villages il y a des écoles, où on leur apprend à lire, à écrire, & à chanter en muſique.

Selon la grandeur du village l'Egliſe aura un certain nombre de Chantres, de Trompettes, & de Joüeurs de haut-bois; ſur leſquels le Prêtre du village ordonne un certain Officier qu'ils appellent le Fiſcal, qui marche devant eux avec un bâton blanc à la main avec une croix d'argent au bout,

boût, pour montrer qu'il eſt Officier de l'Egliſe.

Lorſqu'il y a quelque affaire qui doit être jugée par le Prêtre du lieu, ce Fiſcal ou Greffier eſt celui qui doit mettre ſa ſentence en execution.

Il doit auſſi ſçavoir lire & écrire, & d'ordinaire il eſt maître de la muſique de l'Egliſe.

Les jours de Dimanche & de Fêtes il eſt obligé d'aſſembler à l'Egliſe les jeunes garçons & les filles devant & après le ſervice, & leur enſeigner les prieres, les ſacremens, les commandemens de Dieu, & tous les autres articles du Catechiſme.

Le matin lui & les autres Muſiciens ſont obligez auſſi-tôt qu'ils entendent ſonner la cloche, de ſe rendre à l'Egliſe pour chanter & officier à la Meſſe, qu'ils célébrent avec des orgues & d'autres inſtrumens de muſique, auſſi-bien que les Eſpagnols.

Ils ſe doivent auſſi rendre à l'Egliſe à cinq heures du ſoir lorſque la cloche les y appelle, pour dire Complie avec le *Salve Regina*.

Ce Fiſcal, qui eſt ce qu'on appelle l'Official par deçà, eſt fort conſideré dans le village, & marche avec plus d'éclat que les Maires, les Jurats, & leurs autres Officiers de Juſtice; mais auſſi quand le Prêtre veut, il eſt obligé de l'accompagner, d'éxécuter

d'exécuter ses ordres, & de régler le nombre de ceux qui doivent l'accompagner quand il sort du village.

Lui & tous ceux qui dépendent de l'Eglise, sont exempts du service que les autres Indiens rendent toutes les semaines aux Espagnols, & d'accompagner les voyageurs, ou servir les autres Officiers de Justice.

Mais ils sont obligez lorsqu'il arrive quelque Prêtre, ou quelque homme de qualité dans leur village, d'aller au devant de lui & de l'accompagner avec leur musique, leurs trompettes, & leurs hauts-bois, & de faire dresser des arcs de triomphe avec des branches d'arbres & des fleurs, dans les ruës où ils doivent passer.

Outre ces Officiers-là, tous ceux qui dépendent aussi de la maison des Ecclesiastiques sont affranchis du service des Espagnols.

Le Prêtre d'un village change de serviteurs toutes les semaines, qui le servent les uns après les autres; en sorte qu'ils puissent avoir une semaine ou deux pour vaquer à leurs affaires.

Si le village est grand il doit avoir trois cuisiniers, & deux seulement s'il est petit, qui le servent chacun à son tour, si ce n'est quand il fait quelque festin; car alors ils s'y rendent tous.

Il a auſſi deux ou trois perſonnes qu'ils appellent *Chabals* , qui ſont comme des ſommeliers , qui gardent toutes les proviſions de la maiſon ſous la clef , & donnent au cuiſinier ce que le Prêtre a ordonné qu'on lui apprête pour ſon dîné ou ſon ſoupé.

Ils gardent auſſi les napes , les ſerviettes, les plats & les aſſiettes , & ce ſont eux qui mettent la nape , qui l'ôtent , & ſervent à table.

De plus il a encore trois ou quatre garçons , même juſqu'à ſix ſi le village eſt grand , pour faire ſes meſſages , ſervir à table , & coucher dans la maiſon chacun à leur tour ; qui avec les cuiſiniers & les ſommeliers dînent & ſoupent tous les jours dans la maiſon du Prêtre & à ſes dépens.

Il a auſſi quelques vieilles femmes qui le ſervent à inſtruire une demi-douzaine de filles , qui ſe rendent près de ſa maiſon pour faire des tortilles pour lui & pour ſa famille, ou des gâteaux de mahis , que les garçons apportent tout chauds , & les ſervent à table demi-douzaine à la fois.

Outre ces ſerviteurs-là , s'il a un jardin, on lui donnera encore deux ou trois jardiniers , & pour ſon écurie pour le moins demi douzaine d'Indiens , qui lui doivent apporter le ſoir & le matin du *ſacate* , c'eſt-à-dire , de l'herbe pour ſes mulets & ſes

chevaux ; mais ceux-là ne mangent pas à la maiſon, à la reſerve du palefrenier, qui s'y doit rendre au matin, lorſque le Prêtre veut monter à cheval.

Ceux-là avec les jardiniers dînent & ſoupent à la maiſon, quand ils travaillent pour le Prêtre, qui dans les grands villages a d'ordinaire pour le moins une douzaine de ces gens-là qu'il nourrit à ſes dépens.

Il y a encore deux ou trois autres Indiens qui dépendent de l'Egliſe, qu'on nomme Sacriſtains, qui ſont auſſi exempts de corvées, ou de ſervir les Eſpagnols par ſemaine.

Ils ont ſoin des chapes & chaſubles des Prêtres, & de tous les ornemens d'Autel, comme auſſi d'orner les Autels lorſqu'on veut dire la Meſſe.

De plus il y en a encore deux ou trois autres qu'ils appellent *Major-domes*, qui ſont les Bedeaux des Confrairies de la Vierge ou des Saints.

Leur occupation eſt d'aller par le village recueïllir les aumônes pour l'entretien de la Confrairie ; d'amaſſer des œufs pour le Prêtre toutes les ſemaines, & ſont obligez de lui rendre compte de toutes les aumônes qu'ils ont recueïllies, & de lui donner tous les mois ou tous les quinze jours deux écus, pour faire chanter une Meſſe pour la

Confrairie à l'honneur du Saint qui en eſt le Patron.

S'il y a quelque riviére, ou autre lieu ſemblable où l'on pêche du poiſſon proche du village, le Prêtre aura trois ou quatre Indiens, & en quelques endroits juſqu'à demi-douzaine, pour le fournir de poiſſon.

Avec tous ces droits-là, il a encore les offrandes qu'on fait en l'Egliſe, & lors qu'on vient à confeſſe à lui, ou qu'on célébre la fête d'un Saint, ou que les Indiens ont quelque affaire à lui communiquer; car ils ne vont jamais le trouver pour affaire, qu'ils ne lui portent un préſent ſelon leur pouvoir.

Outre qu'il a la dixme de toutes choſes, on lui donne encore une penſion en argent par chaque mois, que les Maires & Echevins lui apportent eux-mêmes, à qui il en donne un reçû ſur le régître des dépenſes publiques.

Quoique cette penſion ſoit alloüée par les Magiſtrats Eſpagnols, & payée au nom du Roi pour prêcher l'Evangile; elle ſort pourtant de la bourſe des pauvres Indiens, ou procéde de leur travail; car on la recüeille dans le village des bonnes volontez des habitans, ou l'on la tire du tribut qu'ils payent au Roi, ou bien du revenu d'une certaine portion de terre qu'on ſéme & cultive

tive en commun, dont l'on vend les fruits pour y ſatisfaire.

CHAPITRE XIII.

Des droits que les Indiens payent au Roi d'Eſpagne, & aux Seigneurs dont ils dépendent.

TOus les villages de l'Amérique qui ſont civiliſez & ſous la domination des Eſpagnols, appartiennent à la Couronne d'Eſpagne, ou à quelques Seigneurs particuliers qu'ils appellent Commandeurs, qui ſont des deſcendans des premiers Conquerans, à qui ils payent un tribut annuel en diverſes ſortes de denrées, & un autre en argent au Roi.

Il n'y a point de village ſi pauvre, où chaque Indien marié ne paye du moins quatre réales de tribut par an au Roi, & autant au Commandeur.

Mais ſi le village ne dépend que du Roi, ils payent pour le moins ſix réales, & même en quelques endroits juſqu'à huit réales par tête; car ceux qui dépendent des Commandeurs, leur donnent des denrées qui ſe trouvent ſur les lieux, comme du mahis qui ſe paye par tout, du miel, des volailles, des coqs-d'Inde, du ſel, du cacao, des mantes de coton, & choſes ſemblables.

L'on

L'on eſtime fort les mantes du tribut, parce qu'on les choiſit tout exprès, & qu'elles ſont plus grandes que les autres; il en eſt de même du cacao, de l'achiote, & de la cochenille, parce qu'on met toûjours le meilleur à part pour payer le tribut; car ſi les Indiens n'apportoient pas leurs meilleures denrées, il eſt certain qu'on leur donneroit le foüet, & qu'on les renvoyeroit, afin qu'ils en apportaſſent d'autres.

Les Chefs des Tribus ont ſoin de recueïllir ce tribut, & de le mettre entre les mains des Alcades & Regidors, qui le portent à la Chambre des Comptes qui eſt dans la ville, ou au plus proche Magiſtrat Eſpagnol, ſi le village dépend du Roi, ou bien au Seigneur & Commandeur à qui le village appartient.

Il n'y a qu'une ſeule choſe en quoi j'aie trouvé que les Eſpagnols ont quelque ſorte de bonté & d'indulgence pour les Indiens, qui eſt que ſi quelqu'un d'entr'eux eſt ſi pauvre, ſi foible & mal ſain qu'il ne puiſſe pas travailler, ou qu'il ſoit parvenu à l'âge de ſoixante & dix ans, il eſt exempt de payer aucune ſorte de tribut de quelque maniére que ce ſoit.

Il y a auſſi quelques villages qui en ſont exempts, qui ſont ceux qui peuvent montrer qu'ils deſcendent de l'Etat de Tlaxcal-

lan, ou de quelques familles de Mexique ou des environs, qui aiderent les prémiers aux Espagnols lors de la conquête de ce païs-là.

CHAPITRE XIV.

Des mœurs des Indiens, de leur fidélité, de leur respect envers les Ecclésiastiques, de leur éloquence naturelle, de l'attache qu'ils ont encore à leurs anciennes superstitions ou idolatrie, & de l'opinion qu'ils ont de la Religion.

POur ce qui regarde leurs mœurs & leur conversation, il est constant qu'ils sont fort civils & debonnaires, d'un naturel craintif; & portez à servir, à obéïr, & à faire du bien si l'on leur témoigne tant soit peu d'amitié; mais dans les lieux où ils sont mal-traitez, ils sont rudes, mal-plaisans, qui ne veulent rien faire, & qui aiment mieux se faire mourir que de vivre en servitude.

Ils sont fort fidelles, & l'on n'a jamais reconnu qu'ils ayent commis aucun vol d'importance; de sorte que les Espagnols mêmes ne craignent pas de coucher avec eux toute la nuit dans un désert, quoiqu'ils portent des sacs pleins d'or avec eux.

Ils gardent auſſi bien le ſecret, & ne voudroient pas avoir revelé rien qui pût faire tort à la reputation d'un de leurs voiſins, ou choquer le crédit d'un Eſpagnol, s'il leur porte tant ſoit peu d'amitié.

Mais ſur tout ils portent un fort grand reſpect à leur Curé, & lorſqu'ils viennent pour lui parler, ils prennent leurs plus beaux habits, & étudient un compliment ou un diſcours tout exprès pour lui plaire.

Ils ſont abondans en leurs expreſſions, & pleins de circonlocutions, qu'ils enrichiſſent de paraboles & de ſimilitudes pour exprimer leurs penſées & leurs intentions.

J'ai demeuré quelquefois une heure toute entiére aſſis à entendre ſeulement parler une vieille femme, avec tant d'élégance en ſa Langue, mais qui n'auroit point de ſens ou paroitroit barbare en la nôtre, que j'en étois étonné; & bien ſouvent je m'inſtruiſois plus par là en la connoiſſance de leur Langue, que par toute mon étude particuliére.

Que ſi je pouvois leur répondre avec des phraſes & des expreſſions qui fuſſent ſemblables aux leurs, comme je tâchois de le faire ſouvent, j'étois aſſûré de gagner par là leur amitié, & d'en obtenir ce que j'aurois voulu leur demander.

Pour ce qui regarde le culte de Dieu, ils profeſſent en apparence la même Reli-

gion que les Eſpagnols ; mais dans le cœur ils ont beaucoup de peine à croire ce qui ſurpaſſe les ſens, la nature, & ce qui ne paroit pas viſible aux yeux.

Il y en a même encore aujourd'hui pluſieurs qui adorent des Idoles de bois & de pierre, qui ſont adonnez à la ſuperſtition, qui obſervent la rencontre des bêtes qui traverſent les chemins, le vol des oiſeaux, & leur chant auprès de leurs maiſons en certain tems qu'ils n'ont pas accoûtumé d'y venir.

Il y en a auſſi pluſieurs qui ſont adonnez au ſortilége, & à qui le Diable fait accroire que leur vie dépend de celle de quelque bête qu'ils gardent auprès d'eux comme leur Eſprit familier, & s'imaginent que lorſque cette bête mourra ils doivent auſſi mourir, que lorſqu'on les pourſuit à la chaſſe le cœur leur frémit, lorſqu'il manque à cet animal-là il leur manque auſſi à eux.

Il arrive même que par illuſion diabolique, ils paroiſſent en la figure de cette bête-là, qui d'ordinaire eſt celle d'un cerf, d'un daim, d'un lion, d'un tigre, d'un chien, ou d'un aigle ; de ſorte que ſous cette figure-là il y en a eu quelques-uns ſur qui l'on a tiré des coups de mouſquets ou de fuſils qui en ont été bleſſez, comme je montrerai dans le chapitre ſuivant.

Et

Et parce qu'ils voyent qu'on peint divers Saints avec quelque animal auprès d'eux, comme Saint Jerôme avec un lion, Saint Antoine avec un pourceau & d'autres bêtes ſauvages, Saint Dominique avec un chien, Saint Marc avec un taureau, & Saint Jean avec un aigle, ils s'imaginent que ces Saints-là étoient de la même opinion qu'eux, & que ces animaux-là étoient leurs Eſprits familiers & qu'ils ſe transformoient en leurs figures lorſqu'ils vivoient, & qu'ils etoient morts à même tems qu'eux; de ſorte que quoique l'opinion qu'ils ont de ces Saints-là ſoit fauſſe, elle ne laiſſe pas de les affermir en la Religion Catholique, par la créance qu'ils ont qu'elle a du rapport à ce qu'ils croyent,

C'eſt auſſi une des raiſons pour laquelle ils ont une ſi grande vénération pour ces Saints-là; car ſelon le peu de moyens qu'ils ont, ils font tout ce qu'ils peuvent pour en acheter un Tableau & le faire mettre dans l'Egliſe afin qu'il y ſoit honoré d'un chacun.

Les Egliſes ſont pleines de ces Tableaux, que l'on porte au haut de certains bâtons dorez en proceſſion, comme l'on fait les bannieres par deçà, aux jours de fêtes.

Les Curez ne tirent pas peu de profit de ces choſes-là; car le jour de la fête d'un Saint dont on aura porté le Tableau en pro-

ceſſion ce jour-là, celui à qui le Tableau appartient fait un grand feſtin dans le village, & donne ordinairement trois ou quatre écus au Curé pour ſa Meſſe & ſon ſermon, avec un coq-d'Inde, trois ou quatre pieces de volailles, & du cacao ſuffiſamment pour lui faire du chocolate pendant toute l'octave qui ſuit.

De ſorte qu'en quelques Egliſes où il y a pour le moins quarante de ces Tableaux ou images de Saints, le Curé en retire pour le moins quatre ou cinq cens livres par an.

C'eſt pourquoi le Curé a grand ſoin de ces Tableaux, & de faire avertir de bonne heure les Indiens du jour de leur Saint, afin qu'ils ſe mettent en bon état pour bien célébrer ſa Fête chez eux & dans l'Egliſe.

Que s'ils ne contribuent pas aſſez largement, le Curé les en reprendra, & les ménacera de ne point prêcher.

Que ſi quelque Indien par faute de moyens ne peut pas contribuer, on ne peut pas célébrer la fête en ſa maiſon & à l'Egliſe, le Curé le menacera de jetter le Tableau de ſon Saint hors de l'Egliſe, en diſant qu'elle ne doit point être remplie de Saints qui ſont inutiles au corps & à l'ame, & que ce Tableau-là occupe le lieu d'un autre dont on célébreroit la fête tous les ans à la maiſon & à l'Egliſe.

Que

Que s'il arrive que celui à qui appartient cette image vienne à mourir & laisse des enfans, ils en doivent prendre le soin comme d'une portion de leur heritage, & faire en sorte que l'on célébre leur fête.

Mais s'il n'a point laissé de fils ni d'héritiers, le Curé fait assembler tous les Chefs des Tribus, & les principaux Officiers de la Justice, à qui il fait une harangue, pour leur faire sçavoir qu'il y a une place en l'Eglise, qui est occupée inutilement par une telle Image & le bâton qui la soûtient, que celui à qui elle appartenoit étant mort sans héritiers pour en avoir le soin, il est obligé de les avertir qu'il a dessein de la mettre entre leurs mains, afin qu'ils la portent à l'Hôtel de Ville, & la gardent jusques à ce que quelque bon Chrétien la reconnoisse ou l'achete pour lui.

Lorsque les Indiens entendent ces paroles, ils appréhendent que le jugement de Dieu tombe sur leur village, & qu'il les châtie pour avoir souffert qu'un Saint ait été mis hors de l'Eglise; c'est pourquoi ils vont aussi-tôt trouver le Curé, & lui porter des présens, afin qu'il prie le Saint pour eux; & qu'il leur limite un certain tems pour lui pouvoir rendre réponse sur la disposition de ce tableau du Saint.

Car ils croïent que c'est une honte & un affront à tous les habitans de leur village,

qu'une chose qui a été consacrée à l'Eglise en soit ôtée, & mise sous le pouvoir des séculiers.

Après qu'il leur a limité le tems qu'ils doivent le venir trouver, ils lui promettent de trouver quelque bon Chrétien, soit des parens ou des amis de celui à qui le tableau appartenoit, ou bien quelqu'autre personne, qui l'achetera du Curé, s'il est encore dans l'Eglise, ou des Magistrats, s'il a été mis entre leurs mains, ce qu'ils ne souffrent qu'avec peine, parce qu'on leur a enseigné divers exemples des malheurs qui sont arrivez à d'autres en pareilles occasions, c'est pourquoi pour s'en exempter, ils promettent d'appaiser la colere du Saint, par le moyen d'une fête solemnelle, qu'ils célébreront dans leur village à son honneur, afin qu'il ne leur veüille point de mal de l'avoir négligé de la sorte.

Les Ecclesiastiques de ce païs-là qui connoissent la simplicité des Indiens, n'oublient pas aussi tous les moyens qu'ils ont de s'en prévaloir, & celui-ci n'est pas un des moindres pour en tirer de l'argent.

Car comme ils croyent que c'est un affront à tout leur village, de souffrir qu'un de leurs Saints soit mis hors de l'Eglise, & qu'il faille l'acheter des seculiers, ils font toute la diligence qui leur est possible pour présenter au Curé un homme qui prenne le

Tableau

Tableau du Saint pour lui, qui non seulement lui donne la valeur de ce qu'il a coûté avec sa bordure dans la boutique du Peintre ; mais aussi ce qu'on avoit accoûtumé de donner aux jours de sa fête.

Comme l'on a enseigné aux Indiens que pour honorer davantage les Saints, il faloit qu'ils leur fissent des offrandes au jour de leur fête, les uns apportent une réale ou deux, ou comme c'est l'ordinaire à Guatimala, un cierge de cire blanche, & en d'autres endroits du cacao & des fruits, qu'ils posent devant l'image du Saint pendant qu'on dit la Messe.

Il y en a aussi quelques-uns qui apporteront une douzaine de cierges, de la valeur d'une réale la piéce ou de moindre prix, & s'ils se trouvent seuls sans qu'on y prenne garde, ils les allument & les laissent brûler tous à la fois ; de sorte qu'à la fin de la Messe le Curé n'en trouve que le bout.

Mais pour y remédier, les Bedeaux ont ordre du Curé d'avoir soin des offrandes, & de ne pas permettre que les Indiens allument plus d'un cierge devant l'image du Saint, & laissent les autres devant sans les allumer, leur disant que les Saints se plaisent autant à voir ces cierges-là qu'on leur offre, que ceux qui sont allumez, afin que par ce moyen les autres lui demeurent, & qu'il en puisse tirer de l'argent.

Après que la Messe est dite, le Curé & les Bedeaux ôtent toutes les offrandes & les cierges qu'on avoit mis devant l'image du Saint où il se trouve quelquefois jusqu'à vingt réales en argent, & une centaine de cierges, qui vaudront pour le moins quinze ou seize francs.

La plûpart des Religieux qui demeurent autour de Guatimala, sont aussi-bien fournis de cierges par ce moyen-là, que les boutiques des marchands le sont dans la ville.

Quoique ces Religieux vendent quelfois tous ces cierges en gros aux Espagnols, afin d'en tirer une somme tout d'un coup, néanmoins ils ne se soucient pas beaucoup de s'en defaire en cette maniére-là, parce que les Indiens lorsqu'ils en ont affaire pour quelque fête, ou pour un batême, ou pour une femme qui releve de ses couches, les vont acheter du Curé, qui par ce moyen revendra jusqu'à cinq & six fois les mêmes cierges à ceux-là mêmes qui les ont offerts.

Et parceque les Religieux remarquent que les Indiens ont une grande inclination à ces sortes d'offrandes qui leur sont si utiles, ils les leur recommandent particuliérement dans leurs prédications, comme des marques de leur piété & de leur dévotion.

Mais

Mais quoique ces peuples soient si zélez & si liberaux à faire des offrandes, ils sont néanmoins si ignorans dans les mystéres de de la foi, qu'ils ne sçauroient rendre aucune raison de leur croyance.

Car les mystéres de la Trinité, de l'Incarnation de Jesus-Christ, & de notre Redemption par sa mort, sont trop élevez pour eux, & ne peuvent dire autre chose là-dessus que certaines réponses qu'on leur a enseignées en leurs Catéchismes; mais si on leur demande ce qu'ils croyent de ces articles de la Religion Chrétienne, ils ne répondent jamais affirmativement, mais seulement que cela peut bien être ainsi.

De même lorsqu'on leur enseigne que le Corps de Jésus-Christ est véritablement & réellement présent au Sacrement de l'Eucharistie, & qu'il n'y reste aucune substance du pain, mais seulement les accidens; si l'on demande au mieux instruit des Indiens s'il croit cela, il ne répondra autre chose sinon que cela peut bien être.

Il arriva qu'une vieille femme qu'on estimoit fort dévote dans le village de Mixco, me vint trouver afin que je lui administrasse la Communion, & en l'instruisant, comme je lui demandai si elle croyoit que le Corps de Jesus Christ fût dans le Sacrement qu'elle recevoit des mains du Prêtre, elle ne me répondit sinon que cela pouvoit bien être.

Un peu après afin de l'éprouver, & la tirer hors de cette maniere ordinaire de répondre, je lui demandai ce qu'il y avoit dans le Sacrement qu'elle recevoit du Prêtre à l'Autel, & qui est-ce qui étoit dedans?

Elle fut quelque-tems sans répondre; mais comme je la pressai de me répondre affirmativement, elle se mit à regarder toutes les images des Saints qui étoient dans l'Eglise qui est dédiée à Saint Dominique; & ne sçachant que répondre, à la fin comme je la pressois fort de me dire ce qui étoit dans ce Sacrement, elle se mit à regarder le grand Autel, & me répondit que c'étoit Saint Dominique qui étoit le Patron de l'Eglise & du village.

Cette réponse me fit rire de voir sa simplicité, & pour l'éprouver davantage je lui dis qu'elle voyoit que Saint Dominique étoit peint, ayant un chien auprès de lui portant une torche & un globe à ses piéds.

Je lui demandai ensuite si toutes ces choses-là étoient dans le Sacrement avec Saint Dominique? à quoi elle me répondit que cela pouvoit bien être ainsi; ce qui m'obligea de la reprendre de son erreur, & de l'instruire sur le sujet dont il s'agissoit.

Mais ni mon instruction, ni toutes celles des Prêtres Espagnols, n'ont pû encore jusqu'à présent les détourner de leurs er-

reurs.

reurs, & leur faire comprendre les mystéres de la foi : car ils sont grossiers & pesans, & ont de la peine à comprendre la nature de Dieu & des choses célestes, lorsqu'elles surpassent le sens ou la raison.

Néanmoins ils imitent la maniére de faire des Espagnols, & observent tout ce qui leur est enseigné par les Ecclésiastiques, & sont extrémement formalistes, mais peu attachez à la vraye substance de la Religion.

Comme on leur a enseigné qu'ils doivent faire quelque présent au Curé lorsqu'ils vont à confesse, & que par ce moyen-là leurs péchez seront pardonnez, ils sont si exacts en cela, particuliérement en Carême, que pas un n'oseroit venir se confesser sans avoir les mains garnies.

Les uns apportent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, de la volaille, du poisson, du cacao, ou quelqu'autre chose semblable ; de sorte que les confessions valent une bonne moisson au Curé dans le tems du Carême.

On leur a aussi enseigné que lorsqu'ils viennent se présenter à la Communion, il faut qu'ils apportent pour le moins une réale au Curé ; de sorte que j'ai connu quelques pauvres Indiens qui se sont retenus huit ou quinze jours sans communier, jusqu'à ce qu'ils eussent pû mettre à part

une

une réale pour l'offrir en allant à la Communion.

Comme les Curez ne refusent la Communion à personne, & qu'ils obligent tous ceux qui ont passé l'âge de douze ans de se venir confesser, l'on ne sçauroit croire combien cela leur vaut tous les ans, & particuliérement dans les grands villages, où j'ai vû quelquefois jusqu'à mille communians.

CHAPITRE XV.

De l'application des Indiens a célébrer les fêtes, & comme ils surpassent les Espagnols en les imitant, lorsqu'ils se disciplinent en public, à certains jours de l'année.

ILs sont aussi fort exacts à observer les jours de la semaine Sainte, que les Ecclésiastiques font des reposoirs qu'ils gardent jour & nuit, & mettent un crucifix au devant avec deux bassins aux côtez, pour recevoir les simples ou doubles reales, que chacun y apporte à genoux & pieds nuds, en venant baiser les mains, les piéds, & le côté du crucifix.

L'on fait aussi une collecte dans toutes les maisons des Indiens, pour fournir à la dépense des cierges qui se brûlent devant le reposoir en ces jours-là.

Dans toutes les Eglises il y a aussi un tronc dont le Curé a la clef, où l'on met ce que l'on veut donner pour faire prier Dieu pour les ames des trépassez qui sont en Purgatoire ; de sorte que quand le Prêtre a besoin d'argent il en trouve toûjours dans le tronc, & comme j'ai fait souvent ouvrir ces troncs-là, j'y ai toûjours trouvé plusieurs réales simples, & même des piéces de quatre & de huit réales.

Et parceque les choses qui sont perduës, & que l'on trouve dans les grands chemins doivent appartenir à quelqu'un, si l'on ne sçait pas qui en est le véritable propriétaire, on leur a enseigné que ces choses-là appartiennent aux ames des trépassez ; c'est pourquoi les Indiens par vanité, ou afin que le Curé ait bonne opinion d'eux, s'ils trouvent quelque chose ils la donneront bien plûtôt au Curé, ou la mettront dans le tronc de l'Eglise pour les ames des trépassez, que ne feront pas les Espagnols, qui, s'ils trouvent une bourse perduë, la garderont fort bien pour eux-mêmes sans en faire restitution.

Il y eut un Indien demeurant à Mixco qui trouva dans le grand chemin un patagon ou une piéce de huit réales, & étant venu quelque tems après pour se confesser, il me donna la piéce, en me disant qu'il n'oseroit la garder, de peur que les ames se vinssent

vinssent présenter devant lui & la lui demander.

Ils font aussi beaucoup d'offrandes le jour des trépassez, d'argent, de volailles, de mahis, d'œufs & d'autres choses semblables, qui tournent toutes au profit du Curé.

Il y avoit un Religieux à Petapa, qui pour preuve de cela, me disoit qu'un jour de trépassez il avoit reçû en offrandes cent réales, deux cens pieces de volailles, demi douzaine de coqs-d'Inde, huit boisseaux de mahis, trois cens œufs, seize cens amandes de cacao, vingt fruits de palmites, & plus de cent cierges, sans compter quelques pains & autres petites bagatelles, ce qui tout ensemble se pouvoit bien monter à cent livres selon le prix courant du païs.

Ils celebrent encore avec beaucoup de devotion le jour de Noël & les Fêtes qui suivent ce jour-là : car un peu auparavant ils bâtissent dans un coin de l'Eglise une petite cabane couverte de chaume comme une étable qu'ils nomment Bethléem, avec une étoile qui a une queuë qui aboutit à l'endroit où sont les trois Mages d'Orient, & dans cette étable ils mettent une crêche avec un petit enfant de bois dedans peint & doré répréſentant Jesus nouveau né, la Vierge qui est d'un côté & Saint Joseph

ſeph de l'autre, avec un âne auſſi à l'un des côtez & un bœuf de l'autre; & en cette maniere ceux qui répréſentent les Mages ſe mettent à genoux devant la crêche & offrent de l'or, de la mirrhe, & de l'encens; les bergers viennent auſſi offrir leurs préſens, les uns un chevreau, un agneau, ou du lait, & les autres du fromage, du caillé, & des fruits.

L'on y voit auſſi la répréſentation des champs avec des troupeaux de brebis & de chévres, & tout autour de la loge qui répréſente l'étable, il y a pluſieurs figures d'Anges avec des violes, des luts, & des harpes en leurs mains; ce qui attire une infinité d'Indiens dans les Egliſes, où ils ſe plaiſent à voir ces répréſentations, parce qu'elles conviennent à leur entendement groſſier, qui ne peut comprendre nos myſteres que par les ſens.

Mais comme il n'y a pas un Indien dans le village qui ne vienne voir cette répréſentation de Bethléem, il n'y en a pas un auſſi qui n'y apporte des préſens, ſoit en argent, ſoit en quelqu'autre choſe.

Les Prêtres ont encore eu cette adreſſe, que pour exciter davantage la devotion des Indiens, & leur liberalité à faire des offrandes par l'exemple des Saints, ils leur ont enſeigné de faire porter en proceſſion les images de leurs Saints pendant toutes les

fêtes.

fêtes juſqu'aux Rois au lieu où eſt cette répréſentation de Bethléem, pour y preſenter leurs offrandes ſelon le nombre des Saints qui ſont dans l'Egliſe, un jour cinq, un autre huit, un autre dix, & ainſi par ordre juſqu'à ce que tous y puiſſent aller avant le jour des Rois, pour faire leurs offrandes, ſoit en argent, ſoit en autre choſe.

Celui à qui appartient l'image du Saint, marche devant leſtement vétu ce jour-là avec tous ceux de ſa famille, s'il n'y a point de Confrairie du Saint, & ſe met à genoux devant la crêche, puis s'étant levé il ôte l'offrande du Saint & la laiſſe devant la créche, s'en retournant enſuite avec ſa compagnie.

S'il y a une Confrairie qui dépende de ce Saint-là, ce ſeront les bedeaux ou les principaux officiers de la Confrairie qui viendront faire cet hommage & ces offrandes.

Mais le jour des Rois, les Alcades & tous les Officiers de la Juſtice viennent auſſi faire leurs hommages & apporter leurs préſens, à l'exemple des Saints & des trois Rois, parcequ'ils répréſentent la puiſſance & l'autorité du Roi.

Pendant tous ces jours-là il y a auſſi dans le village une danſe de bergers, qui viennent la veille de Noël à minuit danſer devant

devant cette Bethléem, où ils offrent une brebis entr'eux.

Il y a aussi d'autres danses de personnes qui sont habillées en Anges avec de grandes aîles au dos, ce qui ne sert pas peu pour attirer le peuple aux Eglises, afin de voir toutes ces choses-là.

La Chandeleur ou le jour de la Purification est aussi observé avec beaucoup de cérémonies, car l'on porte en procession l'image de la Vierge jusqu'à l'Autel, où elle offre des cierges, & des pigeons ou des tourterelles entre les mains du Prêtre.

Tout le village doit imiter son exemple, & chacun y vient aussi apporter des cierges pour les faire benir; mais de quatre ou cinq qu'ils apportent ils n'en remportent qu'un qui est benit, les autres demeurent au Curé, de qui les Indiens les rachetent après, & en donnent beaucoup plus que des autres parcequ'ils sont benits.

A la Pentecôte ils font une autre sorte de répréséntation dans l'Église, où pendant que l'on chante l'hymne du Saint Esprit, le Prêtre se tenant devant l'Autel le visage tourné vers le peuple, on laisse tomber sur sa tête une colombe ornée de diverses fleurs, & par de certains trous qui sont faits tout exprès, pendant une demi-heure ils jettent incessamment des fleurs sur la tête du Prêtre, pour répréſenter les graces

du

du Saint-Esprit sur sa personne, & les Indiens pour imiter cet exemple lui font aussi des presens.

Mais les Espagnols n'ont pas seulement enseigné ces cérémonies, & ces répréséntations aux Indiens, mais aussi leur maniere de se discipliner la Semaine Sainte; en quoi ils ne les imitent pas seulement, mais les surpassent aussi de beaucoup en rigueur avec laquelle les hommes & les femmes se disciplinent.

Car j'en ai vû quelques-uns non seulement s'évanoüir, mais aussi mourir dans l'Eglise pour s'être donné la discipline trop rudement; de quoi les Prêtres ne se soucient pas beaucoup quand cela arrive, parcequ'ils sont assûrez que leurs parens feront dire une Messe pour eux, qui leur vaudra trois ou quatre écus sans les autres offrandes.

CHAPITRE XVI.

Divers moyens dont les Espagnols profitent de l'empire qu'ils ont sur les Indiens.

Ce ne sont pas seulement les Ecclésiastiques qui s'enrichissent aux dépens des Indiens; mais généralement tous les Espagnols, qui étant la plûpart oisifs, paresseux,

tresseux, & qui n'aiment point à travailler, s'enrichissent du travail de ces pauvres gens, leur font faire tous leurs ouvrages comme j'ai dit ci-dessus, les tondent comme des brebis, & les chargent encore par quantité d'offices inutiles, afin d'avoir toûjours quelque prétexte de rapiner sur eux, & de prendre le peu qu'ils ont acquis avec beaucoup de peine & de labeur.

Le Président de Guatimala, les Juges de la Chancellerie ou de l'Audience Royale, les Gouverneurs & les Présidens des autres Provinces, se servent de ces pauvres Indiens pour avancer aussi & enrichir leurs domestiques.

Il y en a quelques-uns à qui ils donnent charge de visiter les villages, & de voir ce que chaque Indien a semé de mahis pour l'entretien de sa famille.

Il y en a encore d'autres qui vont voir la quantité des volailles qu'ils élevent, & d'autres qui ont ordre de visiter leurs maisons, pour voir si elles sont en bon ordre, & si leurs lits sont bien placez selon le nombre des enfans & des serviteurs qu'ils ont chez eux.

Il y en a encore d'autres qui ont pouvoir de les faire assembler pour réparer les grands chemins, ou qui ont la commission de nombrer leurs familles, & sçavoir combien il y a d'habitans dans les villages, afin

qu'on

qu'on puiſſe donner ordre à ce que leurs Tribus augmentent & ne diminuent pas.

En quoi il faut remarquer, que pas un de ces Officiers là ne vient dans les villages pour exercer ſa charge, que chaque Indien ne lui donne de quoi payer ſes dépens ; & cependant ils ne dépenſent rien, parcequ'ils ſe font apporter, tant qu'ils ſont dans le village, tout autant de volailles & d'autres vivres qu'ils en ont beſoin ſans rien payer.

Lorſqu'ils viennent pour ſçavoir le nombre des habitans des villages, ils appellent à tour de rôle tous les Indiens les uns après les autres, & font venir tous leurs enfans devant eux, tant les filles que les garçons, afin de voir s'ils ſont capables d'être mariez.

Que s'ils ſe trouvent en âge de cela & qu'ils ne le ſoient pas, ils font des repréhenſions au pere de ne l'avoir pas fait, & d'avoir gardé tant de perſonnes inutiles ſans contribuer au tribut du village ; de ſorte que l'on augmente le tribut du pere à proportion des garçons & des filles qu'il a qui ſont capables d'être mariez, juſqu'à ce qu'il les ait pourvûs ; car alors il en eſt déchargé, & ils payent le tribut chacun pour ſoi.

Mais afin que ce tribut aille toûjours en augmentant, il faut que tous ceux qui ont

atteint l'âge de quinze ans se marient ; même l'on a réglé le tems du mariage des Indiens à quatorze ans pour les garçons, & à treize pour les filles ; parceque les Espagnols disent qu'il n'y a point de Nation qui soit plûtôt propre à la generation, ni qui soit plûtôt cruë en connoissance & en malice, ou plus propre au travail que les Indiens.

Quelquefois ils les obligent même de se marier dès l'âge de douze ou treize ans, s'ils voyent qu'ils soient bien proportionnez & vigoureux, en expliquant un des Canons qui approuve le mariage à l'âge de quatorze & de quinze ans, avec cette condition, *nisi malitia suppleat ætatem.*

Lorsque je demeurois au village de Pinola appartenant à Dom Jean de Guzman, qui étoit un homme de qualité de Guatimala ; ce village fut nombré, & le nombre des Indiens tributaires fut augmenté de la sorte.

L'on fut huit jours à faire ce dénombrement, pendant lesquels l'on fit marier environ vingt garçons avec autant de filles, qui avec ceux qui avoient déja été mariez depuis le dernier dénombrement, faisoient cinquante familles qui devoient payer tribut au Commandeur ou Seigneur du village.

Mais c'étoit une chose honteuse à voir, combien il y en avoit de trop jeunes que l'on contraignoit de se marier, quelques

ques raiſons que j'apportaſſe pour l'empêcher, même en produiſant le régître de leur batême pour montrer leur âge; de ſorte que l'on en maria quelques uns qui n'avoient pas paſſé douze à treize ans, & un même qui n'en avoit pas encore douze accomplis, mais dont la vigueur & la connoiſſance fut jugée aſſez capable de ſuppléer au deffaut de ſon âge.

De maniére que dans l'action qui doit être la plus libre qui eſt celle du mariage, les Indiens ſont traitez en eſclaves par les Eſpagnols, afin d'augmenter le tribut qu'ils en tirent, & par ce moyen-là accroître leurs richeſſes.

CHAPITRE XVII.

Des danſes des Indiens & de leurs inſtrumens.

MAis quoiqu'ils vivent ſous le joug & la ſervitude, ils ne laiſſent pas d'être d'une humeur gaye, & de ſe divertir ſouvent en feſtins, en jeux, & en danſes, & principalement le jour de la fête du Saint à qui leur village eſt dédié.

Il n'y a pas un ſeul village dans les Indes, grand ou petit, quand il ne ſeroit que de vingt maiſons, qui ne ſoit dédié à la Vierge ou à quelque Saint.

Deux



A Aveline

Deux ou trois mois avant la Fête, les Indiens du village s'aſſemblent tous les ſoirs pour ſe préparer aux danſes accoûtumées en ces jours-là, & dans ces Aſſemblées ils boivent grande quantité de chocolate & de chicha.

Il y a une maiſon ordonnée exprès pour chaque ſorte de danſe, où il y a un maître qui la va enſeigner aux autres, afin qu'ils la ſçachent parfaitement avant que le jour de la Fête du Saint ſoit venu.

Pendant tout ce tems-là l'on n'entend autre choſe toutes les nuits que des gens qui chantent, qui heurlent, qui frappent ſur des coquilles de mer, qui joüent des haut bois & des flutes.

Mais quand la Fête eſt venuë, pendant huit jours, on les voit danſer en public, & mettre en pratique tont ce qu'ils ont appris en ces maiſons-là pendant trois mois.

Ce jour-là ils s'habillent fort proprement d'étofes de ſoye, de toile fine; avec quantité de rubans & de plumes ſelon la nature de la danſe, qu'ils commencent dans l'Egliſe devant l'Image du Saint qui eſt le Patron de leur village, ou bien dans le cimétiere: & durant l'octave ils vont danſer de maiſon en maiſon, où l'on leur donne à boire du chocolate, du chicha, ou de quelqu'autre bon breuvage.

De maniére que pendant huit jours l'on ne voit autre chofe que des yvrognes dans le village, & fi on les reprend de leur excès, ils répondent qu'ils fe réjoüiffent avec leur Saint qui eft au Ciel, & qu'ils veulent boire à lui, afin qu'il fe fouvienne d'eux.

La principale danfe qui fe pratique entr'eux s'appelle *Toncontin*, que quelques Efpagnols qui ont vécu parmi les Indiens ont danfé devant le Roi d'Efpagne à Madrid, pour lui faire voir quelque chofe des coûtumes de ces peuples-là, & l'on dit que Sa Majefté Catholique témoigna en être fort fátisfaite.

Voici comme on la danfe ordinairement; les Indiens qui la doivent danfer font du moins trente ou quarante felon la grandeur du village.

Ils font tous habillez de blanc, tant leurs pourpoints, que leurs calçons, & leurs ajates, qui d'un côté pendent prefque jufqu'à terre.

Leurs calçons & leurs ajates font brodez de foye ou de plumage, ou bordez de quelque beau galon.

Quelques-uns même loüent des pourpoints, des calçons, & des ajates de taffetas tout exprès pour cela.

Ils portent fur le dos de grands bouquets de plumes de toutes couleurs, qui font colées

colées à une certaine petite machine qui eſt faite tout exprès, & qui eſt dorée par le dehors, qu'ils attachent à leurs épaules avec des rubans, afin qu'elle tienne ferme & ne tombe pas, ou ſe relâche en danſant.

Ils portent encore ſur la tête un autre bouquet de plumes, mais moindre que celui-là, qui eſt attaché à leurs chapeaux, ou bien à une eſpece de caſque qui eſt peint ou doré qu'ils mettent ſur leur tête.

Ils tiennent auſſi dans la main un éventail de plumes, & la plûpart en ont auſſi aux pieds en forme de petites aîles; & quelques-uns portent des ſouliers & d'autres n'en ont point; mais depuis la tête juſqu'au pieds ils ſont preſque tout couverts de fort belles plumes.

L'inſtrument dont ils ſe ſervent pour marquer la cadence eſt fait du tronc d'un arbre creux, qui eſt bien arrondi & paré au dedans, & au dehors fort doux & luiſant, & qui eſt environ quatre fois plus épais que nos violes, avec deux ou trois longues fentes du côté d'enhaut, & quelque trous au bout qu'ils appellent *Tepanabaz*.

L'on poſe cet inſtrument ſur deux ſiéges ou ſur un banc au milieu des Indiens, & le maître de la danſe frappe deſſus avec deux bâtons, qui ſont garnis de laine au bout, & couverts d'un cuir poiſſé pour tenir la laine.

Quoique cet instrument rende un son sourd & pesant, celui qui en jouë ne laisse pas par la diversité des coups qu'il donne dessus de joüer divers tons, & par les changemens du ton de faire entendre aux danseurs les mouvemens qu'ils doivent faire, soit en s'allongeant, soit en se courbant, ou bien lorsqu'il faut qu'ils se mettent à chanter & élever leur voix.

Ils dansent tout en rond autour de cet instrument, les uns suivant les autres, quelquefois tout droit, & quelquefois en tournant tout autour, ou en ne faisant qu'un demi tour, & par fois en se penchant, de sorte que les plumes qu'ils portent à la main touchent à terre, & en cette maniere ils chantent la vie du Patron de leur village, ou de quelqu'autre Saint.

Cette danse n'est autre chose qu'une espece de demarche en rond, qu'ils continuent pendant deux ou trois heures dans un même lieu, & puis après s'en vont faire la même chose dans une autre maison.

Il n'y a que les Chefs & principaux du village qui dansent ce Toncontin, qui est la danse qu'ils pratiquoient avant qu'ils fussent Chrétiens; & il n'y a rien de changé, sinon qu'au lieu des loüanges de leurs faux-Dieux ils chantent la vie des Saints.

Ils pratiquent aussi fort souvent une autre sorte de danse, qui est une espéce de chasse

chasse de bête sauvage, qu'au tems du Paganisme l'on sacrifioit à leurs fausses divinitez, & qu'ils offrent à présent au Saint qui est leur Patron.

L'on se sert d'une grande diversité d'airs & de tons en cette danse, avec un petit Tepanabaz & plusieurs coquilles de tortuë, ou bien de pots couverts de cuir sur lesquels ils frappent comme sur le Tepanabaz; qu'ils accompagnent du son des flutes.

Lorsqu'ils dansent cette danse-là, ils crient & font grand bruit, en s'appellant & se parlant les uns aux autres, comme dans une Comédie, les uns racontant une chose, & les autres une autre, sur le sujet de la bête qu'ils chassent.

Ils sont tous déguisez en bêtes, les uns ayant des peaux peintes en forme de lions, d'autres de tigres & de loups, & ayant sur la tête des bonnets faits comme la tête de ces animaux-là, ou bien d'aigle & d'autres oiseaux de proye.

Ils portent aussi dans la main des bâtons peints comme des dards, des épées, & des haches, avec quoi ils ménacent de tuer la bête qu'ils poursuivent.

D'autres au lieu de chasser une bête poursuivent un homme, comme s'il étoit poursuivi par des bêtes sauvages dans un désert pour le devorer.

Celui qui est ainsi poursuivi doit être fort agile & leger à la course, comme un homme qui s'enfuit pour sauver sa vie, frapant çà & là sur ces bêtes qui courent après lui, mais qui à la fin le prennent & le mangent.

Comme le Toncontin consiste la plûpart à marcher & tourner tout à loisir, & à s'étendre tout doucement le corps, cette danse-là tout au contraire est pleine d'action, tantôt à courir tout autour d'un cercle & quelquefois dehors, tantôt à sauter & à frapper des instrumens qu'ils portent à la main, ce qui fait que ce divertissement est ennuyeux, plein de bruit, & où je n'ai jamais pris aucun plaisir.

Ils se servent encore d'une autre sorte de danse à Mexique, où les uns sont habillez en hommes, & les autres en femmes.

Du tems du Paganisme ils s'en servoient pour chanter les loüanges de leur Roi & de leur Empereur ; mais à présent ils appliquent leurs chansons au Roi de gloire ou au Saint Sacrement, se servant ordinairement de ces paroles, ou d'autres peu differentes.

Salid Mexicanas bailad Toncontin,
Cansalas galanas en cuerpo gentil.

Et derechef,

Salid Mexicanas bailad Toncontin,
Al Rei de la gloria tenemos aqui.

Et

Et danſent de la ſorte tous en rond, en joüant de leurs guitarres, en répetant tous enſemble un verſet ou deux de fois à autre, & appellant les Dames de Mexique pour venir chanter avec eux les loüanges du Roi de gloire.

Outre ces danſes-là ils danſent auſſi nos ſarabandes & celles des Négres avec des caſtagnettes aux doigts.

Mais la danſe qui attire plus le peuple & qui lui donne plus d'étonnement, eſt une tragédie qu'on répréſente en danſant & qui eſt bien ſouvent la mort de S. Pierre, ou celle de S. Jean-Baptiſte.

L'on y répréſente l'Empereur Néron ou le Roi Hérode avec leurs femmes, vétus magnifiquement; & un autre perſonnage avec une longue robe qui répréſente auſſi Saint Pierre ou Saint Jean-Baptiſte, qui pendant que les autres danſent marche au milieu d'eux tenant un livre en ſes mains comme s'il liſoit des priéres, & tous ceux qui danſent ſont équipez comme des capitaines & des ſoldats avec des épées, des poignards, & des halebardes en leurs mains.

Ils danſent au ſon d'un petit tambour & de quelques flutes, quelquefois en rond, & quelquefois en devant, & parlent ſouvent à l'Empereur ou au Roi, & puis après entr'eux, ſur le deſſein de prendre & de faire mourir le Saint.

Le Roi & la Reine s'aſſeient quelquefois pour les entendre plaider contre le Saint, & pour oüir auſſi ſes deffenſes, & puis ils danſent avec les autres.

Mais la fin de leur danſe tend à crucifier Saint Pierre la tête en bas, & à couper la tête à Saint Jean-Baptiſte, ayant toute prête une tête peinte dans un plat qu'ils préſentent au Roi & à la Reine, qui de joye danſent après tous enſemble, & finiſſent en ôtant de la croix celui qui a répréſenté la perſonne de Saint Pierre.

La plûpart des Indiens ont quelque ſorte de ſuperſtition & d'attache à ce qu'ils font en cette danſe, comme s'il y avoit quelque réalité ou quelque choſe au delà de la répréſentation de l'Hiſtoire.

Lorſque j'étois parmi eux, celui qui avoit repreſenté Saint Pierre ou Saint Jean-Baptiſte, avoit toûjours accoûtumé de ſe venir confeſſer le prémier, diſant qu'ils devoient être purs & ſaints comme le Saint qu'ils avoient répréſenté, & qu'ils ſe devoient préparer à mourir.

De même celui qui avoit fait le perſonnage d'Hérode ou celui d'Hérodias, & ceux des ſoldats qui dans la danſe avoient accuſé ou parlé contre les Saints, venoient auſſi enſuite confeſſer leur crime & en demander l'abſolution.

Je dirai encore dans le chapitre ſuivant force

force choses remarquables des Indiens, que j'ai apprises pendant que je demeurois parmi eux.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'Auteur sortit de la ville de Guatimala pour aller demeurer avec les Indiens.

APrès avoir enseigné pendant trois ans un cours entier de Philosophie dans l'Université de Guatimala, & ayant commencé celui de la Théologie, il me vint en pensée de retourner en Angleterre.

C'est pourquoi je m'adressai au Provincial & au Président de Guatimala, & les priai de me vouloir donner la permission de retourner en mon païs; mais ni l'un ni l'autre ne me le voulurent pas accorder, parcequ'il y avoit un ordre exprès du Roi Catholique & de son Conseil, par lequel il étoit deffendu de laisser retourner en Espagne aucun Prêtre qui eût été envoyé par Sa Majesté dans les Indes, qu'après dix ans passez.

Me voyant donc réduit à être comme prisonnier en ce païs-là, & sans espoir de retourner de long-tems en Angleterre, je me resolus de ne demeurer pas plus long-

tems à Guatimala ; mais de quitter la ville & m'en aller demeurer à la campagne, pour apprendre le langage Indien, & prêcher en quelque village, où j'étois assûré de gagner plus d'argent, pour m'aider à m'en retourner quand le tems seroit venu, que dans les Monasteres de Guatimala.

Cependant je crus qu'il ne seroit pas mal à propos d'écrire en Espagne à un de mes amis qui étoit un Religieux Anglois demeurant à Saint Lucar, nommé frere Paul de Londres, pour le prier d'obtenir pour moi une permission de la Cour, & du Général de notre Ordre à Rome; afin que je pusse retourner en ma patrie.

En ce même tems-là le Prieur de Coban de la Province de Véra-Paz nommé François Moran, vint à Guatimala, pour répresenter au President & à tous les autres Magistrats de la ville la necessité qu'il y avoit qu'on l'assistât, pour découvrir un chemin pour aller de cette Province-là en celle de Jucatan, & pour détruire les barbares qui empêchoient le passage, & venoient par fois piller les villages des Chrétiens.

Ce Moran qui étoit mon ami particulier, & qui avoit été élevé dans le Monastere de Saint Paul de Vailladolid en Espagne où j'avois pris l'habit de Religieux, souhaitoit fort que je fusse avec lui, afin de

de pouvoir plus facilement convertir ces payens idolatres au Chriſtianiſme ; il me diſoit que ſans doute on trouveroit de grandes richeſſes en ce nouveau païs, dont je pouvois m'aſſûrer que j'aurois bonne part auſſi bien que lui.

Je ne fus pas fort difficile à me laiſſer perſuader, parceque ſur toutes choſes je ſouhaitois de pouvoir travailler à la converſion de quelque peuple qui n'eût jamais oüi parler de Jeſus-Chriſt ; de ſorte que je me reſolus à quitter la charge que j'avois dans l'Univerſité, pour aller prêcher le nom de Jeſus-Chriſt à ce peuple infidelle.

Le Provincial eut beaucoup de joïe de la réſolution que je lui témoignai, & après m'avoir fait quelques préſens & donné de l'argent pour mes néceſſitez, il m'envoya avec Moran à la Vera-Paz, avec cinquante ſoldats Eſpagnols que le Préſident nous avoit donnez pour nous eſcorter en ce voyage.

Lorſque nous arrivâmes à Coban, nous nous pourvûmes de toutes les choſes qui étoient néceſſaires pour une entrepriſe auſſi difficile & dangereuſe que celle où nous allions.

De Coban nous vinmes à deux grands villages de Chrétiens nommez Saint Pierre & Saint Jean, où l'on joignit avec nous cent Indiens pour fortifier notre eſcorte

& nous ſervir pendant le voyage.

A deux journées au delà de ces villages nous voyageâmes ſur des mules avec beaucoup de facilité, dans un païs peuplé de Chrétiens qui demeurent dans de petits villages.

Mais après ces deux journées-là comme nous approchions des frontiéres de ces payens, nous ne trouvâmes aucun chemin où nous puſſions paſſer avec nos mules, de ſorte qu'il nous fallut aller à pied.

Pendant deux jours nous ne fîmes que monter & déſcendre des montagnes parmi les bois; de ſorte que ces bocages & la difficulté du chemin nous ôtoient l'eſperance de rencontrer le peuple que nous allions chercher. Nous fîmes pourtant bonne garde toute la nuit de peur d'être ſurpris par les ennemis, & reſolûmes de paſſer encore plus outre le lendemain.

Nous trouvâmes diverſes ſortes de fruits en ces montagnes-là, & pluſieurs fontaines & ruiſſeaux dans les fondriéres, avec divers arbres de cacao & d'achiote.

Le troiſiéme jour nous nous mîmes à marcher, & vinmes à une vallée où il y a une riviére peu profonde qui paſſe au milieu, où nous vîmes quelques milpas & champs de mahis.

Cela nous fit connoître qu'il y avoit des Indiens proche de là, & nous obligea de nous

nous rassembler & tenir sur nos gardes, pour les repousser s'ils nous venoient attaquer.

Pendant que nous marchions nous rencontrâmes inopinément une demi-douzaine de pauvres Cases couvertes de branches d'arbres & de feüilles de palmites, où nous trouvâmes deux hómmes, trois femmes, & cinq petits enfans, qui étoient tout nuds & qui eussent bien voulu s'enfuïr, mais il leur fut impossible.

Nous nous reposâmes dans leurs cases, & leur donnâmes de nos vivres, qu'ils refusoient au commencement, ne faisant que criailler, jusqu'à ce que Moran les eut un peu consolez par ses paroles qu'ils entendoient en partie.

Nous leur donnâmes des habits, & les emmenâmes avec nous, dans l'espérance qu'ils nous aideroient à trouver quelque trésor, ou une habitation plus grande que la leur; mais ils furent tout ce jour-là de si mauvaise humeur que nous ne pûmes rien sçavoir d'eux.

Nous continuâmes à marcher de la sorte, suivant les traces des Indiens que nous trouvions çà & là, jusqu'à ce qu'il fût presque nuit, que nous rencontrâmes une douzaine de cases où il y avoit environ vingt personnes, tant hommes que femmes & enfans, de qui nous prîmes quelques arcs

& des fléches, & nous y trouvâmes aussi une assez bonne quantité de palmites, de poisson, & de venaison, avec quoi nous nous rafraîchimes.

Ils nous dirent qu'à deux journées de là il y avoit un grand village, ce qui nous obligea de faire bonne garde toute la nuit.

Je me trouvai malade & fatigué en ce lieu-là, aussi-bien que quelques autres de notre compagnie; & le lendemain il me fut impossible de passer plus outre, ce qui nous fit résoudre à nous camper en cet endroit-là, & d'envoyer quelques Indiens & Espagnols pour découvrir le païs.

Ils trouverent encore quelques cabanes, & des champs semez de mahis, de chilé, de faseols, & de coton; mais tous les habitans s'en étoient fuïs.

CHAPITRE XIX.

L'Auteur continuë la Relation de son Voyage.

NOs gens étant retournez nous donnerent envie de passer outre, par le recit qu'ils nous firent de la beauté du païs; mais ils nous avertirent aussi de nous tenir bien sur nos gardes, parceque la fuite des Indiens étoit une marque que tout le païs étoit averti de notre venuë.

Le

Le lendemain nous fîmes desſein de nous avancer juſqu'à cette habitation que nos gens avoient vûë, parceque c'étoit un lieu plus découvert, & plus propre pour connoître les dangers qui nous pourroient menacer.

Toutes ces habitations ſont ſituées proche de la riviere, où le ſoleil étoit ſi chaud que cela nous cauſa la fiévre, & le flux de ventre parmi nos gens.

Tout las & fatigué que j'étois, je ne laiſſai pas d'aller avec les autres; mais ce ne fut pas ſans me repentir de ce que je m'étois engagé à ce voyage & d'aller à pied, commençant d'appréhender qu'il ne nous arrivât quelque malheur inopiné, parceque les Indiens étoient avertis de notre venuë.

Les priſonniers que nous avions, commencerent à ſe familiariſer avec nous, & nous dirent que par fois ils trouvoient de l'or en cette riviere-là, & que plus avant dans le païs il y avoit un grand lac, autour duquel habitoient un grand nombre d'Indiens qui étoient vaillans & adroits à ſe ſervir de l'arc & des fléches.

L'eſpérance de trouver de l'or donnoit du courage aux uns; mais la crainte d'avoir affaire à cette multitude d'Indiens, fit que les autres euſſent bien voulu être hors de ces bois & de ces lieux inconnus, &

& commencerent à murmurer contre Moran qui les avoit engagez dans ce grand péril.

Comme la nuit fut venuë je m'en allai coucher, comme firent auſſi les autres Eſpagnols qui étoient malades, les uns ſur la terre, & d'autres avec moi en des *hamacs*, qui ſont des lits de rezeau qu'on attache à deux pieux ou à deux arbres, & qui pendent en l'air, où par le moindre mouvement du corps l'on ſe berce de côté & d'autre, & l'on s'y endort auſſi doucement que dans un berceau.

Je me repoſai donc juſqu'à environ minuit, que les ſentinelles donnerent l'alarme, & nous avertirent que les ennemis approchoient, & qu'on croyoit qu'il y avoit plus de mille hommes.

Ils s'approcherent de nous comme des deſeſperez ; mais lorſqu'ils virent qu'ils étoient découverts, qu'ils entendirent le ſon de nos tambours, & qu'ils oüirent tirer nos fuſils & nos mouſquets, ils ſe mirent à heurler & à faire des cris ſi épouvantables, que tout tremblant de la fiévre je fuyois encore de crainte & de frayeur.

Mais Moran qui vint ſe confeſſer à moi, & ſe préparer à la mort ou à recevoir quelque bleſſure mortelle ; me conſola, me diſant que je ne devois rien craindre, que j'euſſe à me tenir en repos, ne leur pouvant ſervir

ſervir de rien en l'état où j'étois ; que le peril étoit moindre que je ne croyois, parceque nos ſoldats s'étoient placez tout autour de moi ; de ſorte que ces infidelles ne pouvoient entrer par aucun endroit au lieu où j'étois, & que nous ne pouvions pas nous enfuir ſans courir tous riſque de la vie.

Le combat ne dura pas plus d'une heure ; car les ennemis après cela prirent la fuite : nous en prîmes dix, & le lendemain matin nous en trouvâmes treize de morts ſur la terre ; il y en eut auſſi cinq des nôtres qui furent bleſſez, dont l'un mourut le lendemain.

Le matin nos ſoldats ſe mutinerent, témoignant qu'ils avoient deſſein de s'en retourner, parcequ'ils craignoient encore une attaque plus forte & plus dangereuſe que celle-là la nuit ou le jour ſuivant.

Car quelques-uns des Indiens que nous avions pris leur dirent nettement que ſi nous ne nous en retournions pas, nous étions aſſûrez d'avoir ſix ou ſept mille Indiens ſur les bras.

De plus, qu'ils ſçavoient bien que les Eſpagnols poſſédoient tout ce païs-là à la réſerve de ce petit canton où ils demeuroient, & dont ils vouloient joüir en paix ſans avoir rien à démêler avec nous ; mais que ſi nous voulions voir leur païs & y

passer comme amis, qu'ils nous y laisseroient aller sans nous faire aucun mal.

Mais que si nous venions pour les combattre & pour les rendre esclaves, comme nous avions fait leurs voisins, qu'ils étoient tous résolus de mourir en combatant plûtôt que de se rendre.

Ces paroles-là mirent la division entre nos soldats. Car les uns étoient d'avis avec Moran d'éprouver les Indiens, & de passer paisiblement au travers de leur païs, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à quelque village de Jucatan. Il y en avoit d'autres qui vouloient qu'on allât combattre les Indiens; & d'autres qui s'en vouloient retourner, parcequ'ils n'étoient pas assez forts pour résister à tant de gens qu'il y avoit dans le païs. Mais l'on ne conclut rien ce jour-là, parcequ'on ne pouvoit pas décamper à cause des malades & des blessez.

De maniere que nous y demeurâmes cette nuit-là, pendant laquelle environ à la même heure que la précédente les ennemis vinrent nous attaquer pour une séconde fois; mais comme ils virent que nous étions sur nos gardes en les attendant, ils prirent bien-tôt la fuite.

Le matin nous prîmes la résolution de nous en retourner, & Moran envoya dire aux Indiens que s'ils le vouloient laisser passer dans leur païs paisiblement pour découvrir

couvrir les terres de Jucatan, que dans peu de mois il reviendroit les trouver n'ayant qu'une demi-douzaine d'Indiens avec lui, & leur confieroit ſa vie, ſçachant bien que s'ils lui faiſoient tort, tous les Eſpagnols des environs s'armeroient contr'eux & les extermineroient tous.

A quoi ils firent réponſe que s'il venoit avec le petit nombre d'Indiens qu'il leur avoit mandé, il ſeroit le bien venu, & qu'ils le traiteroient amiablement avec ceux de ſa ſuite, ce que Moran & eux accomplirent dépuis fort exactement l'année ſuivante.

En cette maniere nous commençâmes à nous en retourner dès ce jour-là, par le même chemin que nous étions venus, & je commençai auſſi à me mieux porter, & ma fiévre me laiſſa.

Nous emmenâmes avec nous quelques-uns de ces enfans que nous avions pris, afin de les préſenter au Preſident de Guatimala.

Lorſque nous fûmes arrivez à Coban, le Prieur Moran crût qu'il rendroit un grand ſervice à Dieu, s'il baptiſoit ces petits enfans, diſant qu'ils pouvoient devenir Saints, & qu'à l'avenir leurs prieres pourroient avoir aſſez d'efficace pour convertir leurs parens, & tous les autres habitans du païs à la Religion Chrétienne.

Quoique je m'y oppoſaſſe, lui diſant qu'il

qu'il falloit auparavant les inſtruire dans les articles de la foi, pour les rendre fidéles & capables de recevoir le Sacrement du Baptême, & ne pas faire comme faiſoient les Religieux du tems de Cortez, qui ſe contentoient de faire mener les Indiens aux rivieres, & de leur jetter un peu d'eau ſur le viſage en faiſant le ſigne de la Croix, ſans aucune inſtruction precedente.

Il ſe reſolut de les baptiſer, & les ayant baptiſez & impoſé des noms de Chrétiens, il les fit bien habiller, & les envoya au Préſident de Guatimala qui commanda qu'on les nourrît, & qu'on les inſtruisît dans le Couvent des Religieux de l'Ordre de S. Dominique.

Je demeurai après cela quelque tems dans Copan & dans les Villages qui ſont aux environs juſqu'au tems que les navires aborderent au Golfe, où je fus avec Moran pour acheter des vins, de l'huile, du fer, du drap, & les autres choſes qui étoient neceſſaires au Couvent.

Et comme il s'y trouva auſſi une fregate qui étoit prête à partir pour aller à Truxillo, où Moran avoit quelques affaires qui l'y appelloient, je m'embarquai avec lui.

Nous ne demeurâmes pas plus de huit jours en ce port-là qui eſt foible & ſans reſiſtance, comme il paroît par la facilité avec laquelle les Anglois & les Hollandois l'ont

l'ont pris ; mais après ce tems-là nous nous resolumes de nous en retourner par terre à Guatimala, & de passer par le païs de Comayagua qu'on appelle communément les Hondures.

Ce païs-là est plein de bois & de montagnes, fort mauvais & incommode aux voyageurs, & de plus fort pauvre : car il n'y a point d'autres marchandises que des cuirs, de la casse, & de la salsepareille.

De plus ils ont si peu de pain, qu'autour de Truxillo ils sont obligez de se servir de cassave, qui est une racine qui étrangle presque les personnes en la mangeant quand elle est seche ; c'est pourquoi on la trempe dans du boüillon, de l'eau, du vin, ou du chocolate, afin qu'elle soit plus facile à avaler.

Dans le païs, & particuliérement autour de la ville de Comayagua qui est le lieu de l'Evêché, quoique le lieu soit petit, & qu'il n'y ait pas plus de cinq cens habitans, il s'y trouve une plus grande quantité de mahis, à cause qu'il y a un plus grand nombre d'Indiens qui se sont rassemblez, & qui demeurent en plusieurs villages grands & petits.

Je trouvai que ce païs-là étoit le plus pauvre de toute l'Amérique : l'endroit le plus sain & où il fait meilleur vivre, est la vallée qu'on nomme *Gracias à Dios*, où il y a quelques riches fermes de bétail & de froment.

Mais

Mais parce qu'elle eſt auſſi proche de Guatimala, que de Comayagua, & que les chemins ſont beaucoup plus commodes du côté de Guatimala que de l'autre, cela fait que la plûpart de ce bled eſt tranſporté à Guatimala, & dans les villages circonvoiſins, plûtôt qu'à Comayagua ou à Truxillo.

De Truxillo à Guatimala il y a environ quatre-vingt ou cent lieuës; & quoique ce païs ſoit aſſez ſtérile, nous fîmes pourtant ce voyage-là ſans manquer de guides, ni de vivres, parceque les pauvres Indiens n'épargnoient rien pour nous ſervir, ſoit de leurs perſonnes, ſoit de leurs biens, & ne trouvoient rien de trop bon pour nous en faire préſent.

Nous retournâmes de la ſorte à Guatimala, où nous fûmes reçûs avec grand'joye par les Religieux. Le Préſident nous donna auſſi une récompenſe conſidérable, & par toute la ville l'on nous appelloit de vrais Apôtres, parce que nous avions hazardé notre vie pour aller chercher ces Payens, que nous avions ouvert le chemin à leur converſion, trouvé le lieu de leur principale habitation, & que nous avions auſſi envoyé devant nous ces enfans, qui ſervoient d'un témoignage évident de la peine que nous avions priſe.

Moran étoit ſi enflé de gloire des faveurs qu'il recevoit du Préſident, & des applau-

dissemens du peuple, qu'il se résolut de hazarder encore une fois sa vie, & suivant le traité qu'il avoit fait avec ces Indiens idolâtres, de passer paisiblement par leur païs avec une demi-douzaine d'Indiens.

Il eût bien voulu que j'eusse été encore avec lui, mais je craignois que ces Barbares ne se mutinassent contre nous, à cause de ces enfans que nous avions emmenez; & de plus le païs ne me plaisoit pas, parce qu'il paroissoit pauvre, & que je n'y voyois pas de lieu où je pusse amasser un fonds suffisant pour retourner en Angleterre, qui étoit mon principal dessein.

C'est pourquoi je me résolus de quitter mon ami Moran, & d'abandonner toutes ces nouvelles découvertes d'infidéles, & ces sortes d'entreprises difficiles où ma vie & ma santé couroient beaucoup de hazard, sans autre utilité qu'un peu de crédit & de vaine gloire en ce païs-là.



CHA-

CHAPITRE XX.

Comme j'appris la Langue des Indiens, & ce qui m'arriva de plus remarquable pendant le ſejour que je fis parmi eux; avec un détail particulier de ce en quoi conſiſte le revenu des Curez de ces païs-là.

APrès avoir renoncé aux nouvelles découvertes par les raiſons que j'en ai dites, je crus que je ne pouvois mieux faire que d'employer mon tems à apprendre quelqu'un des Langages Indiens aux environs de Guatimala, où je conſiderai la richeſſe des villages & la bonne volonté des Indiens, à ſuppléer aux néceſſitez de leurs Curez, & finalement leur ignorance en quelques articles de la foi, où je crus que je les pouvois inſtruire en leur enſeignant une doctrine ſolide, & en leur prêchant Jeſus-Chriſt crucifié comme l'Auteur de leur ſalut.

J'avois une ſi grande confiance en mes amis, que je ſçavois bien qu'il ne me ſeroit pas bien difficile de choiſir tel lieu que je voudrois autour de Guatimala, où je pourrois diſpoſer les choſes néceſſaires pour retourner en Angleterre & pour écrire en Eſpagne, d'où je pouvois avoir réponſe tous les ans beaucoup plus facilement qu'ailleurs.

Je découvris ma penſée au Pere Provincial qui étoit alors à Guatimala, qui tout auſſi-tôt accorda ma requête, & me conſeilla d'apprendre le langage *Poconchi*, dont j'avois déja eu quelques commencemens lorſque j'étois en la Province de Vera-Paz, & qui eſt en grand uſage aux environs de Guatimala, & dans les Provinces de Vera-Paz & de ſaint Salvador.

Il me promit de m'envoyer dans le village de Petapa, pour y apprendre la Langue avec un de ſes particuliers amis nommé frere Pierre Molina; qui étoit fort âgé & qui avoit beſoin d'une perſonne qui fût plus jeune que lui pour le ſoulager en ſa charge, parceque le village étoit fort grand, & qu'il y paſſoit pluſieurs perſonnes qui voyageoient.

Il ſembloit que le Provincial avoit connu ma penſée en me nommant ce lieu-là, parceque c'étoit là particulierement où j'avois deſſein d'aller.

De ſorte qu'environ quinze jours avant la ſaint Jean-Baptiſte, je partis de Guatimala pour aller à Petapa qui eſt à ſix lieuës de là où je m'établis afin d'y apprendre la langue Indienne.

Les Religieux de ces quartiers qui entendent les langages Indiens, ont compoſé des Grammaires & des Dictionnaires pour aider à ceux qui pourroient remplir leurs

places après leur mort ; mais pendant qu'ils vivent ils ne veulent pas enseigner ces Langages-là à d'autres, de peur que les écoliers après s'y être perfectionnez, ne les supplantent & ne leur ôtent le profit qu'ils retirent dans les villages des Indiens, où ils sont établis en qualité de Curez.

Néanmoins ce vieillard Molina voyant qu'il étoit déja avancé en âge, & pour l'amour de son bon ami le Provincial, ne refusa pas ma compagnie, ni de me donner la connoissance qu'il avoit acquise pendant plusieurs années du Langage Poconchi.

Il me donna donc un abregé de tous les rudimens de cette Langue-là, qui consistoient la plûpart à décliner les noms & conjuguer les verbes, ce que j'appris aisément quinze jours après que je fus avec lui, puis il me donna un Dictionnaire des mots Indiens pour les apprendre par cœur & pouvoir étudier sans livre, jusqu'à ce que je fusse capable de prêcher aux Indiens ; ce que je fis aisément après en discourant & conferant souvent avec eux, outre l'étude que je faisois encore en mon particulier.

Six semaines après cela, Molina composa une exhortation en ce Langage-là, qu'il m'exposa & voulut que je l'apprisse par cœur, ce que je fis & la recitai publiquement le jour de la fête de saint Jacques.

Il me composa encore une autre exhor-

tation en Eſpagnol pour le quinziéme d'Août ſuivant, qu'il me fit traduire en la langue Indienne, & corrigea ce qu'il y trouva à propos de changer : ce qui m'ayant donné du courage, je commençai de là en avant à ne plus craindre de me preſenter en public devant les Indiens.

Je continuai ces exhortations trois ou quatre fois juſqu'à la ſaint Michel, prêchant ce que j'avois traduit de l'Eſpagnol avec ſon aſſiſtance, juſqu'à ce que je puſſe converſer tout ſeul avec les Indiens, & compoſer mes ſermons moi même.

Après la ſaint Michel, Molina étoit extrémement ſatisfait de l'inſtruction qu'il m'avoit donnée, & de me voir ſi fort avancé en cette Langue en ſi peu de tems, n'y ayant que trois ou quatre mois que j'avois commencé de l'étudier ſous lui.

Il écrivit au Provincial pour lui faire ſçavoir la peine qu'il avoit priſe à m'inſtruire, & le bon ſuccès de ſon labeur, l'aſſûrant que j'étois à préſent capable de gouverner les Indiens & de prêcher tout ſeul, le priant de me donner quelque village des Indiens ou quelque benefice, où je puſſe en continuant à prêcher mettre en pratique ce que j'avois appris, & me fortifier de plus en plus en l'uſage de cette Langue que j'avois appriſe avec tant de facilité.

Le Provincial qui avoit toûjours été mon

ami, n'eut pas besoin d'être fort poussé pour me témoigner la bonne volonté qu'il avoit pour moi, & m'envoya aussi-tôt ordre d'aller dans les villages de Mixco & de Pinola, prendre la charge des Indiens de ces lieux-là, & rendre compte tous les trois mois de tout ce que je recevrois, au Couvent de Guatimala à qui toute cette vallée appartient.

Tous les villages des Indiens & les Religieux qui y demeurent, dépendent tous de quelque Couvent, & il faut que ces Religieux rendent compte à leur Supérieur de tout l'argent qu'ils ont épargné, après ce qui est nécessaire pour leur entretien & celui de leurs serviteurs, & ce qui en revient est employé par le Superieur aux necessitez du Couvent.

Cet ordre n'est pas encore observé dans le Péru: car tous les Religieux qui ont des bénéfices dans les villages des Indiens, ne dépendent d'aucun Couvent, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser; mais aussi ils ne reçoivent rien de leurs Couvents, & sont obligez de s'habiller & de s'entretenir à leurs propres dépens, des offrandes & des autres droits qu'ils reçoivent des Indiens; ce qui fait que les Religieux du Péru sont les plus riches de tous ceux qui sont aux Indes, où ils vivent comme des Seigneurs, & joüent publiquement

aux

aux cartes & aux dez ſans que perſonne les en empêche.

Mais quoique ceux de Guatimala , de Guaxaca , & de Mexique, ayent aſſez dequoi , & même plus qu'il n'eſt convenable à leur profeſſion , ils n'ont pourtant pas le pouvoir de diſpoſer du revenu de leurs bénéfices comme ceux du Péru : car ils ſont obligez de donner à leur Superieur, ce qui eſt au delà de leurs dépenſes ; & il leur envoye tous les mois un pot de vin qui contient un arrobe & demi , & tous les ans un habit neuf, avec les autres choſes néceſſaires pour ſe vétir.

Nonobſtant tout cela je ne voudrois pas dire que les Religieux de Guatimala n'ayent pas aſſez de liberté & de richeſſes : car ils n'en ont que trop , & joüent & ſe divertiſſent auſſi bien que les autres, & au lieu qu'ils pourroient rendre cinq cens écus au Couvent par an, ils n'en rendent pas trois cens, & gardent le reſte pour eux, trafiquant auſſi ſous main avec les Marchands contre leur vœu de pauvreté.

Ce fut donc à ces conditions-là & cette dépendance du Prieur & du Couvent de Guatimala, que je fus envoyé pour prêcher aux Indiens de Mixco & de Pinola ; d'où à cauſe de moi l'on ôta un vieux Religieux qui avoit près de quatre-vingt ans, & on le fit revenir au Couvent pour ſe repoſer,

parcequ'il ne pouvoit plus s'acquiter de cette charge, ayant deux villages qui dépendoient de lui, & qui étoient éloignez de trois lieuës l'un de l'autre.

Le revenu dont je joüissois en ces deux villages, avec les offrandes & les autres droits que je recevois des Indiens, étoit tel qui s'ensuit.

Je recevois tous les mois vingt écus à Mixco, & quinze à Pinola, qui m'étoient payez fort ponctuellement par les Alcades & Regidors avant que le mois fût fini.

Pour faire ce payement les habitans semoient une piéce de terre en froment ou mahis, & écrivoient dans leur registre public la quantité de la recolte, & l'argent qu'ils en avoient reçû; j'étois aussi obligé d'y écrire tous les mois ce que je recevois d'eux pour leur servir de quittance, & à la fin de l'année ils portoient leur Registre pour être examiné par un Officier ordonné par la Cour de Guatimala.

Outre cette pension par mois, je recevois des Confrairies des Trépassez toutes les semaines deux écus en chaque village, pour dire une Messe pour ceux qui sont en Purgatoire; deux écus tous les premiers Dimanches du mois à Pinola de la Confrairie du Rosaire de la Vierge, & à Mixco autant tous les mois de chaque Confrairie des Indiens, des Espagnols, & des Négres.

De

De plus j'avois encore deux écus tous les mois de chaque Confrairie de la vraye-Croix, & autant à Mixco d'une autre Confrairie d'Espagnols de saint Nicolas de Tolentin, & deux écus aussi par mois de la Confrairie de saint Blaise à Pinola, & deux autres écus par mois à Mixco de la Confrairie de saint Jacinthe, outre les offrandes d'argent, de volailles, & de cierges qu'on faisoit aux jours que l'on celebroit ces Messes-là, ce qui montoit à soixante-neuf écus par mois, dont j'étois toûjours bien assûré d'être payé avant la fin du mois.

Sans compter encore ce que j'ai dit des images des Saints qui dépendent des Eglises, qui rapportent continuellement de l'argent, de la volaille, des cierges, & d'autres offrandes ce jour-là au Curé.

De sorte que le revenu que j'avois en ces deux villages n'étoit pas peu considerable : car il y avoit dix-huit images de Saints à Mixco, & vingt à Pinola, qui me rapportoient chacune quatre écus le jour de leur Fête, pour dire la Messe & le Sermon & faire la Procession; outre les volailles, les cocqs-d'inde, le cacao; & les offrandes qu'on faisoit devant les Saints, qui valoient du moins trois écus à chaque Fête, & revenoient chaque année à plus de deux cens soixante & six écus.

Les quatre Confrairies du Rosaire, dont

il y en avoit trois à Mixco & une à Pinola; dans les jours des cinq principales Fêtes de l'année m'apportoient chacune quatre écus, sçavoir deux écus pour dire la Messe ce jour-là, & deux autres pour celle du lendemain, qu'ils appellent l'anniversaire, pour ceux qui avoient été de la Confrairie; qui outre les offrandes & les présens de volailles & de cacao, faisoient plus de quatre-vingt écus par an.

Les deux Confrairies de la vraye Croix aux tems de leurs Fêtes, dont l'une est le quatorziéme de Septembre, & l'autre le troisiéme de Mai, me rapportoient quatre écus chacune pour dire la Messe ce jour-là, & autant pour celle de l'anniversaire, & encore deux écus tous les vendredis du Carême, qui se montoient au bout de l'an à quarante-quatre écus, & tout ce que j'ai dit ci-dessus m'étoit comme une rente assurée en ces deux villages.

Mais ce seroit une chose trop ennuyeuse de calculer tout ce qui me venoit casuellement outre cela; les offrandes qu'on faisoit à Noël en ces deux villages me valoient ordinairement quarante écus; celles qui se faisoient le Jeudi & le Vendredi Saint, cent écus; celle de la Toussaint, quatre-vingt écus, & quarante écus celles qui se faisoient ordinairement à la Chandeleur.

Outre

Outre encore ce qui étoit offert aux jours de la Fête de chaque village, par tous ceux de la campagne qui y venoient faire leurs dévotions, ce qui me valut une année à Mixco en argent & en cierges quatre-vingt écus, & plus de cinquante à Pinola.

Les communians donnant chacun une réale faisoient du moins mille réales dans les deux villages, & les confessions du Carême en valoient bien encore autant; outre les autres offrandes d'œufs, de miel, de cacao, de volailles, & de fruits; outre aussi que l'on donne deux réales pour chaque batême, deux écus pour chaque mariage, autant pour chaque enterrement, & même il y en avoit quelques-uns qui en mourant laissoient dix ou douze écus pour dire cinq ou six Messes pour le repos de leurs ames.

L'on peut juger comme les Ecclésiastiques sont à leur aise; & ont moyen de s'enrichir en ces païs-là, par le revenu que j'avois en ces deux villages de Mixco & de Pinola, qui sont pourtant beaucoup moindres que Petapa & Amatitlan qui sont dans la même vallée, & où il s'en faut beaucoup qu'il ne se fasse tant d'offrandes qu'il s'en fait en beaucoup d'autres Lieux, ce qui me rendoit pourtant, avec les offrandes qu'on mettoit dans les troncs, & ce que les Indiens m'apportoient quand ils me venoient voir, & d'autres Messes extraordinaires,

plus de deux mille écus monnoye d'Espagne, ou du moins six mille livres par an.

Je crus donc que ce bénéfice étoit une demeure plus commode & plus utile pour moi que le Couvent de Guatimala, où je ne pouvois faire autre chose que me rompre la tête sur des questions de Théologie, & avoir l'applaudissement des écoliers, mais peu de profit, à quoi je devois pourtant penser aussi-bien que ceux de mon Ordre; & d'autant plus qu'ayant dessein de retourner en Angleterre, je recevrois peu d'assistance pendant ce long voyage, & que laissant mes amis en ce lieu-là je devois croire que je ne trouverois point de meilleur ami que l'argent pour m'accompagner par mer & par terre.

La premiere chose que je fis, fut de m'instruire par le moyen des registres de la recepte & de la dépense dans le Couvent de Guatimala, quels étoient les comptes que mon Prédécesseur & les autres avant lui avoient rendus tous les ans au Couvent de Mixco & de Pinola, afin que je me pûsse gouverner en sorte & si bien regler ma dépense, que je pûsse vivre avec honneur, & néanmoins que ceux du Couvent me remerciassent en leur donnant plus qu'aucun n'avoit fait avant moi.

Je trouvai que mon Prédécesseur n'avoit pas donné plus de quatre cens écus pour ses comptes,

comptes, & qu'ordinairement avant lui l'on n'en avoit guéres donné davantage pour ces deux villages.

Sur quoi je pris une fois occasion de demander au Prieur de Guatimala en parlant avec lui, ce qu'il désiroit que je lui donnasse tous les ans pendant que je demeurerois en ces deux villages? Il me répondit que si je donnois autant qu'avoit fait mon Prédécesseur il me remercieroit, & ne m'en demanderoit pas davantage, & que je pourrois retenir tout ce que je pourrois avoir en ces deux villages, pour m'acheter des livres, des tableaux, du chocolate, des mules, & des serviteurs.

Mais je lui répondis que j'esperois vivre avec honneur en ce lieu-là, & néanmoins donner au Couvent plus qu'aucun autre n'avoit fait avant moi, & que je me soumettois à être dépossedé de ce bénéfice, si je ne donnois tous les ans quatre cens cinquante écus au Couvent.

Sur quoi le Prieur me remercia fort affectueusement, & m'assura qu'il ne me laisseroit point manquer de vin; mais qu'il auroit soin de m'en envoyer tous les mois, & de me donner des habits tous les ans, ce qui étoit une grande épargne pour moi; de sorte que je me trouvai pourvû de tout ce que j'avois besoin pendant tout le tems que je demeurai dans les Indes.

L'on peut voir par là comme un Religieux qui eſt pourvû d'un bénéfice dans l'Amérique, y peut vivre avec quatre ou cinq mille livres de rente, ſans que ſes habits & ſon vin lui coûtent rien; outre les preſens de volailles qu'on lui fait, & le vil prix de la viande, où l'on a treize livres de bœuf pour deux ſols ſix deniers; & s'il n'a pas aſſez dequoi ſe divertir & acheter des mules, des tapiſſeries, des tableaux, des cabinets, & mêmes les remplir de piſtoles & de piéces de huit, pour négocier à Madrid, & avoir enſuite un bon Evêché, comme ils font pour la plûpart.

Après que je fus établi en ces deux villages, le prémier ſoin que j'eus fut d'acheter une bonne mule, pour me porter aiſément d'un village à l'autre lorſque l'occaſion s'en offriroit.

J'en trouvai bien-tôt une qui me coûta quatre-vingt écus, & qui me ſervit bien à traverſer promptement la vallée, & faire les trois lieuës qu'il y a d'un village à l'autre.

Quoique mon étude principale en ce lieu-là fût de me perfectionner en la Langue Indienne, afin que je pûſſe prêcher aux Indiens & me bien faire entendre, je ne laiſſai pourtant pas de continuer le deſſein que j'avois de retourner en Angleterre, & pour cet effet de travailler à avoir mon

congé

congé de Rome ou d'Eſpagne,par le moyen d'un Capitaine nommé Iſidore de Zepeda, qui étoit un Marchand de Seville, & maître d'un des navires qui la premiere année que je fus établi à Mixco, apporterent des marchandiſes pour la ville de Guatimala.

J'écrivis par ce Capitaine qui paſſoit ſouvent par la vallée de Mixco, à mes amis en Eſpagne, dont j'eus réponſe, mais avec peu de ſatisfaction ſur ce que j'attendois d'eux.

L'amitié que j'avois liée avec ce Capitaine Zepeda étoit ſi grande, que je lui déclarai mon deſſein, & le priai de m'emmener en Eſpagne dans ſon vaiſſeau; mais il le refuſa, me répréſentant le danger où il ſe mettroit ſi l'on en faiſoit plainte au Préſident de Guatimala, me conſeillant de demeurer où j'étois, & de me munir d'argent, afin que je puſſe m'en retourner avec honneur après avoir eu mon congé.

Me voyant donc obligé de demeurer en ce païs-là, je me réſolus de me laiſſer conduire à la providence de Dieu, qui ſçauroit bien trouver les moyens pour m'en tirer, quand il ſeroit néceſſaire pour ſa gloire & pour mon bien.

Cependant, je demeurai cinq ans entiers en ces deux villages de Mixco & de Pinola, où il ſe préſenta à moi des occaſions beau-

coup plus favorables pour profiter, qu'à pas un de tous ceux qui m'y avoient précedé.

Car la premiére année que j'y demeurai, Dieu y envoya une des sept playes d'Egypte qui étoit celle des sauterelles, n'en ayant jamais vû auparavant.

Elles étoient semblables aux sauterelles de l'Europe, mais plus grosses, & s'envoloient toutes ensemble par troupes, & en si grand nombre qu'elles rendoient l'air obscur, & empêchoient le Soleil de faire paroître sa lumiere.

Par tout où elles s'attachoient en descendant de l'air, l'on n'y voyoit autre chose que des marques de ruïne & de désolation; car elles ne mangeoient pas seulement les bleds, mais aussi les feüilles & les fruits des arbres, où elles tomboient en si grand nombre, que de leur pésanteur elles rompoient les branches où elles s'arrêtoient, & les séparoient du tronc de l'arbre.

Les grands chemins en étoient tout couverts, de sorte qu'elles faisoient tressaillir à tout moment les mulets qui alloient par le païs, en sifflant autour de leurs oreilles, & en leur chatoüillant les pieds.

Je me souviens même qu'en allant par le païs j'en étois si incommodé, que si je n'eusse eu un masque avec des lunettes devant mes yeux il m'auroit été impossible de pouvoir continuer mon chemin.


Sauterelles

Les Fermiers qui demeuroient ſur la côte du Sud, ſe plaignoient que leur Indigo qui étoit encore en herbe, étoit ſur le point d'être rongé par ces ſauterelles.

Ceux qui cultivoient le ſucre ſe plaignoient auſſi que les cannes de ſucre qui étoient encore tendres couroient le même péril; mais ſur tout c'étoit une choſe pitoyable d'entendre les plaintes des laboureurs de la vallée où je demeurois, qui appréhendoient que tout leur bled ne fût dévoré dans une nuit par cette armée de ſauterelles.

Comme cette affaire regardoit le public, cela obligea les Magiſtrats d'y apporter tous les remedes dont on ſe peut aviſer pour les chaſſer du païs.

Pour cet effet l'on faiſoit ſortir à la campagne tous les habitans des villages, avec des trompettes & autres ſemblables inſtrumens, afin de les étonner par le bruit, & les chaſſer des endroits où elles pouvoient faire plus de dommage, ce qui réüſſit heureuſement; car c'étoit une choſe étonnante de voir comme elles s'enfuyoient, lorſqu'elles entendoient le bruit que faiſoient les Indiens.

Dans tous les endroits où elles deſcendoient, ſur les montagnes & dans les grands chemins, elles y laiſſoient leurs petits, qui rampoient ſur la terre, & la menaçoient d'une ſeconde playe l'année ſuivante; mais pour

pour y remédier l'on commanda à tous les habitans des villages de faire de longues fosses pour les y enterrer.

Par ce moyen & avec beaucoup de peine & de perte pour ces pauvres Indiens, ces pestilentieux insectes furent chassez en la mer du Sud, où ils trouverent leur tombeau dans les eaux, à même tems que leurs petits le trouvoient dans la terre; & comme l'on ne put pas tout d'un couples enterrer tous, il en resta encore quelques-uns; mais comme le nombre n'en étoit pas grand; on en vint bien-tôt à bout.

Mais pendant que tout le monde étoit affligé de la sorte, les Prêtres firent bien leurs affaires; car de tous côtez l'on faisoit des Processions, & l'on faisoit dire des Messes pour tâcher d'éloigner cette peste du païs.

Toutes les Images des Saints qui étoient à Mixco furent portées à la campagne en Procession, & particuliérement celles de la Vierge & de saint Nicolas de Tolentin, à l'honneur de qui l'on a accoûtumé de benir de petits pains où l'image du Saint est empreinte d'un côté, qu'on dit être bons pour chasser la peste, la fiévre, & toutes sortes de périls & grands dangers publics.

Tous les Laboureurs & Fermiers Espagnols de la vallée, vinrent à Mixco apporter leurs offrandes à ce Saint, firent dire des Messes,

Messes, & benir de ces petits pains, qu'ils emporterent chez eux, & en jetterent les uns parmi leurs bleds, & en enterrerent d'autres dans leurs hayes & buissons, dans la créance qu'ils avoient à saint Nicolas, que ces pains benits en son nom empêcheroient que les sauterelles ne vinssent dans leurs champs.

De maniere que quand les sauterelles se furent retirées sans que leurs bleds en eussent été endommagez, ils se mirent tous à crier miracle en faveur de Notre-Dame & de Saint Nicolas de Tolentin, & à faire dire des Messes pour s'acquiter des vœux qu'ils leur avoient faits pendant le danger des sauterelles; de sorte que leur dévotion en cette rencontre-là m'apporta encore beaucoup plus d'argent, que ce que j'avois accoûtumé de recevoir des Confrairies dont j'ai parlé ci-devant.

L'année suivante tout ce païs-là fut généralement infecté d'une certaine maladie presque aussi contagieuse que la peste, qu'ils appellent *Tabardillo*, qui étoit une certaine fiévre dans les entrailles qui à grand peine duroit jusqu'au septiéme jour; car ordinairement elle faisoit mourir les personnes le troisiéme ou le cinquiéme jour.

La mauvaise odeur & la puanteur qui sortoit du corps des malades suffisoit pour infecter non seulement ceux de la mai-

son,

ſon, mais auſſi tous ceux qui les venoient voir.

Elle leur faiſoit pourrir la bouche & la langue, & les rendoit auſſi noirs que du charbon avant que de mourir.

Il y eut bien peu d'Eſpagnols infectez de cette maladie contagieuſe, mais les Indiens le furent tous généralement.

L'on diſoit qu'elle avoit commencé aux environs de Mixco, d'où elle s'étoit répanduë de village en village juſqu'à Guatimala, & enſuite avoit paſſé au-delà, comme les ſauterelles avoient fait l'année auparavant, qui étoient parties de Mixco, & enſuite avoient couru par tout le païs.

Je viſitai diverſes perſonnes qui moururent de cette maladie, ſans me ſervir d'autre antidote que de ſentir un mouchoir trempé dans du vinaigre, avec quoi, moyennant la grace de Dieu, je me tirai de ce danger, au lieu que pluſieurs autres en moururent.

J'enterrai dans Mixco quatre-vingt-dix perſonnes, & plus de cent à Pinola, dont j'eus deux écus de chacun de tous ceux qui étoient au-deſſus de l'âge de huit ans, afin de dire une Meſſe pour délivrer leurs ames du Purgatoire; de ſorte qu'en moins de ſix mois j'en tirai près de quatre cens écus, & par ce moyen auſſi bien que par les ſauterelles j'eus dequoi m'enrichir pendant deux ans,

ans, comme tous les autres Curez qui étoient mes voisins.

Mais il ne faut pas s'imaginer que parce-qu'il mourut plusieurs personnes en ce village-là, les offrandes que j'avois accoûtumé de recevoir fussent diminuées; les Seigneurs de ces deux villages prirent le soin d'y remédier en cette maniére.

Afin de ne rien perdre du tribut qu'on avoit accoûtumé de leur payer avant la maladie, après qu'elle fut cessée ils firent nombrer les Indiens, & obligerent tous ceux qui avoient passé douze ans à se marier, ce qui étoit encore un nouveau moyen de m'apporter de l'argent, car j'avois deux écus de chaque mariage sans compter les offrandes, & il se trouva qu'en cette occurrence je fis pour le moins quatre-vingt mariages, de sorte que j'en retirai une bonne somme.

Ce ne fut pas là tout le malheur de ce païs-là: car après cette maladie contagieuse les pluïes furent si grandes, que les Laboureurs n'en appréhendoient pas moins que la perte de tous leurs biens.

Car tous les jours à midi pendant un mois l'air se trouvoit couvert de nuages si épais & si sombres, que non seulement la lumiere du Soleil en étoit obscurcie; mais il en tomboit des pluïes si violentes, qu'elles ruïnerent beaucoup de bleds, & abatirent

tirent quantité de pauvres cases des Indiens ; mais ce qui étoit encore plus étonnant, c'est que parmi la pluye il faisoit des tonnerres qui sembloient menacer de ruïne tout ce païs-là.

Deux hommes qui voyageoient ensemble dans la vallée de Mixco, en furent frappez tous deux à mort & renversez de leurs mules à terre.

La Chapelle de Notre-Dame de Mont-Carmel en la même vallée en fut brûlée rez-pied, rez-terre, & deux autres maisons à la riviere des Vaches.

Un autre éclat de tonnerre tomba aussi à Petapa sur le grand Autel de l'Eglise, dont il fit fendre les murailles courant d'un Autel à l'autre, où il effaça toutes les peintures & dorures, sans pourtant y faire de mal.

Un Religieux qui dormoit sur son lit après dîné dans le Couvent des Cordeliers de Guatimala en fut frappé à mort, & son corps demeura aussi noir que s'il avoit été brûlé au feu, & néanmoins il n'y avoit aucune apparence de blessure sur lui.

Il arriva divers accidens certe année-là 1632. dans tout le Païs ; mais Dieu m'en garantit toûjours par sa grace comme par une espece de miracle.

Car étant un Samedi à Mixco tout tremblant & rempli de crainte, comme je fai-

ſois mes prieres dans ma chambre, le tonnerre tomba ſur la muraille de l'Egliſe joignant ma chambre, & tua deux veaux qui étoient attachez à un pieu dans la cour, qui devoient être tuez le lendemain pour l'uſage du Couvent.

L'éclair étoit ſi proche & ſi terrible que ma chambre parut toute en feu, & il me jetta par terre avec tant de violence que je demeurai quelque tems comme mort, & étant revenu à moi je trouvai pluſieurs Indiens autour de ma maiſon, qui y étoient venus croyant que le feu y devoit être ou bien dans l'Egliſe.

Ces orages m'apporterent auſſi beaucoup de profit; car comme j'ai dit ci-deſſus, les Eſpagnols de la Vallée & les Indiens firent faire pluſieurs Proceſſions où l'on porta les Images des Saints, ce qui ne ſe fit pas ſans argent; car chacun y apportoit des offrandes & des aumônes à l'ordinaire.

L'Eté ſuivant il fit des tremblemens de terre extraordinaires, qui furent ſi grands dans le Péru, que la Ville de Truxillo fut abîmée dans la terre qui s'ouvrit en divers endroits, & engloutit preſque tous les habitans qui étoient en prieres à l'Egliſe.

Le dommage qu'il fit autour de Guatimala fut beaucoup moindre qu'en d'autres endroits : car il ne fit qu'abattre quelques murailles de terre, & faire trembler les

Egliſes ; ce qui ne laiſſa pas de jetter une ſi grande appréhenſion parmi les habitans qui craignoient encore un malheur pareil à celui du tremblement de terre qui étoit arrivé un peu avant que je vinſſe en ce païs-là, que pour l'éviter, tous ſe mirent en dévotion, & firent dire quantité de Meſſes pour éloigner le danger dont ils étoient menacez.

Ces tremblemens de terre ſont plus fréquens que de longue durée ; car ils ne durent pas long-tems, faiſant trembler la terre de trois mouvemens differens, dont l'un la remuë à gauche, l'autre à droite, & le troiſiéme ſemble la remettre dérechef dans ſon lieu.

Il eſt conſtant que s'ils duroient long-tems, il n'y a point de clochers, de tours, ni d'édifices ſi grands & ſi bien bâtis qu'ils ne renverſaſſent rez-pied, rez-terre.

Il en arriva un à Mixco qui fut ſi fort, qu'il fit ſonner les cloches & pancher le clocher d'un côté ; mais je m'y étois ſi fort accoûtumé que je ne prenois plus la peine de quitter mon lit pour cela.

Mais cette année-là ils me donnerent de ſi fortes apprehenſions, que je puis dire que j'étois perdu ſi Dieu ne m'eût aſſiſté.

Car un matin comme j'étudiois dans ma chambre, il arriva un tremblement de terre ſi ſoudain & ſi violent, qu'il me fit quitter

la

la table pour me réfugier ſous une fenêtre, craignant qu'avant que j'euſſe deſcendu les dégrez, toute la maiſon ſeroit tombée & m'auroit écraſé.

La fenêtre étoit dans une muraille fort épaiſſe & voutée en arcade, qui eſt l'endroit que les Eſpagnols tiennent pour le plus aſſuré au cas qu'une maiſon vînt à tomber.

Auſſi-tôt que je me fus retiré ſous cette fenêtre le tremblement de terre ceſſa ; mais comme je déliberois en moi-même ſi je demeurerois où j'étois, ou ſi je deſcendrois en la cour, il en vint un ſecond encore plus fort que le premier, de ſorte que cela me fit apprehender d'être écraſé à la fin par ces ſecouſſes ſi violentes ; car je voyois bien que ſi la maiſon tomboit, cette fenêtre ne me pouvoit pas ſauver, & que je ſerois jetté à terre par l'ouverture, qui étoit large & aſſez élevée, ſans vîtres & fermée de bois, comme c'eſt la mode de ce païs-là.

De maniere que cela arrivant je ne courrois pas moins de riſque que de me caſſer la tête, une jambe, ou un bras ; que ſi je ſautois à terre de moi-même, je pouvois me ſauver la vie, mais je ne pouvois manquer de m'eſtropier.

L'étonnement dans lequel j'étois m'empêchoit de prendre aucune réſolution ; mais au milieu de cette perplexité un troiſiéme

tremblement de terre étant ſurvenu auſſi violent que les autres, m'ôta tellement le jugement que je mis un pied ſur la fenêtre pour me jetter en bas ; mais Dieu me retint, & à même tems fit ceſſer tous ces tremblemens de terre.

En cette maniere-là Dieu me ſauva la vie par deux fois dans Mixco ; mais dans Pinola je me vis auſſi en danger de perdre une jambe par un petit animal qui eſt beaucoup moindre qu'une puce.

Ce Village de Pinola s'appelle dans la langue Indienne *Pancan* ; Pan ſignifie dedans ou parmi, & Cac ſignifie trois choſes, la premiere le feu, la ſeconde un fruit, qu'on nomme autrement *guiava*, & la troiſiéme une petite vermine, que les Eſpagnols appellent *nigua*, qui eſt commune dans toutes les Indes, mais plus en certains endroits qu'en d'autres, & particuliérement où il y a quantité de pourceaux.

Les Eſpagnols diſent qu'il y eut pluſieurs ſoldats de François Drac qui en moururent, lorſqu'ils mirent pied à terre aux environs de Nombre de Dios, & monterent ſur les hautes montagnes de S. Paul vers Panama.

Car comme ils ſentoient que les pieds leurs démangeoient & qu'ils en ignoroient la cauſe, ils ſe mirent à les grater ſi fort qu'il y vint des apoſtumes qui les firent mourir.

Quelques-uns disent qu'elles s'engendrent par tout, haut & bas, sur les tables & sur les lits aussi bien que sur la terre; mais l'experience montre qu'elles ne s'engendrent que sur la terre, & particulierement où les maisons sont sales & peu souvent baliées.

Elles s'attachent ordinairement aux pieds & entrent dans les souliers, mais fort peu souvent aux mains & aux autres parties du corps, ce qui fait voir qu'elles s'engendrent sur la terre & non ailleurs.

Elles sont beaucoup moindres que les plus petites puces; de sorte qu'on a de la peine à les voir, & lorsqu'elles entrent dans les pieds, l'on y sent une chaleur & une demangeaison extrême.

Elles paroissent noires en ce tems-là, & ne sont pas plus grosses que la pointe d'une épingle, & l'on les peut tirer facilement toutes entieres avec une épingle; mais s'il en reste la moindre chose, cela fera autant de mal que si tout le corps y étoit demeuré, & entrera dans la chair.

Lorsqu'elles y sont entrées elles y engendrent une petite vessie pleine de lentes, qui grossit peu-à-peu jusqu'à la grosseur d'un pois, & cause encore une fort grande demangeaison, que si l'on grate, cela se convertit en apostume, & met tout le pied en danger.

Quelques-uns tiennent que le meilleur eſt de les tirer dehors quand elles ne ſont que commencer à demanger & entrer dans la peau ; mais cela eſt difficile, parce qu'on a de la peine à les voir, & qu'elles ſont aiſées à rompre.

C'eſt pourquoi pluſieurs n'y touchent point qu'elles ne ſoient entrées dans la chair, & n'ayent engendré une veſſie pleine de lentes qui ſe fait voir par ſa lueur au travers de la peau, qu'alors avec la pointe d'une épingle ils égratignent tout autour de la veſſie, & la déracinent en ſorte qu'ils la puiſſent enlever toute entiere avec la pointe de l'épingle : car ſi on la perce elle repullulle tout de nouveau ; mais ſi on l'arrache toute entiere, & que l'on mette un peu de matiere d'oreille ou des cendres ſur le trou, dans un jour ou deux tout eſt gueri.

Le moyen d'empêcher que cette vermine n'entre dans les pieds, eſt de poſer les chauſſes & les ſouliers avec les autres habits ſur un eſcabeau, ou ſur une chaiſe élevée de terre, & de ne point marcher nuds pieds.

Mais c'eſt une choſe admirable que les Indiens qui vont nuds pieds n'en ſont preſque jamais incommodez, ce qu'on attribuë à la dureté de leur peau, car s'ils l'avoient auſſi tendre que ceux qui portent des chauſſes & des ſouliers, ils en ſeroient auſſi bien incommodez qu'eux.

Penac ou Pinola eſt fort ſujet à cette ſorte de vermine ou à ces niguas, comme je l'ai éprouvé par une fâcheuſe experience; car à mon arrivée en ce lieu, ne connoiſſant pas encore la nature de ces inſectes, j'en laiſſai croupir un ſi long-tems dans mon pied en continuant auſſi de le grater, qu'à la fin il s'y fit une telle apoſtume que je fus obligé de me mettre entre les mains du Chirurgien, & de garder le lit pendant deux mois, après quoi je fus entierement gueri par la grace de Dieu.

Mais afin que la poſterité puiſſe connoître les graces que la Providence divine m'a faites en ces Païs ſi éloignez de ma patrie, avant que de conclure ce chapitre je veux decrire les autres perils où je me ſuis trouvé, & la maniere par laquelle Dieu m'en a tiré.

Quoiqu'il ſoit vrai que la plûpart des Indiens ne ſoient Chrêtiens qu'en apparence & par formalité, & qu'ils ſoient adonnez ſecrettement au ſortilege & à l'idolatrie; néanmoins comme ils étoient ſous ma charge, je crûs qu'en leur prêchant Jeſus-Chriſt, les careſſant & protegant contre la cruauté des Eſpagnols, je pourrois d'autant mieux les inſtruire en la verité, & particulierement touchant Dieu le Pere & Notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

C'eſt pourquoi comme ils avoient beau-

coup de respect & d'affection pour moi, je tâchois dans toute sorte d'occasions de leur témoigner de l'amitié en plaignant leur condition, prenant leur parti lorsque quelque Espagnol leur faisoit du tort, & ayant toûjours dans ma chambre des eaux de vie & du vin pour les faire boire lorsqu'ils me venoient voir, & pour les fortifier lorsqu'ils étoient malades ou affligez, ce qui pourtant pensa presque me couter la vie dans le Village de Pinola.

Car un Indien de ce Village-là, qui servoit un Espagnol nommé *Francisco de Montenegro* qui demeuroit à une demi-lieuë de là, fut un jour tellement battu & meurtri par son maître, parcequ'il lui dit qu'il me viendroit faire ses plaintes de ce qu'il ne lui payoit pas ses gages, qu'ayant été apporté chez lui, si je n'eusse promptement envoyé un Chirurgien pour le panser que je fis venir de Petapa, il est certain qu'il en fût mort.

Je me plaignis au Président de Guatimala du mauvais traittement que ce pauvre Indien avoit reçû, qui ayant consideré ma plainte fit venir l'Espagnol dans la Ville, le fit mettre en prison, où il demeura jusqu'à ce que l'Indien fut gueri, & après avoir payé une bonne amande.

De plus je fis un sermon où je representai cette action aux autres Espagnols mes voisins,

ſins, les exhortant à ne faire point de tort aux pauvres Indiens, & les avertiſſant que je ne le ſouffrirois pas non plus que s'ils le faiſoient à moi-même, parceque je les conſiderois comme des Neophytes & de nouvelles plantes du Chriſtianiſme, que l'on ne devoit point choquer, mais qu'on devoit plûtôt par douceur & par amitié tâcher d'amener à Jeſus-Chriſt.

Je commandai enſuite à tous les Indiens à qui l'on feroit quelque tort de ſe venir plaindre à moi, & que je repréſenterois ſi bien leurs plaintes que je m'aſſurois qu'on leur feroit juſtice, comme ils pouvoient bien voir par ce que j'avois déja fait.

Ce ſermon toucha de ſorte Montenegro, qu'il fit ſerment, à ce qu'on me rapporta, de me faire mourir; j'eus pourtant de la peine à le croire, m'imaginant que c'étoit plûtôt une rodomontade Eſpagnole qu'une veritable reſolution.

Quelques-uns de mes amis même me conſeillerent de prendre garde à moi; mais je mépriſai encore cet avis, juſqu'à ce que je vis venir tout en courant à la porte de ma chambre les garçons & les Indiens qui ſervoient dans ma maiſon, qui me dirent de prendre garde à moi & de ne point ſortir, parceque Montenegro étoit dans la cour avec une épée nuë qui me vouloit tuer.

Je leur ordonnai auſſi-tôt d'aller que-

tir les Officiers du Village pour venir à à mon aide ; mais cependant cet Eſpagnol qui étoit en une ſi grande furie, comme il ſe vit découvert il s'enfuit du Village.

Cela m'obligea de pourvoir à ma ſûreté, & pour cet effet je fis venir un Negre nommé Michel Delva qui étoit un homme fort & robuſte, pour demeurer auprès de moi juſqu'à ce que j'euſſe vû la fin du mauvais deſſein de Montenegro.

Le Dimanche ſuivant comme je devois aller le matin au Village de Mixco, je pris mon Negre avec moi & une demi-douzaine d'Indiens pour m'y accompagner, & paſſant au travers d'un petit bois qui eſt au milieu de la Vallée, je rencontrai mon ennemi qui m'y attendoit, qui voyant l'eſcorte que j'avois, n'oſant rien faire, ſinon de me dire des injures & qu'il eſperoit de me rencontrer quelque jour que je ſerois tout ſeul.

Cela m'obligea de ne pas differer davantage à faire une ſeconde plainte contre lui au Preſident ; qui la reçut fort bien, & après avoir tenu Montenegro un mois dans la priſon le bannit à trente lieuës de la Vallée.

Je ne fus pas ſeulement perſecuté par les Eſpagnols à cauſe des Indiens pendant que je demeurois en ces Villages-là ; mais auſſi par des Indiens mêmes qui n'avoient de la

Religion

Religion qu'en apparence ; mais quoique je me trouvaſſe en grand peril par la haine des uns & des autres, Dieu me fit pourtant toûjours la grace de m'en garentir.

CHAPITRE XXI.

Des Sorciers & de leurs Sortileges, avec trois Hiſtoires remarquables ſur ce ſujet.

IL y en avoit quelques-uns à Pinola qui étoient fort adonnez au ſortilege, & qui par le pouvoir du diable avoient fait d'étranges choſes.

Entre les autres il y avoit une vieille femme nommée Marthe de Carillo, qui avoit déja été accuſée pour avoir enſorcelé pluſieurs perſonnes du Village : mais les Juges Eſpagnols la déchargerent ne trouvant point de preuves certaines contr'elle ; ce qui la rendit encore pire qu'elle n'étoit auparavant, de ſorte qu'elle fit beaucoup plus de mal.

Il y mourut deux ou trois perſonnes pendant que j'y étois, qui finirent leur vie en langueur, & dirent à leur mort que c'étoit cette Carillo qui les avoit tuez, & qu'ils la voyoient ſouvent autour de leur lit qui les menaçoit avec un viſage plein de colere & de fureur.

Les Indiens l'apprehendoient ſi fort, qu'ils n'oſoient ſe plaindre ni avoir affaire avec elle; ce qui m'obligea de faire dire à Dom Jean de Guzman qui étoit Seigneur de ce Village-là, que s'il n'y mettoit ordre elle détruiroit ſon Village.

Sur cela il obtint une Commiſſion pour moi de l'Evêque & pour un autre Officier de l'inquiſition, afin de faire une exacte perquiſition de ſa vie & de ſes mœurs; ce qu'ayant fait, les Indiens firent de grandes plaintes contr'elle, la plûpart des habitans du Village témoignant qu'elle étoit notoirement ſorciere, & qu'avant qu'elle fût accuſée la premiere fois, elle avoit accoûtumé par tout où elle alloit autour du village de ſe faire ſuivre par une canne, qui lorſqu'elle entroit dans l'Egliſe ſe tenoit à la porte juſqu'à ce qu'elle fût ſortie, & s'en retournoit après avec elle en ſa maiſon, & qu'ils croyoient que cette canne étoit ſon demon & ſon eſprit familier, parcequ'ils avoient ſouvent mis des chiens après qui au lieu d'en approcher s'en étoient fuis.

Mais depuis qu'elle avoit été accuſée devant la Juſtice, cette canne n'avoit point paru, ce qu'on croyoit qu'elle avoit fait par adreſſe, afin qu'on ne la ſoupçonnât plus de ſe mêler de ces choſes-là.

Cette vieille étoit veuve & des plus pauvres du village en apparence, & néanmoins elle

elle avoit toûjours beaucoup d'argent ſans qu'on pût dire d'où il lui pouvoit venir.

Lorſque je faiſois cette enquête ſecrette contr'elle, qui étoit au tems du Carême que tous les habitans du Village ſe venoient confeſſer, elle y vint auſſi comme les autres, & m'apporta le plus beau preſent que j'euſſe reçû entre tous ceux du Village; car au lieu que c'étoit une choſe commune de donner une reale, elle m'en donna quatre avec un cocq-d'Inde, des œufs, du poiſſon & un petit pot de miel.

Elle s'imaginoit que cela me donneroit une meilleure opinion d'elle, que je n'en avois reçûë par le raport des habitans du lieu.

Je reçûs ſes offrandes & l'oüis en confeſſion, où elle ne dit que des bagatelles qu'à grande peine auroit-on pû mettre au rang des pechez veniels.

Ce qui m'obligea de l'examiner plus exactement ſur l'opinion commune que tous les Indiens avoient d'elle, & particuliérement de ceux qui en mourant m'avoient déclaré qu'elle les avoit enſorcelez, & qu'elle les avoit menacez avant qu'ils tombaſſent malades, & depuis pendant leur maladie leur étoit apparuë autour de leur lit, en les menaçant de les faire mourir, & perſonne ne la voyant qu'eux.

A quoi elle ne répondit autre choſe, ſinon

non qu'elle ſe mit à pleurer, & dit qu'on lui faiſoit tort de croire cela d'elle.

Je lui demandai comme quoi étant une pauvre femme veuve, ſans avoir aucuns enfans qui l'aſſiſtaſſent, & ſans aucuns moyens de gagner ſa vie, elle avoit néanmoins tant d'argent que de me donner plus que ne faiſoient les plus riches du Village, comme quoi elle avoit eu ce cocq-d'Inde, ce poiſſon, & ce miel, n'ayant rien de tout cela chez elle?

A quoi elle me repondit que Dieu l'aimoit & lui avoit donné toutes ces choſes-là, & qu'elle avoit acheté le reſte de ſon argent.

Je lui demandai de qui elle l'avoit acheté, & elle me repondit que c'étoit de ceux du Village.

Je l'exhortai fort à la repentance, à quitter le demon, & à n'avoir aucune familiarité avec lui; ſur quoi elle me fit des reponſes pleines de pieté & de devotion, me ſuppliant inſtamment de lui vouloir adminiſtrer la Communion avec tous les autres qui devoient communier le lendemain.

Mais je lui répondis que je n'oſerois le faire, me ſervant même des paroles de Jeſus-Chriſt, qu'il ne faut point donner aux chiens le pain des enfans, ni jetter les perles aux pourceaux, & que ce feroit un grand ſcandale ſi je lui donnois la Communion,

nion, après avoir été non seulement soupçonnée, mais aussi accusée d'être sorciere.

Elle prit cela en fort mauvaise part, & me dit que pendant plusieurs années elle avoit toûjours reçû la Communion, & que ce lui étoit un grand déplaisir de s'en voir privée en sa vieillesse, ensuite dequoi elle se prit à pleurer; mais toutes ses larmes ne me toucherent point, & je demeurai ferme à lui refuser la Communion, & lui donnai congé là-dessus de se retirer.

Sur le midi après que j'eus achevé mon Office dans l'Eglise, j'ordonnai à mes gens d'aller recueïllir les offrandes, & de me faire apprêter à dîné le poisson qu'elle avoit apporté; mais il ne fut pas plûtôt dans la cuisine que le cuisinier le trouva plein de vers & qui sentoit mauvais, de sorte qu'il fallut le jetter.

Cela commença de me donner du soupçon de cette vieille sorciere, & m'obligea d'aller visiter le miel qu'elle m'avoit donné, que je versai dans un plat & le trouvai rempli de vers; pour ses œufs je ne pûs les reconnoître entre les autres, parceque j'en avois reçû environ un cent ce jour-là, mais à mesure qu'on les employoit, l'on en trouva les uns qui étoient pourris, & d'autres où il y avoit des poulets morts dedans.

Le cocq-d'Inde fut trouvé mort le len-

demain ; & quant à ses quatre réales, je ne pûs pas m'appercevoir si elle m'avoit ensorcelé de ce coté-là, parceque je les avois mises dans ma pochette avec plusieurs autres qu'on m'avoit données ce jour-là; néanmoins autant que je me pouvois souvenir de tout ce qui m'avoit été donné, je trouvois qu'il en manquoit quatre reales.

Le soir après que mes serviteurs Indiens se furent allez coucher, je demeurai fort tard en ma chambre à étudier, parceque je devois le lendemain faire une exhortation à tous ceux qui devoient communier.

Après que j'eus étudié un peu de tems, entre dix & onze heures, tout soudain la grande porte de la salle, à côté de laquelle étoit ma chambre & celle de mes serviteurs, & trois autres portes s'ouvrirent avec grand bruit, & j'oüis quelqu'un qui entra dans la salle & s'y promena quelque tems.

Après cela j'oüis encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le lieu où l'on serroit les harnois de mes mulets, ce qui me fit croire que ce pouvoit être mon Negre Michel Delva, qui bien souvent se retiroit fort tard, particulierement depuis la crainte que j'avois eu de Montenegro,& je m'imaginai que c'étoit qu'il alloit serrer la selle de son mulet, ce qui fit que je l'appellai deux ou trois fois par son nom du dedans de ma chambre, sans que personne me repondît un seul mot.

Mais

Mais au lieu de cela j'oüis encore ouvrir une autre porte par où l'on entroit dans le jardin, ce qui me donna alors une telle frayeur que tout le corps m'en trembla, & les cheveux m'en dresserent en la tête; de sorte que je n'avois pas même le courage d'appeller mes valets, tant j'étois épouvanté.

Cela me fit penser à la sorciere & prier Dieu de me garder de sa malice, ensuite de quoi ayant pris courage, & me sentant la parole libre que la peur m'avoit retenuë jusqu'alors, j'appellai mes valets & heurtai avec une canne afin qu'ils me pussent entendre; car je n'osois pas ouvrir ma porte ni sortir de ma chambre.

Le bruit que je fis ayant reveillé mes gens ils s'en vinrent à la porte de ma chamcre, & après l'avoir ouverte je leur demandai s'ils n'avoient oüi personne dans la salle, & s'ils n'avoient pas entendu ouvrir toutes les portes.

Ils me répondirent qu'ils dormoient & qu'ils n'avoient rien oüi; il n'y eut qu'un garçon qui dit qu'il avoit tout entendu, & me raconta les mêmes choses que j'avois oüies.

Là-dessus je pris ma chandelle à la main, & m'en allai avec eux dans la salle pour visiter les portes, que je trouvai toutes fermées,comme les serviteurs me dirent qu'ils les avoient laissées Cela

Cela me fit connoître alors que la sorciere avoit eu dessein de m'épouvanter, mais qu'elle n'avoit pû me faire de mal.

Après cela je me retirai dans ma chambre & allai me mettre au lit, ayant fait venir deux de mes serviteurs pour coucher auprès de moi.

Le matin j'envoyai querir mon Official, & lui dis ce qui m'étoit arrivé pendant la nuit; de quoi il se prit à rire, & me dit que c'étoit la veuve Carillo, qui avoit fait souvent de semblables tours dans le Village à ceux qui l'avoient choquée; c'est pourquoi il m'étoit venu voir le soir avant que de lui donner la Communion, de peur qu'elle ne me fît quelque mal; ce que je lui refusai comme j'avois fait à elle-même; & ensuite il me dit que je n'avois qu'à me rejoüir, & qu'il sçavoit bien qu'elle n'avoit pas le pouvoir de me faire aucun mal.

Ce jour-là même après la Communion quelques-uns des principaux Indiens me vinrent trouver, & me dirent que la vieille Carillo s'étoit vantée qu'elle me feroit piece d'une façon ou d'autre, parceque je ne voulois pas lui donner la Communion.

Mais pour délivrer le Village d'une si méchante créature, je la fis conduire à Guatimala avec toutes les informations & les témoins que j'avois contr'elle, que j'envoyai au President & à l'Evêque, qui la firent

rent mettre en priſon où elle mourut deux mois après.

Il y avoit encore beaucoup d'autres Indiens dans ce Village-là, qu'on diſoit qui faiſoient d'étranges choſes.

Entr'autres l'on diſoit qu'il y avoit un certain Jean Gonçalez qui ſe transformoit ſouvent en lion, & comme il étoit en cette figure-là il fut bleſſé au nez par un pauvre innocent Eſpagnol, qui gagnoit ſa vie à chaſſer des cerfs & d'autres bêtes ſauvages dans les bois & ſur les montagnes.

Un jour ayant apperçû un lion caché derriere un arbre, dont il ne voyoit que le mufle, il tira deſſus & auſſi-tôt le lion s'enfuit.

Le même jour Gonçalez ſe trouva mal, & l'on m'envoya querir pour oüir ſa Confeſſion; comme je fus arrivé chez lui, je trouvai qu'il étoit bleſſé au viſage & qu'il avoit le nez tout caſſé, & lui ayant demandé comment cela lui étoit arrivé, il me répondit qu'il étoit tombé d'un arbre, & que peu s'en falloit qu'il ne ſe fût tué; neanmoins il accuſa enſuite ce pauvre Eſpagnol d'avoir tiré ſur lui.

L'affaire ayant été portée devant le Juge, l'on reçût le témoignage que je rendis que Gonçalez m'avoit dit qu'il étoit tombé d'un arbre; l'Eſpagnol fut interrogé ſur ſon ferment, qui dit qu'il avoit tiré ſur un lion

lion dans un bois fort épais, & où l'on n'auroit jamais crû qu'un Indien pût avoir affaire.

L'arbre fut encore trouvé dans le bois marqué des balles de fusil, & Gonçalez avoüa que c'étoit là l'endroit où il s'étoit blessé, & étant examiné comment il n'étoit point tombé; & n'avoit point été apperçû de l'Espagnol lorsqu'il étoit venu chercher le lion qu'il croyoit avoir tué, il répondit, qu'il s'en étoit fui de peur que l'Espagnol n'achevât de le tuer.

Mais comme la plûpart de ses réponses parurent frivoles, que l'innocence de l'Espagnol fut reconnuë, & le soupçon que l'on avoit dans tout le Village que Gonçalez avoit commerce avec le demon, l'Espagnol fut renvoyé absous de tout ce que l'autre avoit déposé contre lui.

Mais tout cela n'étoit rien au prix de ce qui arriva ensuite à un nommé Jean Gomez, le principal des Indiens de ce Village-là, âgé de près de quatre-vingt ans, Chef & Gouverneur de la plus considerable Tribu qui fût entr'eux, & dont l'avis étoit toûjours preferé à celui de tous les autres, qui paroissoit assez homme de bien, & qui manquoit peu souvent de se trouver le matin à la Messe & à Vêpres l'après dinée, ayant même fait de grands dons à l'Eglise du lieu.

Cet

Cet Indien s'étant trouvé malade ſubitement comme j'étois dans le Village de Mixco, les Bedeaux de la Confrairie de la Vierge craignant qu'il ne mourût ſans Confeſſion & d'être repris de negligence, me vinrent trouver à Mixco ſur le minuit, pour me prier de venir tout à l'heure pour aſſiſter Jean Gomez & le diſpoſer à bien mourir, diſant qu'il ſouhaitoit fort de me voir & que je vinſſe pour le conſoler.

Quoique ce fût une heure induë & qu'il tombât une groſſe pluye, jugeant que c'étoit une œuvre de charité, cela ne m'empêcha pas de monter à cheval, & de faire trois lieuës dans l'obſcurité de la nuit & pendant la pluye.

Lorſque j'arrivai à Pinola étant tout percé de la pluye, je m'en allai d'abord à la maiſon du vieux Gomez qui étoit couché dans ſon lit la face enveloppée, qui me remercia de la peine que je prenois pour le ſalut de ſon ame, me pria de le confeſſer, & par ſes larmes & par ſa confeſſion ne me donna que des marques d'une bonne vie & du deſir qu'il avoit de mourir & d'aller à Jeſus-Chriſt.

Je le conſolai & le preparai à la mort, mais avant que de partir je lui demandai comme il ſe portoit? il me répondit que ſon mal n'étoit autre choſe que la vieilleſſe avec la foibleſſe qui l'accompagnoit.

Après cela je m'en allai en ma maison, où je changeai de linge & me couchai pour prendre un peu de repos ; mais tout aussitôt l'on me vint querir pour donner l'Extrême-Onction à Gomez, qui est une chose que les Indiens n'oublient jamais avant que de mourir.

Comme je lui oignois le nez, les lévres, les yeux les mains & les pieds, je remarquai qu'il étoit enflé & tout livide, néanmoins je n'en fis pas de compte croyant que cela venoit de sa maladie.

Je m'en retournai au logis sur le point du jour & après avoir un peu reposé, quelques Indiens vinrent fraper à ma porte, qui venoient acheter des cierges pour faire des offrandes pour l'ame de Jean Gomez qui venoit de mourir, & qui devoit être enterré ce jour-là solemnellement après la Messe.

Je me levai ayant encore les yeux tout rouges pour n'avoir pas reposé toute la nuit, & m'en allai à l'Eglise où je trouvai que l'on commençoit à faire la fosse.

Je rencontrai deux ou trois Espagnols qui demeuroient proche du Village, qui étoient venus pour entendre la Messe ce matin-là, qui s'en vinrent avec moi dans ma chambre, avec qui j'entrai en conversation touchant Jean Gomez, leur disant que j'avois reçû beaucoup de consolation

de

de le voir si bien mourir, que je ne faisois point de doute qu'il ne fût sauvé, & que tous les habitans du Village perdoient beaucoup en sa mort, parcequ'il étoit leur Chef & Conducteur, qui les avoit toûjours gouvernez avec beaucoup de sagesse & de jugement.

Là-dessus ces deux Espagnols se prirent à rire en se regardant l'un l'autre & me dirent que j'étois bien trompé par tous les Indiens, & particulierement par le défunt Jean Gomez, si je croyois qu'il eût été un saint ou un homme de bien.

Je leur répondis que comme ils étoient ennemis des pauvres Indiens, ils en jugeoient toûjours mal; mais que j'en pouvois rendre un témoignage plus certain qu'eux, parceque je sçavois fort l'état de leurs consciences.

Mais l'un d'entr'eux me repliqua, qu'il sembloit que je ne sçavois gueres bien ce qui étoit de la mort de Jean Gomez par la confession qu'il m'avoit faite avant que de mourir, & qu'il falloit bien que je ne sçeusse pas le bruit qu'il y avoit dans le Village touchant sa mort; ce qui m'étonna si fort que je les priai de me dire la verité de ce qu'ils en sçavoient.

Ils me dirent que le bruit étoit que Jean Gomez étoit le plus grand magicien & sorcier du Village, & qu'il avoit accoûtumé de

de prendre la forme d'un lion, & ſous cette forme-là de courir par les montagnes.

Qu'il avoit toûjours été ennemi mortel d'un certain Sebaſtien Lopez, qui étoit un vieux Indien & Chef d'une autre Tribu; qu'il y avoit deux jours qu'ils s'étoient rencontrez tous deux en la montagne, Gomez ſous la figure d'un lion, & Lopez ſous celle d'un tigre, où ils s'étoient battus fort cruellement, jusqu'à ce que Gomez qui étoit le plus vieux & le plus foible, fut laſſé & tellement mordu & moulu de coups qu'il en étoit mort.

Que pour montrer que cela étoit vrai, l'on avoit mis Lopez en priſon à cauſe de cela, que les deux Tribus étoient en conteſte tous enſemble ſur ce ſujet-là, que la Tribu & les parens de Gomez demandoient ſatisfaction à Lopez & à ceux de ſa Tribu & une grande ſomme d'argent, & à faute de cela les menaçoient de mettre l'affaire entre les mains des Magiſtrats Eſpagnols; mais qu'ils ne vouloient pas le faire encore ſi-tôt, du moins s'ils pouvoient pacifier les choſes entr'eux, de peur que cela ne fît tort à leur Village, & les rendît odieux aux Eſpagnols.

Cela me ſembla ſi extraordinaire que je ne ſçavois plus ce que je devois croire, & me fit reſoudre à ne jamais ajoûter foi à aucun Indien, ſi je pouvois découvrir que

Jean Gomez eût été ſi diſſimulé & m'eût trompé de la ſorte.

Je pris congé des Eſpagnols & m'en allai à la priſon, où je trouvai Lopez qui avoit les fers aux pieds.

Enſuite étant de retour chez moi j'envoyai querir un Officier de la Ville qui étoit Alguazil-Major & mon grand ami, de qui je m'enquis en particulier pourquoi Lopez étoit ainſi retenu priſonnier.

Il craignoit de me dire l'apprehenſion qu'avoient les Indiens, eſpérant que l'affaire ſeroit accommodée entre les deux Tribus, & qu'on n'en parleroit point dans le païs; parcequ'en ce même tems-là les deux Alcades & Regidors avec les Principaux de ces deux Tribus, étoient aſſemblez pour cela dans la Maiſon de Ville.

La retenuë que je voyois en cet Officier augmentoit encore plus le deſir que j'avois d'apprendre ce qui en étoit, & le preſſai de me dire la verité, en lui diſant même quelque choſe de ce que j'avois appris auparavant de ces deux Eſpagnols.

A quoi il me répondit que s'ils ſe pouvoient accommoder entr'eux, ils n'apprehendoient point que les Eſpagnols fiſſent courir aucun mauvais bruit de leur Village; mais je lui répondis que je voulois ſçavoir pourquoi ils s'étoient ainſi aſſemblez ſi ſecretement dans la Maiſon de Ville.

Sur

Sur quoi il me promit que si je lui voulois promettre de ne point parler de lui, parcequ'il craignoit l'animosité de tous les habitans s'ils venoient à sçavoir qu'il m'eût revelé l'affaire, il me diroit la verité.

Je l'assurai là-dessus & lui donnai un verre de vin pour lui donner courage, lui promettant qu'il ne lui arriveroit aucun mal pour tout ce qu'il me pourroit dire.

Alors il me raconta toute l'affaire comme les Espagnols avoient fait, & me dit qu'il ne croyoit pas que les Tribus s'accordassent parcequ'il y avoit des Amis de Gomez qui haïssoient Lopez & tous ceux qui avoient familiarité avec le diable comme lui, & ne se soucioient pas si la vie dissimulée de Gomez étoit connuë d'un chacun; mais il y en avoit d'autres qui étoient aussi méchans que Lopez & Gomez, qui la vouloient cacher de peur qu'ils ne fussent découverts & tous les autres magiciens & sorciers du village.

Cela me toucha extrémement le cœur, de voir que j'étois obligé de demeurer parmi un peuple qui dépensoit tout ce qu'il pouvoit gagner par son travail à faire du bien à l'Eglise & des offrandes aux Saints, & qui neanmoins avoit tant de familiarité avec le démon.

J'avois un grand déplaisir de voir que je leur prêchois la parole de Dieu inutilement, ce

ce qui me fit résoudre à travailler doréna-vant contre les ruses de satan, & à leur re-presenter avec beaucoup plus de vigueur que je n'avois fait auparavant, le grand peril où étoient les ames de ceux qui avoient fait quelque sorte de pacte avec le demon, afin de les porter à renoncer à ses œuvres, & à s'attacher à Jesus-Christ par une foi sincere.

Après avoir congedié cet Officier Indien je m'en allai à l'Eglise pour voir si le peuple étoit venu à la Messe; mais je n'y trouvai que deux hommes qui faisoient la fosse de Gomez.

N'ayant donc trouvé personne je m'en retournai dans ma chambre, extrémement étonné de ce que je venois d'apprendre, & fort incertain si je devois l'enterrer comme un Chrétien, après avoir vécu & être mort de la sorte qu'on m'avoit dit.

Néanmoins je ne crus pas être obligé de croire un seul Indien contre lui, ni les Espa-gnols qui à mon avis ne parloient que par oüir dire.

Pendant que j'étois dans l'incertitude de ce que je devois faire, il vint pour le moins vingt des principaux Indiens du Village, avec les deux Maires & Echevins & tous les Officiers de la Justice, qui me prierent de remettre ce jour-là l'enterrement de Jean Gomez, parcequ'ils avoient résolu de fai-

re venir un Officier de la Couronne pour visiter son corps & examiner les causes de sa mort, de peur qu'ils ne reçussent du déplaisir à cause de lui & qu'on le fît déterrer.

Je fis semblant de ne rien sçavoir de cette affaire, & leur demandai pourquoi ils me faisoient cette priere?

Alors ils me raconterent tout,& me dirent comme il y avoit des témoins dans le Village, qui disoient avoir vû combattre un lion & un tigre l'un contre l'autre, & qu'un moment après ces bêtes ayant disparu de devant eux, ils avoient vû Jean Gomez & Sebastien Lopez presque dans le même endroit qui s'étoient separez l'un de l'autre, & qu'aussi-tôt après cela Jean Gomez s'en étoit venu chez lui tout brisé de coups, & s'étoit mis au lit d'où il n'étoit point relevé & qu'il avoit déclaré en mourant à quelques-uns de ses amis que Sebastien Lopez l'avoit tué; sur quoi on l'avoit arrêté & mis prisonnier.

De plus ils me dirent que quoiqu'ils n'eussent jamais rien reconnu de la méchanceté de ces deux hommes, qui étoient les principaux de leur Village & à qui ils avoient toûjours porté beaucoup de respect, que néanmoins en cette conjoncture ils étoient veritablement informez, tant de la part d'une Tribu que de l'autre, que ces

deux

deux perſonnes avoient toûjours communiqué avecle demon, ce qui étoit une choſe honteuſe à tous les habitans de leur Village; mais que pour eux ils renonçoient à toutes ces méchantes pratiques, & qu'ils me prioient de n'imputer pas le crime de quelques particuliers à tous les autres, & qu'ils étoient reſolus de pourſuivre tous ces malheureux-là, & ne point permettre qu'ils demeuraſſent parmi eux dans le Village.

Je leur dis que j'aprouvois leur zele, & les exhortai comme bons Chrétiens de travailler à bannir le demon de leur Village & qu'ils avoient bien fait d'envoyer à Guatimala pour avertir les Magiſtrats Eſpagnols de cet accident, & que s'ils l'avoient caché ils auroient pû être tous châtiez, comme coupables de la mort de Gomez, & complices des inſtrumens de ſatan.

Je les aſſurai de plus que je n'avois aucune mauvaiſe opinion d'eux; mais qu'au contraire je les eſtimois beaucoup de ce qu'ils avoient tous enſemble reſolu de faire.

L'Officier de la Couronne qu'on avoit envoyé querir arriva ce ſoir-là, qui viſita le corps de Gomez en ma préſence, & le trouva tout briſé, égratigné, mordu, & bleſſé en pluſieurs endroits.

L'on apporta enſuite de cela pluſieurs témoignages & ſoupçons contre Lopez, tant

des habitans du Village que des amis de Gomez, ſur quoi on le conduiſit à Guatimala où il fut encore examiné par devant ſes mêmes témoins; & comme il ne ſe défendit pas trop bien, mais avoüa en quelque façon la choſe, il fut condamné à être pendu & fut éxécuté enſuite; & Gomez au lieu d'être enterré dans la foſſe qu'on avoit faite pour lui dans l'Egliſe, fut enterré dans une autre qu'on fit dans un foſſé.

Dans Mixco je trouvai auſſi quelques Indiens, qui n'étoient pas moins diſſimulez que Gomez, qui étoient quatre freres appellez Fuentes, des principaux & des plus riches du Village, & plus d'une dixaine d'autres.

Ces gens-là en apparence paroiſſoient bien vivans, liberaux envers les particuliers, bienfaiſans à l'Egliſe, dévots envers les Saints, & qui avoient un grand ſoin de celebrer leurs Fêtes; mais qui en ſecret étoient de grands idolâtres.

Mais il plût à Dieu de ſe ſervir de moi comme d'un inſtrument pour découvrir & mettre en lumiere le ſecret de leurs œuvres de tenebres, que la ſolitude d'un bois & d'une montagne avoient cachées aux yeux du monde pendant pluſieurs années.

Quelques-uns de ces gens-là étant un jour en la compagnie de quelqu'autres perſonnes qui étoient meilleurs Chrétiens

qu'eux, où ils faisoient débauche de leur chicha, se prirent à se vanter de leur Dieu, disant qu'il leur avoit prêché bien mieux que je n'avois fait, & qu'ils ne devoient rien croire de tout ce que je leur enseignerois de Jesus-Christ; mais qu'ils devoient suivre l'ancienne Religion de leurs ancêtres qui adoroient leurs Dieux comme il falloit; mais qu'à présent par l'exemple des Espagnols ils avoient été abusez & portez à adorer un faux Dieu.

Les autres Chrétiens qui entendirent ces paroles commencerent à s'étonner, & leur demanderent où étoit donc ce Dieu-là, & avec bien de la peine, en leur promettant de les imiter & de servir leur Dieu, ils apprirent d'eux le lieu & la montagne où l'on le pouvoit trouver.

Quoique dans la débauche ces bons Chrétiens leur eussent promis de faire comme eux, néanmoins quand ils furent en leur particulier, ayant mûrement pensé à leur promesse, ils se mocquerent de leur engagement comme d'une chose frivole, & de tous les discours qu'on leur avoit faits.

Ils ne pûrent pourtant pas tenir la chose si cachée, qu'elle ne vînt à la connoissance d'un Espagnol qui demeuroit dans la vallée, qui croyant qu'il étoit obligé en conscience de la reveler, me vint trouver à Mixço, &

 me

me dit qu'il y avoit certains Indiens dans ce Village-là qui adoroient une idole, & se vantoient qu'elle avoit prêché contre ma Doctrine en faveur de l'idolâtrie des anciens Payens.

Je loüai Dieu de ce qu'il renversoit tous les jours les ouvrages de Satan, & priai l'Espagnol de me dire de qui il avoit appris toutes ces choses, ce qu'il fit me nommant celui qui le lui avoit dit, & qui me l'auroit revelé s'il n'eût apprehendé de découvrir ces Indiens-là & de me le dire à cause d'eux.

Là-dessus j'envoyai querir cet Indien pour le confronter à l'Espagnol, devant qui il me confessa ce qu'il en avoit oüi dire, mais qu'il n'avoit osé le déclarer, parce-qu'il sçavoit bien que s'il découvroit ces Indiens-là, qu'ils lui feroient beaucoup de mal par le moyen du diable.

Sur quoi je lui remontrai que s'il étoit vrai Chrétien il devoit combattre contre le diable & non pas l'apprehender, parce-qu'il ne sçauroit lui faire de mal tant que Dieu seroit avec lui & qu'il s'attacheroit à Jesus-Christ par la Foi; & que si on découvroit cette Idole ce seroit le moyen de convertir les Idolâtres, lorsqu'ils verroient le peu de pouvoir de leur faux Dieux au prix du vrai Dieu des Chrétiens.

De plus je lui dis ingénument que s'il ne me

me vouloit pas dire qui étoient ces Indiens & où étoit leur Idole, que je l'envoyerois à Guatimala, & que là on lui feroit bien dire tout ce qu'il ſçavoit.

Sur cela il eut peur, & tout tremblant me dit que c'étoient les Fuentes qui s'étoient vantez de cette Idole qu'ils appelloient leur Dieu, & qu'ils avoient donné pour marques du lieu où il étoit une fontaine & un pin qui étoient à l'entrée d'une caverne dans une telle montagne.

Je lui demandai s'il ſçavoit le lieu, & quelle ſorte d'Idole c'étoit; ſur quoi il me répondit qu'il avoit été ſouvent ſur cette montagne, où il avoit vû deux ou trois ſources, mais qu'il n'avoit jamais déſcendu dans aucune caverne.

Je lui demandai encore s'il voudroit bien venir avec moi & m'aider à découvrir ce lieu-là; mais il le refuſa craignant ces Idolâtres, & me dit même de n'y point aller, de peur que s'ils y étoient ils ne me tuaſſent plûtôt que de ſe laiſſer découvrir.

Mais je lui répondis que je menerois une ſi bonne eſcorte avec moi, qu'elle ſeroit bien capable de me défendre contr'eux, & que la foi que j'avois au Dieu vivant & tout-Puiſſant me garantiroit contre ces faux Dieux-là.

C'eſt pourquoi je me réſolus avec cet Eſpagnol d'aller chercher cette caverne le

lendemain, & de mener avec moi trois ou quatre autres Espagnols & mon Négre Michel Delva avec cet Indien, que je ne voulus pas laisser retourner ce jour-là dans sa maison, de peur qu'il ne découvrît dans le Village le dessein que j'avois, & que les Idolâtres le sçachant ne me prévinssent pendant la nuit, & ne transportassent leur Idole hors de ce lieu-là.

L'Indien réfusoit toûjours de m'accompagner, jusqu'à ce que je le menaçai d'envoyer querir les Officiers de la Justice & de le faire arrêter, ce qui l'obligea de me promettre qu'il viendroit avec moi.

Mais afin qu'il ne pût parler à personne du Village, ni avec mes valets, je priai l'Espagnol de l'emmener chez lui & de le bien garder pendant le jour & la nuit, avec promesse que je l'irois trouver le lendemain matin, lui recommandant sur tout d'être secret, & en cette maniere je le congediai avec l'Indien qu'il emmena avec lui.

Le même jour je m'en allai à Pinola pour faire venir le Négre Michel Delva, que j'amenai avec moi à Mixco sans lui rien découvrir de mon dessein; j'allai aussi trouver quatre Espagnols de mes voisins que je priai de se tenir prêts pour le lendemain matin, pour m'accompagner dans une affaire où il s'agissoit du service de Dieu,

qu'ils

qu'ils se rendissent dans la maison d'un de nos voisins communs, & que s'ils apportoient leurs fusils nous pourrions trouver dequoi nous divertir au lieu où nous allions, que du reste je mettrois ordre à ce que nous eussions du vin & de la viande suffisamment.

Ils me promirent tous de venir avec moi, s'imaginant qu'encore que je leur dîsse que c'étoit pour le service de Dieu, que je n'avois d'autre dessein que de chasser quelque cerf dans les montagnes.

Je fus bien aise de voir qu'ils interpretoient mon intention de la sorte, & là-dessus je m'en retournai à mon logis, où je fis provision ce soir-là d'un bon jambon, & de quelques volailles rôties & d'autres boüillies bien poivrées & salées pour notre voyage du lendemain.

Je trouvai toute ma compagnie en la maison où j'avois fait garder l'Indien, & de là nous allâmes tous ensemble au lieu où les idolâtres alloient adorer leur faux Dieu, qui étoit environ à deux lieuës de Mixco vers le Village de saint Jean de Sacatepeque.

Lorsque nous entrâmes dans le bois, nous rencontrâmes d'abord une profonde fondriére où il y avoit un ruisseau; ce qui nous obligea d'y faire une fort exacte recherche

par tout ; mais nous n'y trouvâmes rien de ce que nous allions chercher.

De là nous montâmes au haut de la fondriére, & après avoir employé bien du tems encore à chercher nous trouvâmes une fontaine ; mais quoique nous regardaſſions fort exactement tout autour nous n'y vîmes point de caverne.

Nous cherchâmes ainſi en vain tout le jour juſqu'au ſoir ; de ſorte que craignant de nous égarer ſi la nuit nous ſurprenoit, mes amis commencerent à s'ennuyer & parloient de s'en retourner.

Mais conſiderant que nous n'avions pas encore paſſé la moitié du bois, & que ſi nous retournions au logis pour revenir encore en ce lieu-là, nous pourrions être découverts, & notre deſſein divulgué ; nous jugeâmes que le meilleur étoit de coucher ce ſoir-là dans le bois dans la fondriére où nous avions cherché d'abord, parcequ'il y avoit de bonne eau pour boire du chocolate, & qu'il y faiſoit bon coucher ſous les arbres, & qu'enſuite de cela nous pourrions facilement faire notre ſeconde recherche.

Toute la compagnie fut de même avis que moi, & la nuic qui ſe trouva calme & ſereine favoriſa notre bonne intention.

Nous fîmes du feu pour notre chocolatte ; & ſoupâmes fort bien avec notre viande

viande froide, après quoi nous passâmes la plûpart de la nuit à discourir, ayant toûjours l'œil sur notre Indien, que j'avois donné en garde à Michel Delva, de peur qu'il ne nous échappât.

Le matin nous offrîmes nos prieres à Dieu, le suppliant de nous vouloir conduire ce jour là en l'éxécution du dessein que nous avions, & de nous vouloir découvrir la caverne de tenebres & d'iniquité où étoit caché cet instrument de Satan, afin que l'ayant découvert l'on donnât gloire au vrai Dieu, & que ses ennemis fussent couverts de honte & châtiez suivant leurs merites.

Nous rentrâmes dérechef dans le bois en montant une montagne fort rude & droite, où ayant cherché par tout du côté du Sud, nous retournâmes du côté du Nord, où nous trouvâmes une autre descente fort profonde que nous commençâmes à descendre en regardant de tous côtez, & non pas en vain; car environ un demi mille du haut de la montagne nous trouvâmes quelques vestiges d'un chemin où l'on avoit passé & qui étoit un peu battu, que nous suivîmes jusqu'à ce que nous trouvâmes une seconde fontaine.

Nous nous mîmes à chercher fort exactement aux environs, où nous trouvâmes quelques pieces de plats & de pots de ter-

re, & une autre piéce d'un réchaut, tels que sont ceux où les Indiens ont accoûtumé de faire brûler de l'encens dans les Eglises devant les images des Saints.

Cela nous fit croire, comme il étoit vrai aussi, que c'étoient des piéces de ces encensoirs avec quoi ces idolâtres encensoient leur Idole; en quoi nous fûmes d'autant plus confirmez, que nous reconnûmes que c'étoit de la poterie qui avoit été faite à Mixco, & le Pin que nous apperçûmes incontinent après, acheva de confirmer l'esperance que nous avions conçûë, que nous étions près du lieu que nous avions tant cherché.

Lorsque nous fûmes près de cet arbre, nous trouvâmes aussi-tôt la caverne qui étoit toutpro che de là fort obscure au dedans, mais claire à son entrée, où nous trouvâmes encore de ces vases de terre où il y avoit des cendres dedans, & qui nous firent juger qu'on y avoit brûlé de l'encens.

Comme nous ne sçavions point jusqu'où cette caverne pouvoit aller, ni ce qui pouvoit être dedans, nous fîmes du feu avec un fusil & allumâmes deux chandelles, avec quoi nous entrâmes dans la caverne.

Elle étoit large à l'entrée, s'avançant un peu dans la terre; mais lorsque nous y fûmes entrez, nous trouvâmes qu'elle tournoit

noit à main gauche vers la montagne ; mais non pas fort avant ; car à environ deux toises de là nous trouvâmes l'Idole posée sur un petit siége & couverte de toile.

Elle étoit faite d'un bois noir luisant comme du jaïet, & comme si on l'avoit peinte ou enfumée. Elle avoit la tête faite comme celle d'un homme jusqu'aux épaules, mais sans barbe, ni moustaches, ayant le regard affreux, le front tout ridé, & de gros yeux tout égarez.

Sa mauvaise mine ne nous fit pas peur & n'empêcha pas que nous ne l'emportassions; mais comme on la leva de dessus le siége où elle étoit posée, nous trouvâmes au-dessous quelques réales simples que ses favoris lui avoient offertes ; ce qui nous fit chercher encore avec plus de soin dans la caverne : ce qui ne fût pas mal à propos ; car nous trouvâmes encore sur la terre diverses autres simples réales, avec quelques palmites & autres fruits, des cierges à demi brûlez, des pots pleins de mahis, un petit pot de miel, & de petits vases où l'on avoit brûlé de l'encens.

Ce qui me fit voir que les idolâtres faisoient les mêmes offrandes que les Chrétiens, & si je n'avois pas appris qu'ils appelloient cette idole leur Dieu, je n'aurois pas pû les blâmer plus que tous les autres Indiens des Villages qui offroient les mê-

mes choſes, & ſe mettoient à genoux devant les images des Saints, dont il y en avoit quelques-unes de bois qui n'étoient guéres mieux faites que cette Idole, qui n'ayant pas la figure d'une bête comme j'avois crû, mais celle d'un homme, ils pouvoient lui donner le nom de quelque Saint, & par là s'excuſer en quelque façon.

Mais ſoit qu'ils ne le pûſſent pas, ou ne le vouluſſent pas faire, ils perſiſterent en cette erreur que c'étoit leur Dieu qui leur avoit parlé; & leur ayant après cela demandé encore ſi ce n'étoit point là l'image de quelque Saint, comme ceux qui étoient à Mixco & dans les autres Egliſes, ils me répondirent que non, mais qu'il étoit au-deſſus de tous les Saints du païs.

Nous fûmes ravis de voir que nous n'avions pas perdu notre peine, ni mal employé notre tems; de ſorte qu'après avoir tiré cette Idole hors de la caverne, nous coupâmes quantité de branches d'arbres que nous jettâmes dedans pour la remplir & en fermer l'entrée.

Après cela nous partîmes de ce lieu-là, chargeant l'Idole ſur le dos de l'Indien enveloppée d'une toile, afin qu'on ne la vît point dans les endroits où nous avions à paſſer.

C'eſt pourquoi je crus encore qu'il étoit à propos d'attendre qu'il fût nuit pour en-

trer dans Mixco, afin que les Indiens ne pûssent s'appercevoir de rien.

De sorte que je demeurai en la maison de l'un de ces Espagnols jusqu'à ce qu'il fut tard, & le priai d'avertir de ma part tous les Espagnols des environs de se trouver à l'Eglise à Mixco le Dimanche suivant, craignant que les idolâtres étant en grand nombre ne se soûlevassent contre moi; & qu'il leur fît entendre que j'avois quelque chose à dire & à leurs Négres sur le sujet de leurs Confrairies.

Car je ne voulois pas qu'ils eûssent aucune connoissance de cette affaire, jusqu'à ce qu'ils en entendissent parler dans l'Eglise & qu'ils vissent l'Idole devant eux, de peur que cela venant aux oreilles des Indiens, les idolâtres eussent le moyen de s'en aller & de s'absenter du Village.

Lorsque la nuit fut venuë je pris mon Indien avec moi & Michel Delva, & m'en allai à mon logis où je serrai l'Idole dans un coffre jusqu'au Dimanche prochain, & renvoyai l'Indien avec ordre de ne rien dire, parcequ'il sçavoit bien le mal que les idolâtres lui pourroient faire; c'est pourquoi aussi il n'avoit garde de dire qu'il m'eût accompagné.

Je retins Michel Delva avec moi, parcequ'il avoit envie de voir l'issuë de toute cette affaire; & me préparai à prêcher le

Dimanche

Dimanche ſuivant ſur le troiſiéme verſet du vingtiéme chapitre du Livre de l'Exode ; *Tu n'auras point d'autres Dieux devant moi* ; que je choiſis tout exprès pour cette occaſion, quoique ce ne fût pas l'Evangile de ce jour-là, d'où l'on a accoûtumé de prendre le Texte du Sermon qui ſe doit faire en l'Egliſe.

Le Dimanche matin la chaire ayant été préparée par celui qui avoit le ſoin de l'Egliſe, & des Autels, je fis porter l'Idole à l'Egliſe par Michel Dalva, cachée ſous ſon manteau, & la fis poſer dans la chaire afin qu'on ne la vît point juſqu'à ce que je trouvaſſe à propos de la faire voir pendant mon Sermon, & lui donnai ordre de prendre garde autour de l'Egliſe lorſque le peuple viendroit, afin que perſonne ne la vît, ni ne l'emportât.

Il n'y avoit jamais eu un plus grand abord de peuple dans l'Egliſe que ce jour-là tant des Eſpagnols que des Négres des environs du Village, qui à cauſe de l'avertiſſement que je leur avois fait faire, s'attendoient que j'avois quelque choſe de conſidérable à leur dire.

Il y avoit même peu des habitans du Village qui fuſſent abſens, les Fuentes même & tous les autres qui étoient ſoupçonnez de ſervir cette Idole, qui ne penſoient à rien moins que d'apprendre qu'on avoit enlevé leur Dieu de la caverne où il étoit,

&

& qu'il étoit dans la chaire d'où il devoit être exposé en public à leur honte & confusion, se trouverent aussi tous à l'Eglise ce jour-là.

J'ordonnai ensuite à Michel Delva de se tenir près de la chaire pendant le Sermon, & d'avertir les Espagnols qui sçavoient l'affaire, & quelqu'autres Négres de ses amis, de se tenir aussi près du degré où l'on montoit dans la chaire.

Après que la Messe fut dite je montai en chaire pour dire le Sermon; comme je recitai les paroles de mon Texte, je remarquai que les Espagnols & les Indiens se regardoient les uns les autres, n'étant pas accoûtumez à voir faire des Sermons sur l'Ancien Testament.

Pour l'exposition de ce commandement, je montrai combien l'idolâtrie étoit un crime horrible devant Dieu; qu'il n'y avoit aucune Créature qui pût être égalée au Dieu vivant Créateur de toutes choses, ni aucune qui pût faire ni bien, ni mal aux hommes sans sa permission, & par conséquent qu'on ne leur devoit rendre aucune adoration.

Mais beaucoup moins encore à celles qui étoient inanimées comme le bois & la pierre, à qui les hommes pouvoient bien faire une bouche, des yeux, & des oreilles, mais que ce n'étoient pourtant que des

Idoles

Idoles mortes qui ne ſçauroient parler, ni voir, ni entendre, & qui quand elles auroient des bras & des mains, ne ſçauroient ſe défendre, ni ceux qui les adoroient & qui ſe mettoient à genoux devant elles.

Comme je fus à la moitié de mon Sermon je me baiſſai dans la chaire, d'où je levai cette noire & hideuſe Idole que je mis à côté de la chaire, en regardant fixément quelques uns des Fuentes & d'autres, que je remarquai qu'ils changeoient de couleur, rougiſſoient, & paroiſſoient extrémement étonnez en ſe regardant les uns, les autres.

Là-deſſus je priai l'aſſemblée de conſiderer quel étoit ce Dieu que quelques-uns d'entr'eux adoroient, de le bien remarquer, & voir s'il y avoit quelqu'un parmi eux qui ſçût quelle partie de la terre étoit ſous ſa domination, & qui pût dire d'où il venoit.

Je leur dis de plus que quelques-uns d'entr'eux s'étoient vantez que cette piece de bois avoit parlé, & avoit prêché contre ce que j'avois enſeigné de Jeſus-Chriſt; c'eſt pourquoi ils l'avoient adorée comme Dieu, lui avoient offert de l'argent, du miel, des fruits, & avoient brûlé de l'encens devant lui dans une certaine caverne ſecrette & cachée ſous terre, montrant par là qu'ils avoient honte de le reconnoître en public, & qu'étant ainſi caché ſous terre

il

il dépendoit abſolument du Prince des tenebres.

Je le défiai alors en public de parler & de défendre ſa cauſe, faute dequoi ſon ſilence couvriroit de honte & de confuſion tous ſes adorateurs.

Je leur montrai enſuite que ce n'étoit qu'une piéce de bois qui avoit été façonnée de la ſorte par la main des hommes, & partant que ce n'étoit qu'une Idole morte.

J'argumentai aſſez long-tems contre, & défiai ſatan qui s'en étoit ſervi comme de ſon inſtrument, de l'ôter du lieu où je l'avois mis s'il étoit en ſon pouvoir, pour montrer que ſa puiſſance étoit bien foible au reſpect de ma foi en Jeſus-Chriſt.

Après avoir bien raiſonné & diſputé ſelon la capacité des Indiens qui étoient là préſens, je leur dis que ſi ce Dieu avoit le pouvoir de ſe garantir du ſupplice où je l'allois expoſer, qui étoit de le faire hacher en piéces & de le brûler publiquement, je les diſpenſois de croire à l'Evangile de Jeſus-Chriſt; mais que s'ils voyoient qu'il n'eût aucun pouvoir contre moi, qui étois le plus foible des inſtrumens du vrai Dieu vivant, que je les ſuppliois de ſe convertir à ce vrai Dieu qui avoit créé toutes choſes, de mettre l'eſperance de leur ſalut en ſon Fils Jeſus-Chriſt qui étoit notre ſeul Médiateur & Sauveur, & de renoncer dorénavant

à

à toute cette idolâtrie Payenne de leurs ancêtres.

Les assûrant au reste que pour ce qui s'étoit passé, j'employerois mon intercession pour eux, & les garantirois du châtiment à quoi l'Evêque & le Président de Guatimala les pourroient justement condamner, & que s'ils vouloient me venir trouver je ferois tout mon possible pour les instruire, & les avancer dans le vrai chemin du Christianisme.

Après avoir ainsi conclu, sans toutefois nommer personne, je descendis de la chaire & fis apporter l'Idole après moi; & ayant fait apporter une hache & deux grands paniers de charbon, je commandai qu'on la mît en petites piéces & qu'on la jettât dans le feu, pour y être brûlée devant tout le peuple au milieu de l'Eglise.

Quelques-uns des Espagnols se prîrent alors à crier *victor*, *victor*; & d'autres disoient; *gloire soit à notre Dieu*: mais les idolâtres garderent le silence & ne dirent pas un mot, mais après cela ils firent tout ce qu'ils pûrent pour me faire périr.

J'écrivis au Président de Guatimala pour lui donner avis de ce que j'avois fait, & à l'Evêque comme Inquisiteur à qui appartenoit la connoissance de ces affaires-là, pour sçavoir comme quoi je me devois gouverner envers les coupables, dont je n'en connoissois

noiſſois qu'une partie, & encore étoit-ce par le récit d'un Indien.

Ils me remercierent tous deux de la peine que j'avois priſe à chercher la montagne & à découvrir le lieu où étoit l'Idole, & pour le zele que j'avois témoigné en cette affaire.

Quant à la maniere ſelon laquelle je me devois gouverner avec les idolâtres, ils me conſeillerent de découvrir tous ceux que je pourrois, & travailler à les convertir à la connoiſſance du vrai Dieu par les voyes de la douceur, témoignant d'avoir de la compaſſion de leur aveuglement, & leur promettant d'obtenir le pardon de l'inquiſition, pourvû qu'ils témoignaſſent ſe repentir de leur crime, parceque l'Inquiſition les regardant comme de nouvelles plantes, ne vouloit pas les traiter à la rigueur, comme elle feroit les Eſpagnols s'ils tomboient en des crimes de cette nature.

Je ſuivis donc cet avis, & j'envoyai querir ſecrettement les Fuentes, que je fis venir en ma chambre & leur repréſentai la douceur de l'Inquiſition envers eux, dans l'eſperance qu'ils ſe convertiroient & changeroient de maniere de vivre.

Mais je les trouvai obſtinez & tous en colere de ce que j'avois fait brûler ce Dieu qu'ils adoroient, auſſi bien que pluſieurs autres habitans de ce Village-là & de celui de ſaint Jean de Sacatepeque. Et

Et comme je voulus leur faire voir qu'on ne devoit point l'honorer comme Dieu, un d'entr'eux me répondit hardiment, qu'ils sçavoient bien que ce n'étoit qu'une piéce de bois qui de soi-même ne pouvoit pas parler ; mais puisqu'il avoit parlé, comme ils en étoient tous témoins, que c'étoit un miracle qu'ils devoient croire, & qu'ils étoient vraiment persuadez que Dieu étoit en cette piéce de bois, puisque par son discours elle avoit montré que ce n'étoit pas un bois ordinaire, Dieu y étant, & par consequent qui meritoit plûtôt d'avoir des offrandes & de la veneration, que ces Saints qui étoient dans l'Eglise qui n'avoient jamais parlé au peuple.

Je leur répliquai que c'étoit plûtôt le diable que Dieu qui avoit formé ce discours, s'ils en avoient oüi quelqu'un, pour les tromper & les mener aux Enfers, ce qu'ils pouvoient voir aisément par la Doctrine qu'on m'avoit dit qu'il leur avoit prêchée contre Jesus-Christ le Fils unique de Dieu, & en qui il prenoit son bon plaisir, & contre qui il n'y avoit point d'apparence qu'il voulût parler par cette Idole.

Un autre répondit aussi hardiment que le premier, que leurs Ancêtres n'avoient jamais oüi parler de Jesus-Christ avant la venuë des Espagnols en ce païs-là ; mais qu'ils sçavoient bien qu'il y avoit des

Dieux,

Dieux, qu'ils les adoroient & leur offroient des ſacrifices, & qu'ils ſçavoient bien que ce Dieu-là avoit autrefois été un des Dieux de leurs Ancêtres.

Quoi donc, leur dis je, il faut que ce Dieu ſoit bien foible, puiſqu'il a ſouffert que je l'aye fait brûler ?

Je m'apperçûs alors qu'il n'y avoit plus lieu de raiſonner avec eux, & qu'ils étoient obſtinez tout-à-fait ; de ſorte que je fus obligé de les renvoyer comme ils étoient venus.

Si Dieu ne m'eût protegé contre ces gens-là, il eſt conſtant qu'ils m'auroient tué ; car un mois après avoir brûlé cette Idole, lorſque je m'imaginois que tout étoit oublié & que les idolâtres vivoient en repos, ce fut alors qu'ils commencerent à vouloir executer leur mauvais deſſein.

Je m'en apperçus premierement par un bruit que j'oüis une fois à minuit, de certaines gens qui étoient autour de ma maiſon & à la porte de ma chambre, que j'appellai n'oſant ouvrir la porte, mais perſonne ne me répondit ; de ſorte que comme ils continuoient à pouſſer la porte, cela me fit connoître que c'étoient des gens qui vouloient entrer par force.

Cela m'obligea de prendre les draps de mon lit & les lier enſemble par l'un des bouts, & par l'autre à l'une des barres de la

fenêtre, pour descendre à terre par là & m'enfuïr pendant la nuit s'ils eussent fait violence pour entrer.

Là-dessus comme ils continuoient à pousser la porte sans dire une seule parole, je crus qu'en criant bien haut ils auroient peur & prendroient la fuite; c'est pourquoi j'appellai mes gens qui étoient au bout d'une longue gallerie & les voisins à mon secours contre les voleurs.

Mes gens qui s'étoient déja éveillez à ce bruit-là s'en vinrent me trouver, de sorte que comme mes ennemis les oüirent venir ils s'enfuirent par les degrez de la maison, & l'on ne les oüit plus cette nuit-là.

Mais comme j'eus reconnu par là jusqu'où alloit leur haine & leur malice, je crûs que je ne devois plus demeurer ainsi tout seul avec des garçons seulement dans une maison aussi grande que celle de Mixco.

C'est pourquoi le lendemain j'envoyai querir Michel Delva en qui je me confiois tout-à-fait, & qui tout seul pouvoit battre une demi douzaine d'Indiens, avec ordre d'apporter toutes les armes qu'il pourroit pour ma défense.

Je le tins avec moi pendant quinze jours, & le Dimanche après je fis dire à l'Eglise que ceux qui étoient venus chez moi pendant la nuit, pour m'épouvanter ou

ou pour me faire du mal, euſſent à prendre garde à eux, parceque j'étois muni d'armes offenſives & défenſives.

Quoique pendant quelque tems ils ſe tinſſent en repos, ils ne ceſſerent pourtant pas de continuer leur mauvais deſſein : car ſçachant que Michel Delva ne couchoit pas dans ma chambre, quinze jours après environ ſur le minuit comme j'étudiois à la chandelle, ils monterent les degrez ſi doucement que je ne les oüis pas monter ; mais le Négre qui ne dormoit pas s'apperçût bien qu'ils montoient, & ſe levant doucement de deſſus une table où il étoit couché ſur une natte, il prit deux briques en ſes mains de celles qui étoient ſous la table pour quelque ouvrage que je faiſois faire ; comme il ouvrit la porte quoique fort doucement, le peu de bruit qu'il fit fut cauſe que pour ſauver leur vie ils s'enfuïrent auſſi-tôt par les degrez où ils étoient venus.

Le Négre courut auſſi-tôt après ; mais comme ils étoient déja aſſez loin devant lui, ne ſçachant quel chemin ils pourroient prendre il leur jetta ſes deux briques à la tête ; en ſorte qu'il y en eut une qui atteignit l'un d'entr'eux ; car le lendemain paſſant par le Village il rencontra un des Fuentes qui avoit un bonnet ſur ſa tête, & ayant demandé à quelques Indiens ce qu'il avoit, ils

ils lui répondirent qu'il avoit la tête caſſée, mais qu'ils ne ſçavoient pas d'où cela lui étoit arrivé.

Les Fuentes voyant que j'étois toûjours gardé par Michel Delva, s'abſtinrent depuis ce tems-là de venir la nuit en ma maiſon ; mais ils n'eurent pas pour cela moins d'animoſité contre moi.

Car un mois après, comme je croyois qu'ils ne ſongeoient plus à rien, & qu'ils me témoignoient en apparence beaucoup de civilité & de bonne volonté, il vint un homme me trouver de la part de leur frere aîné nommé Paul de Fuentes, pour me dire qu'il étoit fort malade, & comme prêt à mourir, qu'il me prioit de le venir voir pour le conſoler & l'inſtruire en la verité de notre Religion, parcequ'il avoit deſſein d'être veritablement converti.

Je reçûs cette nouvelle avec beaucoup de joye croyant qu'elle étoit veritable ; de ſorte que ſans rien ſoupçonner du contraire, je priai Dieu ſérieuſement de m'aſſiſter en la converſion de cet homme, & tout plein de zele je m'en allai en diligence à ſa maiſon, où toute ma joye & ma conſolation fut bien-tôt changée en chagrin & déplaiſir.

Car comme je fus arrivé à la porte de ſa maiſon, en entrant dedans j'y trouvai tous les freres de Paul de Fuentes, & quelques autres ſoupçonnez d'idolâtrie qui étoient en

en rond dans la place ; mais comme je vis que Paul n'y étoit pas, je me retirai un peu en arriere & leur demandai où il étoit, ſoupçonnant quelque choſe les voyant tous aſſemblez de la ſorte : mais lorſque j'apperçus qu'ils ne ſe levoient point ni ne me répondoient pas un mot, & qu'ils ne m'otoient pas même leur chapeau, je commençai à craindre tout de bon & à ſoupçonner qu'il y avoit de la trahiſon ; de ſorte que je les quittai pour m'en retourner en ma maiſon.

Mais je n'eus pas ſi-tôt le dos tourné, que voici Paul de Fuentes, qui avoit feint d'être malade & de ſe vouloir convertir, qui vint par derriere ſa maiſon avec un gros bâton à la main en hauſſant le bras pour m'en fraper ; de ſorte que ſi je n'euſſe empoigné ſon bâton avec les deux mains & n'euſſe retenu le coup, il étoit certain que de ce coup-là il m'auroit jetté par terre.

Comme lui & moi diſputions à qui ſeroit Maître du bâton, les autres Indiens qui étoient aſſis dans la maiſon ſortirent dans la cour, qui étant un lieu public & tout ouvert m'étoit bien plus avantageux que ſi ç'eût été dans la maiſon.

Ils ſe jetterent tous ſur moi, les uns me tirant d'un côté les autres d'un autre, déchirant mes habits en deux ou trois endroits, & l'un d'entr'eux pour me faire

quitter le bâton me donna un coup de coûteau dans la main dont la cicatrice paroît encore aujourd'hui, étant certain que si nous n'eussions pas été dans un lieu public il m'auroit enfoncé son coûteau dans le côté.

Un autre voyant que je ne voulois point laisser aller ce bâton l'empoigna avec Paul de Fuentes, & tous deux ensemble le poussèrent si rudement contre ma bouche qu'ils me casserent les dents, en sorte que j'avois la bouche toute en sang, & le coup fut si rude qu'il me fit tomber à terre tout étourdi; néanmoins je repris bien-tôt mes esprits & me relevai aussi-tôt les voyant qui se moquoient de moi, mais qui n'osoient me faire plus de mal, parcequ'ils apprehendoient d'être découverts.

Aussi Dieu voulut que dans le même tems que j'étois tombé à terre, une esclave Mulatre qui servoit un Espagnol dans la Vallée vint à passer par là, qui m'entendant appeller les voisins à mon secours, qui étoient assez éloignez de là, parceque toutes les maisons proches appartenoient aux Fuentes, entra dans la cour, & me voyant tout en sang crût que j'étois blessé à mort; de maniere qu'après leur avoir dit des injures comme à des meurtriers, elle se prit à courir dans la ruë en criant au meurtre, au meurtre dans la cour de Paul de Fuentes,

jusqu'à

jusqu'à ce qu'elle fut arrivée à la place du marché & à la Maison de Ville, où elle trouva les Maires & les Echevins avec deux Espagnols, qui ayant sçû le danger où j'étois, vinrent l'épée nuë à la main tous en courant avec les Officiers de la Justice dans la cour de Paul de Fuentes, pour m'assister dans le peril où j'étois.

Mais les Idolâtres ayant oüi les cris de la Mulatre s'enfuirent d'un côté & d'autre pour se cacher, & Paul de Fuentes s'en alla aussi pour fermer sa maison & pour s'absenter; mais connoissant son intention je fis tout mon possible pour le retenir & l'empêcher de fuir jusqu'à ce que quelqu'un fût venu à mon secours.

Lorsque les Espagnols furent arrivez & qu'ils me virent tout en sang, ils se jetterent tous en furie, sur Paul de Fuentes avec leurs épées nuës, & l'auroient tué si je ne les en eusse empêchez en leur disant qu'on m'imputeroit tout le mal qu'on lui feroit.

Mais je priai les Officiers de la Justice de ne rien apprehender de sa part quoiqu'il fût riche, & à peine d'en répondre devant le President de Guatimala, de se saisir de sa personne & de le mener en prison, ce qu'ils firent aussi sur le champ.

Je fis faire ensuite une information de tout ce qui s'étoit passé, où les Espagnols & la Mulatre furent employez pour té-

moins comme ils m'avoient vû bleſſé à la main, la bouche toute en ſang, & mes habits couverts de ſang & tout déchirez, laquelle information j'envoyai en diligence au Preſident de Guatimala.

Cette affaire fut auſſi-tôt divulguée dans la Vallée, & tous les Eſpagnols vinrent m'offrir leur aſſiſtance; Michel Delva qui ſe trouva alors par hazard en la maiſon d'un de ces Eſpagnols vint auſſi avec eux, & ils auroient tous enſemble aſſurément fait beaucoup de mal cette nuit-là aux Indiens ſi je ne les en euſſe empêchez.

Je les priai de ſe retirer paiſiblement chez eux, en leur diſant que je n'apprehendois plus rien, & qu'il me ſuffiſoit d'avoir Michel Delva avec moi pour me garder.

Mais ils ne voulurent jamais s'en aller, & me dirent que cette nuit-là étoit plus dangereuſe pour moi que je ne penſois, & que j'avois beſoin d'être gardé par plus d'un homme ſeul.

Car ils croyoient que ces idolâtres faiſant reflexion ſur ce qu'ils avoient fait ce jour-là, & apprehendant d'être rigoureuſement châtiez par le Preſident de Guatimala, ſe voyant perdus & ruinez pourroient attenter par deſeſpoir de tirer cette nuit-là leur frere de priſon, & m'attaquer après & prendre la fuite pour ſe ſauver.

Quoi qu'ils me diſſent, je ne pus jamais m'imaginer

m'imaginer que ces gens-là eussent assez de hardiesse pour entreprendre ces choses-là, ni qu'ils s'en voulussent fuir, parce-qu'ils avoient tous des maisons dans le village & des terres aux environs; neanmoins je consentis pour cette nuit-là qu'ils demeureroient pour me garder avec Michel Delva. Après souper ils firent garde tout autour de ma maison, jusqu'à ce qu'ils virent que tout étoit calme & que les Indiens s'étoient retirez, & après cela ils poserent encore des gardes autour de la prison, afin d'empêcher que personne ne vînt pour en faire sortir Paul de Fuentes & le mettre en liberté.

Mais n'étant pas encore contens de toutes ces précautions-là, prétendant qu'ils étoient en danger aussi bien que moi, n'étant qu'environ une douzaine, si tous les habitans du Village venoient à se mutiner & à se soulever contre nous par l'instigation des Idolâtres, ils voulurent aller faire lever les deux Alcades & deux autres Officiers inferieurs, pour faire perquisition dans le Village & chercher le reste des Fuentes & des autres Idolâtres qu'on connoissoit, afin de s'assurer de leurs personnes & les mettre en prison pour les envoyer à Guatimala, & par ce moyen les empêcher de nous faire du mal, non seulement cette nuit-là, mais aussi à l'avenir.

Avec tout cet empressement & le grand soin qu'ils prirent de ma personne, ils furent la cause que je passai toute la nuit sans dormir.

Ils s'en allerent donc appeller les Alcades & deux autres Officiers qu'ils amenerent chez moi, & me prierent de leur representer qu'il étoit nécessaire de chercher le reste des autres Indiens.

Les pauvres Alcades furent tout effrayez de voir tant d'Espagnols à cette heure-là dans ma maison avec leurs épées nuës; de sorte qu'ils n'avoient garde de refuser de faire ce que l'on desiroit d'eux, & qui étoit nécessaire en cette conjoncture.

De sorte qu'après être sorti de ma maison sur le minuit, ils furent dans le Village cherchant toutes les maisons où ils soupçonnoient que les Fuentes pouvoient s'être cachez, ou quelqu'un des autres qui les avoient assistez dans l'insulte qu'ils m'avoient faite ce jour-là.

Ils n'en trouverent pas un chez eux, jusqu'à ce qu'ils vinrent en la maison de Laurens de Fuentes l'un des quatre freres, où ils les trouverent tous & ceux qui étoient avec eux lorsqu'ils m'avoient attaqué, qui buvoient & faisoient débauche.

Comme la maison fut assiegée de tous côtez, il n'y avoit pas moyen de s'échapper ni de s'enfuir, & comme ils virent les épées nuës

nuës des Eſpagnols, ils n'oſerent faire aucune ſorte de reſiſtance.

Mais ſans cette précaution-là il eſt certain, comme nous en fûmes aſſurez après cela, qu'ils auroient cauſé un grand tumulte dans le Village cette nuit-là, & qu'ils s'étoient tous aſſemblez pour mettre Paul de Fuentes en liberté, & me faire une inſulte & s'enfuir après cela, ne ſçachant pas que je fuſſe ſi bien eſcorté par les Eſpagnols.

L'on trouva qu'ils étoient dix en cette maiſon-là, qui à l'heure même, ſans qu'il arrivât aucun bruit dans le Village, furent tous conduits dans la priſon, où ils furent renfermez & gardez par les Eſpagnols.

Dès le matin Dom Jean de Guzman Préſident de Guatimala, qui étoit un Gouverneur plein de pieté, ayant conſideré ce que je lui avois écrit le jour précedent, & croyant que j'étois dans un grand peril, m'envoya un Officier de Juſtice Eſpagnol avec une fort ample commiſſion, pour amener priſonniers dans la Ville de Guatimala tous les Indiens qui m'avoient attaqué le jour précedent: & au cas qu'on ne les pût pas trouver, de confiſquer tous les biens qu'on trouveroit leur appartenir dans le Village de Mixco & dans la Vallée.

Mais le ſoin que les Eſpagnols avoient pris la nuit précedente, fit qu'il les trouva tous à point nommé, & après qu'ils eurent

payé les dépens de cet Officier qu'il taxa comme il voulut, & ceux de Michel Delva & de deux ou trois autres Espagnols à qui l'on enjoignit au nom du Roi d'assister cet Officier pour les conduire en sûreté à Guatimala, on les fit monter à cheval, & ce jour-là même on les mena devant le Président.

Aussi-tôt qu'ils furent arrivez il les envoya en prison, & après cela les condamna à être fustigez publiquement dans les ruës, & en condamna deux au bannissement de Mixco au Golfe de saint Thomas de Castille, & les eût tous bannis comme ceux-là s'ils ne se fussent pas humiliez, & ne m'eussent pas prié comme ils firent d'interceder pour eux, promettant de vivre mieux à l'avenir, de me donner toute sorte de satisfaction si on leur donnoit la permission de retourner en leur Village, & qu'au cas qu'ils tombassent jamais dans une pareille faute, ils se soûmettroient à être pendus & perdre tous leurs biens.

Sur cela le President après les avoir encore condamnez à payer chacun vingt écus d'amende envers l'Eglise, pour être employez selon que je le trouverois à propos, les renvoya chez eux, où suivant leur promesse ils me vinrent trouver, & en s'humiliant & pleurant à chaudes larmes, témoignerent qu'ils avoient beaucoup de douleur

douleur de ce qu'ils avoient fait, rejettant toute la faute sur le demon qui avoit eu beaucoup de pouvoir sur eux, & les avoit tentez jusqu'à ce point que de leur faire commettre cette méchante action; mais qu'ils renonçoient à toutes ses pratiques, & vouloient vivre en bons Chrétiens à l'avenir & n'adorer qu'un seul Dieu.

Je fus sensiblement touché de leurs larmes & des témoignages qu'ils me donnerent de leur repentir, & comme je remarquai qu'ils étoient à present plus susceptibles d'embrasser Jesus-Christ qu'ils n'avoient été par le passé, je tâchai de les instruire en sa connoissance & de leur enseigner le chemin du salut.

Je ne demeurai pas long-tems après cela dans ce Village-là; mais dans tout le tems que j'y demeurai je trouvai un si grand changement en leurs mœurs, que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit veritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulieres de quelques-uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation, que j'aime extrémement & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang, si cela pouvoit servir à leur faire du bien & procurer le salut de leurs ames.

Mais plûtôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens-là, qui

 après

après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche, ne sont encore pour la plûpart que des Chrétiens en apparence, & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel, aisez à flechir, & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu, si on leur enseignoit ce qui est particulierement du vrai culte de Dieu.

CHAPITRE XXII.

L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçût de son Général de s'en retourner en Angleterre, & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du païs lui fit accepter la charge de Vicaire d'Amatitlan & de toute la contrée, dont il fait une exacte description, aussi bien que des mœurs des Indiens, & des avantages de son Vicariat.

LA même année que ce bruit arriva à Mixco, je reçûs de Rome du Général de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre, dont j'eus beaucoup de joye, parceque je me lassois de vivre entre les Indiens, & qu'il m'ennuyoit de voir le peu de fruit que j'y faisois.

faisois, n'osant à cause de l'inquisition * leur prêcher la vérité de l'Evangile, qui eût pû les rendre de bons & veritables Chrétiens dans l'interieur.

Et de plus parceque je voyois qu'Antoine de Sottomajor, qui étoit Seigneur du Village de Mixco, avoit de l'aversion pour moi, pour avoir fait bannir deux des habitans de son Village, & fait un affront public aux de Fuentes à cause de leur idolâtrie, qu'il prenoit comme s'il avoit été fait à tous les autres Indiens de ce lieu-là.

Après avoir donc bien consideré toutes ces choses, j'écrivis au Provincial qui étoit alors à Chiapa, que j'avois dessein de m'en retourner en ma Patrie, suivant la permission que j'en avois reçûë de Rome.

Mais comme il eut appris tout ce que j'avois fait dans le Village de Mixco, où j'avois reduit à la raison les Idolâtres qui y étoient, brûlé leur Idole, & hazardé ma vie pour une si bonne cause que celle-là.

De plus sçachant que j'avois acquis une parfaite connoissance de la Langue Poconchi, il ne voulut jamais consentir que je m'en allasse; mais il fit tout ce qu'il put par belles paroles pour m'obliger à demeurer en ce païs-là, ne faisant point de doute que comme j'avois déja rendu ci-devant service à

* *Cette reflexion peut faire douter que notre Auteur fût vrai Catholique.*

à Dieu, je pouvois lui en rendre encore beaucoup plus à l'avenir.

Et pour m'y engager plus aisément, il m'envoya des Lettres Patentes, par lesquelles il me faisoit son Vicaire du Village & du Couvent d'Amatitlan, où l'on bâtissoit alors un nouveau Monastere pour separer toute cette Vallée du Couvent de Guatimala.

Il me pria de recevoir ce témoignage de l'affection qu'il avoit pour mon avancement, ne faisant point de doute que comme je parlois fort bien le Langage Indien, je ne pusse contribuer beaucoup plus qu'un autre à faire bien-tôt parachever le bâtiment de ce nouveau Couvent, ce qui lui donneroit occasion à l'avenir de me procurer quelqu'autre emploi beaucoup plus utile pour mon avancement.

Quoique je ne fisse pas beaucoup d'état de la charge qu'il me donnoit à present, ni des autres honneurs que je pourrois avoir en suite, je crus que ce n'étoit pas là encore le tems que Dieu avoit ordonné pour mon retour en Angleterre; car je voyois bien que si le Provincial & le President de Guatimala se joignoient ensemble pour s'opposer à mon départ, comme j'avois remarqué par la lettre du Provincial qu'ils en avoient le dessein, il me seroit impossible de m'en aller d'un côté ou d'un autre sans être découvert & ramené ensuite. Ce

Ce qui me fit refoudre d'attendre que le Provincial fût de retour à Guatimala, afin de pouvoir conferer avec lui en particulier, & lui repreſenter les raiſons que j'avois de quitter ce païs-là & de retourner en ma patrie.

De maniere que j'acceptai librement la charge du Village d'Amatitlan, où je pouvois beaucoup plus gagner que dans les deux autres où j'avois déja demeuré cinq ans entiers.

Car outre que ce Village-là étoit plus grand que Mixco & Pinola enſemble, l'Egliſe bien plus remplie d'images de Saints que celles de ces Villages, & qu'il y avoit auſſi beaucoup de Confrairies qui en dépendoient.

Il me revenoit encore beaucoup du moulin à ſucre, dont j'ai parlé ci-devant, qui étoit proche de la Ville, dont je recevois tous les jours des offrandes des Negres & des Eſpagnols qui y demeuroient.

J'avois encore ſous ma charge outre ce grand Village d'Amatitlan, un autre Village plus petit, nommé ſaint Chriſtophle d'Amatitlan qui étoit ſitué à deux lieuës de celui-là.

Ce Village de ſaint Chriſtophle s'appelle proprement en ce Langage-là *Palinha*; *Ha* ſignifie de l'eau, & *Pali* ſe tenir debout, & eſt composé de deux mots qui ſignifient

une eau qui ſe tient droite ou debout.

Car le Village eſt ſitué au dos du Vulcan d'eau, qui regarde au-delà de Guatimala, & jette non ſeulement diverſes fontaines de ce côté-là; mais il en ſort auſſi d'un rocher qui eſt fort haut, un courant d'eau, qui tombant de haut & faiſant grand bruit, & le rocher d'où il ſort étant tout droit au deſſus, fait enſuite un fort agreable ruiſſeau qui paſſe à côté du Village; cela a donné lieu aux Indiens de nommer leur Village *Patinha*, à cauſe de ce rocher ſi haut & ſi droit d'où cette eau vient à tomber.

Il y a pluſieurs riches Indiens en ce Village-là qui trafiquent à la côte de la mer du Sud, & le Village eſt tellement ombragé d'arbres fruitiers, qu'il ſemble que c'eſt une tonnelle ou un petit bocage qu'on a fait à plaiſir.

Mais le principal de leurs fruits eſt celui qu'on appelle *Pinas* ou *Ananas*, qui croît dans toutes les Cours des Indiens, & qui ſont fort recherchez par les Eſpagnols pour les confire, à cauſe de la commodité du moulin à ſucre qui eſt en ce lieu-là; auſſi eſt-ce la plus délicate confiture que j'aye mangé en tous ces païs-là.

Les habitans de ce Village tirent beaucoup d'argent des ais de cedres qui croiſſent en grande quantité du côté de ce Vulcan, qu'ils

qu'ils vendent à Guatimala & aux environs pour être employez dans les bâtimens.

Entre le grand Amatitlan & ce Village-ci le chemin est tout plain & uni, qui est sous un Vulcan de feu qui autrefois jettoit autant de fumée que celui de Guatimala; mais s'y étant fait une grande ouverture au haut, qui jetta quantité de pierres dans le fond au bas de la montagne qui se voyent encore; depuis ce tems-là il n'a jetté ni pierres ni fumée, & nullement incommodé le païs qui est aux environs.

De mon tems il y eut un nommé Jean-Baptiste de Guatimala qui fit bâtir un nouveau moulin à sucre sur ce chemin-là, qui au rapport d'un chacun devoit apporter beaucoup de profit à cette Ville-là.

Dans le tems que je demeurois à Amatitlan, j'avois encore un autre petit Village sous ma charge qui s'appelle *Pampichi*, situé au bas d'une montagne de l'autre côté du lac, qui n'étoit qu'une Chapelle qui dépendoit du grand Amatitlan, où je n'allois qu'une fois tous les trois mois de l'année pour me divertir seulement; car ce Village est fort bien nommé en la Langue Indienne, d'un mot composé de *Pam* qui signifie en, ou dedans, & *Pichi*, des fleurs, qui signifie en des fleurs, parcequ'il est tout environné de fleurs, ce qui le rend extrémement agréable; outre la commodité

que

que l'on a d'aller ſur le lac pour s'y promener ou pour y pêcher par le moyen des canaux qui ſont ſur le rivage tout proche des maiſons.

De maniere que pendant que je demeurois à Amatitlan, j'avois le choix de trois Villages pour me divertir ; & parceque j'avois une grande charge d'ames, il y avoit toûjours quelqu'un pour me ſoulager.

Le lieu d'Amatitlan étoit comme la Cour, au reſpect des deux autres Villages ; car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'eſprit, & nourrir le corps par la diverſité des viandes & du poiſſon.

Néanmoins le ſoin & le grand embarras que j'avois à cauſe du bâtiment du Couvent, furent cauſe que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable Village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auſquels il falloit que je priſſe garde, & & que je payaſſe tous les Samedis au ſoir, ce qui me fatiguoit l'eſprit, m'empêchoit d'étudier ; & qui plus eſt, étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaiſir, n'y n'eſperois d'en avoir jamais la joüiſſance.

C'eſt pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala, & le ſuppliai derechef très-inſtamment d'examiner

L'ENTERREMENT du Roy de la MEXIQUE.

A. Aveline Sculp.



le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui étoit ma Patrie pour y prêcher l'Evangile, qui étoit la condition sur quoi le Général me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentois obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plûtôt en faveur de ceux de ma Nation qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Héretiques, & que lorsque je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.

CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait enſorte qu'on l'ôte de l'emploi d'Amatitlan pour l'envoyer à Petapa, où il fait reſolution de ſe prevaloir enfin de la permiſſion qu'il avoit reçûë de ſon Général, & l'execute habilement, nonobſtant tout ce que pûrent faire ſes Superieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas diſputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne ſerviroit de rien ; de ſorte que je me reſolus en moi-même de m'échapper à la premiere occaſion que je pourrois trouver, & avec la permiſſion que j'avois reçûë de Rome, de m'en aller ſans qu'il en ſçût rien.

Je le ſuppliai ſeulement de m'ôter d'Amatitlan, parceque je ne me ſentois pas aſſez fort pour ſupporter cette grande charge, ni capable de conduire le bâtiment du Couvent.

Ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il y conſentit, me repreſentant l'honneur que c'étoit d'être le Fondateur d'un nouveau Monaſtere, & de voir ſon nom écrit dans les murailles, pour ſervir de monument à la poſterité.

Mais

Mais je lui dis que je ne consideròis point toutes ces choses-là, & que je faisois plus d'état de ma santé & de mon repos, que de toutes ces sortes de vanitez.

Cela l'obligea enfin de m'accorder ce que je lui demandois, me donnant ordre d'aller à Petapa, & faisant venir en ma place le Vicaire de Petapa, pour faire achever l'ouvrage d'Amatitlan.

Je demeurai dans Petapa plus d'un an, avec toute sorte de contentement pour les choses du monde; mais comme les desseins que j'avois ne me laissoient point en repos, je me resolus à quelque prix que ce fût de quitter ce païs-là, & de m'en retourner en Angleterre, méprisant les perils où je m'allois jetter, & tout ce qui me pouvoit arriver si j'étois pris, & ramené devant le President de Guatimala, & le Provincial.

Mais comme je vis bien qu'il étoit difficile que je m'en allasse tout seul, particulierement les deux ou trois premieres journées, ayant aussi diverses choses que je voulois vendre pour avoir de l'argent, je crûs qu'il étoit plus à propos de me servir d'un ami fidéle que de vouloir tout faire moi seul.

Je crûs donc que je n'en pouvois trouver un qui fût plus propre que Michel Delva, que j'avois toûjours reconnu pour m'être fort affectionné & très-fidéle, & qui se contenteroit de peu de chose.

Là

Là-dessus je l'envoyai querir à Pinola où il étoit, & après lui avoir recommandé d'être secret, je lui dis que j'étois obligé pour la décharge de ma conscience, de faire un voyage à Rome, & que je voulois que personne n'en sçût rien que lui, ayant dessein de retourner comme d'autres qui avoient fait le même voyage, & qui au bout de deux ans étoient retournez en ce Païs-là.

Je ne voulus pas lui dire que mon dessein étoit d'aller en Angleterre, de peur que ce bon vieux Negre eût du déplaisir, craignant de ne me voir jamais, & que l'amitié qu'il me portoit, jointe à l'interêt qu'il trouvoit auprès de moi, ne l'obligeât à découvrir ma resolution, & à chercher les moyens d'en empêcher l'execution.

Ce bon Negre s'offrit de venir avec moi, mais je lui refusai en lui disant qu'il étoit trop âgé pour pouvoir souffrir la mer, & qu'étant Negre, lorsque nous serions éloignez on le pourroit prendre pour un esclave fugitif, & se saisir de sa personne.

Il approuva ce que je lui dis, & voyant que j'avois raison, il s'offrit à m'accompagner jusqu'au bord de la mer, de quoi l'ayant remercié je lui donnai à vendre quelques mules, du froment, & du mahis que j'avois, & quelques autres choses qui étoient de sa connoissance.

Quant

Quant aux tableaux qui étoient en ma chambre, je crûs que les habitans de Petapa les pourroient bien acheter pour mettre dans leur Eglise, c'est pourquoi j'en parlai au Gouverneur qui en fut fort aise.

Mais je vendis la plûpart de mes livres & de mes meubles à Guatimala, par le moyen de Michel Delva que je tins avec moi pendant deux mois avant que je m'en allasse, me reservant seulement deux malles de cuir avec quelques livres, & un matelas pour me coucher pendant mon voyage.

Après que j'eus vendu toutes les choses dont je me voulois deffaire, je trouvai que j'avois neuf mille pieces de huit en monnoye d'Espagne, que j'avois gagnées en douze ans que j'avois demeuré en ce Païs-là.

Et parceque je crûs qu'une si grosse somme d'argent me seroit incommode à porter dans un si long voyage que celui que j'avois à faire, j'achetai pour quatre mille écus de perles & de pierres precieuses, afin que mon bagage fût plus leger, & mis le reste de mon argent partie en des sacs & partie dans mon matelas, avec dessein de le changer en pistoles sur le chemin.

Après m'être pourvû d'argent, je pris soin aussi de me munir de chocolate & de confitures pour ma provision pendant le voyage.

Et parceque je considerai que ma fuite devoit

devoit être accompagnée d'une extrême diligence la premiere semaine, & que nos coffres ne pouvoient pas courir la poste jour & nuit comme j'avois dessein de faire, je crûs que je devois envoyer mes coffres pour le moins quatre jours avant que de partir.

Comme je n'osois me confier à pas un des habitans de Petapa, j'envoyai querir un Indien de Mixco qui étoit mon ami particulier, & qui sçavoit fort bien tout le chemin que je devois tenir, à qui je declarai mon dessein, & lui offris assez dequoi le satisfaire pour son salaire, & sur le minuit je le fis partir avec deux mules, l'une pour lui & l'autre pour porter mes hardes, avec ordre de marcher toûjours vers saint Michel ou Nicaragua, jusqu'à ce que je l'eusse rencontré.

Je le fis donc partir quatre jours avant moi, après quoi je partis hardiment avec mon bon Negre, laissant la clef de ma chambre à la porte, & rien autre chose que de vieux papiers dans la maison; & dans le tems que tous les Indiens étoient endormis je dis adieu au Village de Petapa, à toute la Vallée, & à tous les amis que j'avois dans l'Amerique.

Fin de la troisiéme Partie

RELA-

RELATION DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Recit du voyage de l'Auteur depuis le Village de Petapa jusqu'à celui de la Trinité, & de ce qui lui arriva dans le chemin.

CE qui me faisoit le plus de peine dans le dessein que j'avois fait de m'en retourner, étoit de choisir le chemin le plus assûré, ce qui me fit quitter celui du Golfe, quoique ce fût le plus aisé de tous, & la mer la plus proche du lieu où je demeurois, parceque je sçavois que je trouverois diverses personnes de ma connoissance en ces lieux-là, & que la sortie des navires étoit si incertaine, qu'avant qu'ils fussent partis, l'on auroit pû envoyer un ordre de Guatimala pour m'arrêter.

J'appré-

J'appréhendois aussi que si je m'en allois par terre au travers de la Province de Comayagua ou Truxillo, & y attendois les vaisseaux, que le Gouverneur de ce lieu-là ayant été averti par le Président de Guatimala, ne vînt à m'interroger & me renvoyer ensuite, ou bien que l'on ne fît défense aux Maîtres des navires de me recevoir en leur bord.

Je considerois encore que si je m'en retournois à Mexique & à la Vera-Paz, ce chemin-là me seroit encore plus fâcheux étant seul, qu'il n'avoit été en venant à Chiapa avec mes amis, & d'autant plus que je voulois mener Michel Delva jusques-là par terre avec moi.

C'est pourquoi après avoir résolu de ne passer point par ces trois chemins, je choisis le quatriéme par Nicaragua & le lac de Grenade, & je differai mon voyage jusqu'à la semaine après Noël, sçachant que le tems que les fregates sortoient de ce lac pour aller à la Havane, étoit ordinairement après la mi Janvier ou au plus tard à la Chandeleur, où j'esperois de me rendre pour y être avant ce tems-là.

Mais pour empêcher qu'on ne soupçonnât que j'eusse pris ce chemin, avant que de partir j'envoyai par Michel Delva une lettre à un de ses amis, pour la donner au Provincial à Guatimala quatre jours après mon

mon départ, par laquelle je prenois congé de lui fort civilement, le priant de ne me point blâmer & de n'envoyer point après moi; que puisque j'avois une permission de Rome assez suffisante pour cela, n'ayant pû avoir la sienne, je croyois que je pouvois en bonne conscience m'en retourner en ma Patrie, laissant en ce païs-là pour remplir ma place assez de gens qui entendoient le langage des Indiens.

Et pour lui ôter la pensée de faire chercher du côté de Nicaragua, je dattai ma lettre du Village de saint Antoine Suchutepeque qui étoit sur le chemin de Mexique & tout opposé à celui de Nicaragua.

Le lendemain des Rois qui étoit le septiéme de Janvier 1637. sur le minuit je sortis de Petapa sur une fort bonne mule, que je vendis sur le chemin quatre-vingt piéces de huit, n'ayant personne en ma compagnie que Michel Delva.

Et parceque le commencement du chemin étoit fort montagneux, nous ne pûmes aller si vîte que nous eussions bien désiré: car il étoit jour avant que nous pûssions arriver au haut de la montagne, qu'on appelle *Sierra ordonna* ou la montagne ronde, qui est fort renommée en ce païs-là, à cause des bons pâturages qui s'y trouvent pour le bétail & pour les brebis, lorsque les Val-

lées font arides & qu'il n'y a plus d'herbe pour la nourriture des bêtes.

Cette montagne fert auffi d'un grand foulagement aux voyageurs ; car ils y font fort bien traitez dans une hôtellerie où l'on vend du vin & de la viande, & où l'on fe peut mettre à couvert avec tout le bagage que l'on mene avec foi.

Il y a auffi une des meilleures fermes de bétail de tout ce païs-là, & où l'on fait du fromage de lait de chévre & de brebis qui eft eftimé le meilleur de tous ces quartiers.

Cette montagne ronde eft à cinq lieuës de Petapa, que je paffai en diligence, craignant d'y rencontrer quelqu'un de Petapa, & laiffant plufieurs Indiens qui étoient couchez dans l'hôtellerie, qui conduifoient deux troupes de mulets qui appartenoient à des Efpagnols, & qui ce jour-là devoient arriver à Petapa.

A quatre lieuës au-delà de cette montagne ronde il y a un Village d'Indiens qu'on appelle *los Efclavos*, ou les Efclaves, non pas qu'ils foient à prefent plus efclaves que les autres Indiens ; mais parcequ'autrefois du tems de l'Empereur Montezuma & des Rois qui dépendoient de lui, ils étoient comme des efclaves au regard de ceux des autres Villages.

Car l'on avoit accoûtumé de faire venir

les

les habitans de ce Village-là à Amatitlan, & de les envoyer comme des esclaves porter des lettres ou ce qu'on vouloit dans tout le païs.

De plus ils étoient obligez d'envoyer chaque semaine un certain nombre de leurs gens à Amatitlan, selon que les habitans de ce lieu-là en avoient besoin, soit pour porter des lettres, soit pour porter des fardeaux en d'autres endroits.

De l'usage de ces lettres dont les Indiens se servoient en ce lieu-là vient le nom d'Amatitlan, qui est un mot composé en la Langue de Mexique, de *Amat*, qui signifie une lettre, & de *itlan*, qui signifie une Ville; de sorte que Amatitlan signifie proprement la Ville des Lettres.

Aussi étoit-ce veritablement la Ville des Lettres: car ils avoient accoûtumé d'écrire, ou de graver ce qu'ils vouloient sur des écorces d'arbres, & s'en servoient comme nous faisons des lettres, les envoyant dans tout le païs, & même jusqu'au Peru.

Ce Village des esclaves est situé dans un fonds proche d'une riviere, sur laquelle les Espagnols ont fait bâtir un fort beau Pont de pierre pour aller & venir dans le Village; car autrement l'on n'y sçauroit passer avec des mules à cause de la rapidité du courant de l'eau, & de la quantité des ro-

chers qui ſont dans la riviere, dont l'eau deſcend avec grande force.

De ce Village-là, où nous ne nous arrêtâmes que pour boire un verre de chocolate & pour faire repaître nos mules, nous allâmes le même jour à Aguachapa, qui eſt à dix lieuës au-delà, & aſſez proche de la mer du Sud, & du Port de la Trinité où nous arrivâmes ſur le ſoir, ayant fait ce jour-là & partie de la nuit plus de vingt lieuës ſur des montagnes & par des chemins tout pierreux depuis le Village des eſclaves juſqu'à celui-ci.

CHAPITRE II.

Continuation de ſon voyage juſqu'à Realejo Port ſur la mer du Sud, & de ce qu'il vit digne de remarque ſur cette route.

CE Village de la Trinité eſt fort renommé dans ce Païs-là pour deux choſes; la premiere eſt la poterie qui s'y fait, qu'on dit être encore meilleure que celle de Mixco; l'autre eſt un lieu qui eſt environ à demi lieuë de là, que les Eſpagnols diſent & croyent aſſurément que c'eſt une des bouches de l'Enfer.

Car il en ſort continuellement une fumée noire & épaiſſe qui ſent le ſoûfre avec des bouffées

bouffées de feu de fois à autre, & la terre dont cette fumée ſort eſt baſſe & nullement élevée, & perſonne n'en a jamais pû approcher pour en ſçavoir la cauſe ; car tous ceux qui l'ont voulu faire ont été jettez à terre & en danger de perdre la vie.

Un Religieux de mes amis & qui étoit digne de croyance, m'aſſura ſur ſon ſerment que voyageant par ce chemin-là avec un Provincial, il ſe réſolut d'aller en ce lieu-là pour ſatisfaire ſa curioſité, & ſçavoir la cauſe de tous les étranges diſcours qu'on faiſoit de cette fumée dans tout le païs.

Comme il s'en fut approché environ à deux cens cinquante pas, il dit qu'il oüit un bruit ſi horrible, qu'avec la puanteur de la fumée il en penſa tomber à terre, & fut obligé de ſe retirer auſſi-tôt ; & enſuite fut attaqué d'une fiévre chaude dont il penſa mourir.

D'autres diſent qu'en s'en approchant ils ont oüi de grands cris, comme ſi c'étoient des perſonnes qui fuſſent tourmentées, avec des bruits de chaînes de fer & choſes ſemblables, qui leur donnoient lieu de s'imaginer que c'étoit une des bouches de l'Enfer ; mais comme j'eſtime que c'eſt une ſimplicité à ces gens-là de croire cela, je laiſſe au Lecteur d'en faire tel jugement qu'il voudra.

Pour moi, je n'en ſçaurois dire autre

choſe ſinon que j'ai vû la fumée,& qu'ayant interrogé les Indiens s'ils n'en ſçavoient point la cauſe, ou s'ils ne s'en étoient point approchez de près?

Ils me répondirent qu'ils ne ſçavoient point d'où cela pouvoit venir, qu'ils n'en avoient jamais oſé approcher, & qu'ils avoient vû des voyageurs qui l'ayant entrepris avoient été jettez à terre comme morts, ou ſurpris d'une frayeur ſoudaine & enſuite de la fiévre; de ſorte que leur ayant témoigné que j'avois deſſein d'y aller, ils me dirent que je m'en donnaſſe bien de garde, & qu'aſſûrément je me mettrois au hazard de perdre la vie.

Mais ce ne fut pas tant la crainte de cet enfer des Eſpagnols,comme on l'appelle en ce païs-là, qui me fit partir en diligence de ce lieu, que l'apprehenſion que j'avois de rencontrer quelqu'un qui vînt pour m'arrêter.

Car ſur le minuit je partis de là, & m'en vins déjeûner à un grand Village nommé *Chalevapan*, où les Indiens qui étoient Pocomans me reçûrent fort bien, parceque je parlois le langage Poconchi ou Pocoman comme eux, & vouloient me retenir afin que je leur prêchaſſe le Dimanche ſuivant, ce que j'aurois fait ſi je n'euſſe été obligé par une plus forte conſidération à me retirer en diligence.

Je me trouvai en peine en ce lieu-là comment je pourrois faire pour passer par saint Salvador qui est une Ville d'Espagnols, & où il y a un Couvent de Religieux de l'Ordre de saint Dominique que j'apréhendois sur tous les autres, parceque j'étois connu de la plûpart d'entr'eux.

C'est pourquoi je me résolus, lorsque j'approcherois de la Ville, de me détourner du chemin, & de m'en aller à quelque ferme d'Espagnols comme si je m'étois égaré, & y passer le tems jusqu'au soir en bûvant du chocolate, en discourant & faisant bien répaître mes mules, afin que je pûsse ensuite de cela marcher toute la nuit, & que le lendemain matin je me pûsse trouver bien éloigné de cette Ville, & des Religieux qui demeuroient dans les Villages Indiens qui sont aux environs.

Cette Ville de Saint Salvador n'est pas riche, & n'est guéres plus grande que Chiapa.

Il y a un Gouverneur Espagnol, & elle est située environ à quatre lieuës de Guatimala, étant environnée de hautes montagnes du côté du Nord qu'on appelle *Chauntales*, où les Indiens sont fort pauvres.

Dans le fonds où la Ville est bâtie il y a quelques moulins à sucre, & l'on y fait aussi de l'indigo ; mais les principales

fermes sont celles où l'on nourrit du bétail.

Sur le soir je partis de cette ferme après m'y être bien rafraîchi & fait repaître mes mules, & sur les huit heures du soir je passai par la Ville sans être reconnu de personne.

Mon dessein étoit d'arriver le lendemain matin à une grande Riviere qu'on nomme *Rio de Lempa*, qui est à dix lieuës de saint Salvador; car à deux lieuës de là demeuroit un Religieux Indien dépendant du Couvent de saint Salvador qui me connoissoit particulierement.

Mais je fis une si grande diligence qu'avant le point du jour je passai par ce Village, & avant qu'il fût sept heures du matin j'arrivai à la riviere, où je rencontrai mon Indien de Mixco qui étoit prêt de passer avec mon bagage, & qui sur les trois heures du matin étoit parti de deux lieuës de ce Village; de sorte que j'eus une grande joye de l'avoir rencontré & mes malles où étoit une bonne partie de mon bien.

Je me réposai un peu de tems en ce lieu près de la riviere pour laisser paître mes mules, & mon Indien fit du feu & m'apprêta du chocolate.

L'on tient que cette riviere de Lempa est la plus large & la plus grande de toutes celles qui sont dans la Province de Guatimala, & l'on y entretient ordinairement deux

bacs

bacs pour paſſer ceux qui voyagent avec leurs mules.

Cette Riviere a ce Privilege que ſi quelqu'un a commis quelque crime du côté de Guatimala ou de ſaint Salvador, ou de l'autre côté de ſaint Michel ou de Nicaragua, s'il ſe peut retirer & la paſſer, de l'autre côté il eſt en ſûreté, & pas un des Officiers de la Juſtice du côté où il s'eſt ſauvé ne peut rien faire contre lui pour le crime qu'il a commis, ni l'on ne ſçauroit non plus l'arrêter pour ſes dettes.

Quoique par la grace de Dieu je ne priſſe pas la fuite pour l'une, ni pour l'autre de ces deux choſes, ce m'étoit pourtant une grande conſolation de voir que je m'en allois paſſer dans un païs privilegié où j'eſperois d'être en ſûreté, & que s'il y avoit quelqu'un qui me pourſuivît il ne paſſeroit pas la Riviere de Lempa, mon Négre ſe prit à rire de la penſée que j'avois, & me dit qu'il m'aſſuroit qu'il n'y avoit plus rien à craindre & que tout iroit bien.

Nous paſſâmes fort heureuſement la Riviere, & de là nous fûmes avec notre Indien à un petit Village d'Indiens qui étoit à deux lieuës de là, où nous fîmes le meilleur repas que nous euſſions fait depuis que nous étions partis de Petapa, & laiſſâmes repoſer nos mules juſqu'à quatre heures du ſoir, que nous partîmes de ce lieu pour aller

à un autre petit Village qui eſt à un peu plus de deux lieuës de là, paſſant à travers une campagne ſablonneuſe qui eſt plate & toute unie.

Le lendemain nous n'avions que dix lieuës à faire pour arriver au Village de ſaint Michel qui appartient aux Eſpagnols, & quoique ce ne ſoit pas une Ville, il eſt pourtant preſque auſſi grand que ſaint Salvador, & il y a un Gouverneur Eſpagnol.

Il y a auſſi un Couvent de Religieuſes, & un autre des Religieux de la Mercy qui me reçûrent fort bien chez eux; car je commençai à me montrer en ce lieu-là & à ne me plus cacher, étant réſolu de vendre ma mule, & de m'en aller par eau ou par un bras de mer à un Village de Nicaragua qu'on appelle la *Vieja*.

J'avois auſſi envie de renvoyer mon Indien; mais parcequ'il lui fâchoit de me quitter que je ne fuſſe arrivé à la Ville de Grenade où il me vouloit voir embarquer, j'y conſentis volontiers, parceque je ſçavois qu'il étoit fidelle, qu'il avoit bien conduit mes hardes juſqu'en ce lieu-là, & qu'il ſçavoit le chemin qu'il falloit tenir pour aller à la Ville de Grenade.

De ſorte que je l'envoyai par terre à Réalejo ou à la Vieja, qui ſont fort proches l'un de l'autre & à trente lieuës de ſaint Michel, & demeurai ce jour-là & le lende-

main

main jusqu'à midi en ce lieu, où je vendis ma mule, parceque je sçavois bien que depuis Réalejo jusqu'à Grenade je pouvois avoir une mule des Indiens pour une journée sans qu'il m'en coutât rien.

J'envoyai aussi la mule de mon Négre par terre avec l'Indien, & le lendemain je m'en allai au Golfe qui est à trois ou quatre milles de Saint Michel, où je m'embarquai l'après dînée avec plusieurs autres passagers, & le lendemain sur les huit heures du matin j'arrivai à la Vieja, au lieu qu'il m'auroit fallu employer trois jours à aller par terre.

CHAPITRE III.

Son départ de Realejo sur la mer du Sud; son voyage jusqu'à Grenade; Description d'un Vulcan des Villes de Leon & de Grenade, & de la Province de Nicaragua, & de ce qu'il y a remarqué de plus considerable.

LE lendemain mon Indien arriva sur le soir, & nous fûmes ensemble à Réalejo, qui est un Port sur la mer du Sud qui est foible & nullement fortifié, où si j'eusse voulu demeurer quinze jours j'aurois pû m'embarquer pour Panama, pour aller de

là à Porto-Bello & attendre en ce lieu-là les Gallions d'Eſpagne.

Mais je conſiderai que les Gallions n'y aborderoient que vers les mois de Juin ou de Juillet, & qu'en attendant un ſi long-tems je dépenſerois beaucoup; j'euſſe pourtant bien voulu après cela avoir pris cette occaſion : car à la fin je fus obligé d'aller à Panama & à Porto Bello.

De là juſqu'à la Ville de Grenade le chemin eſt ſi égal & ſi beau, qu'avec l'abondance des fruits & de toutes les choſes néceſſaires à la vie qui ſe trouvent en ce Païs-là, l'on peut dire avec raiſon que la Province de Nicaragua eſt comme le Paradis terreſtre de l'Amerique.

La Ville de Leon eſt ſituée entre Réalejo & celle de Grenade, proche d'un Vulcan de feu ou d'une montagne ardente, qui s'ouvrit autrefois par le haut & cauſa beaucoup de dommage dans tout le Païs aux environs; mais depuis ce tems-là il a ceſſé de brûler, de ſorte que les habitans n'en craignent plus rien à préſent, ſeulement l'on y voit par fois un peu de fumée, ce qui marque pourtant qu'il y a encore quelque ſubſtance ſulfurée dans cette montagne.

Il y eut un Religieux de la Mercy, qui s'imagina avoir découvert un grand tréſor en ce lieu là, capable de l'enrichir lui & tous ceux du Païs, s'étant perſuadé que le

métal

métal qui brûloit dans ce Vulcan étoit de l'or ; de sorte qu'il fit faire un grand chauderon & le fit attacher à une chaîne de fer, afin de le descendre au bas de l'ouverture de la montagne, pensant qu'il le rétireroit plein de cet or fondu, & qu'il auroit assez dequoi se faire Evêque & enrichir tous ses parens ; mais la force de ce feu fut si grande, qu'il n'eut pas si-tôt descendu le chauderon qu'il se détacha de la chaîne, & fut aussitôt fondu.

Cette Ville de Leon est fort bien bâtie ; car le plus grand plaisir des habitans est d'avoir de belles maisons, & de joüir des plaisirs de la campagne où ils trouvent abondamment tout ce qui leur est necessaire pour la vie, plûtôt qu'à accumuler de grandes richesses ; aussi l'on n'y rencontre pas des gens riches comme en beaucoup d'autres endroits de l'Amerique.

Ils se contentent d'avoir de beaux jardins, de nourrir des perroquets, & d'autres oyseaux qui chantent ; d'avoir abondance de viande & de poisson à bon marché, de demeurer en de jolies maisons, & mener une vie douce & oisive sans se soucier beaucoup du trafic, quoiqu'ils ayent le lac tout proche d'eux, d'où il part tous les ans des vaisseaux pour la Havane par la mer du Sud, d'où ils pourroient trafiquer commodément au Pérou & à Mexique, s'ils

en avoient le dessein & qu'ils osassent se hazarder à aller si loin que cela.

Les Gentilshommes de cette Ville sont presque aussi vains & aussi fous que ceux de Chiapa.

C'est aussi particuliérement à cause des délices dont on y joüit, que toute la Province de Nicaragua est nommée par les Espagnols le Paradis de Mahomet.

Le chemin est tout plat & uni depuis la Ville de Leon jusqu'à celle de Grenade, où j'arrivai heureusement & avec beaucoup de joye, esperant de n'avoir plus de voyage à faire par terre jusqu'à ce que je débarquasse à Douvre en Angleterre.

Deux jours après que je fus arrivé en ce lieu-là, & que je me fus un peu reposé en joüissant de l'agréable vûë du lac, je pensai renvoyer mon Indien & mon Négre.

Mais le bon & fidelle Michel Delva ne me voulut jamais quitter qu'il ne m'eût vû embarquer, & que je n'eusse plus besoin de lui demeurant à terre.

L'Indien eût bien voulu aussi demeurer, mais je ne voulus pas, parceque je considerai qu'il avoit une femme & des enfans, & qu'il étoit nécessaire qu'il s'en retournât chez lui pour avoir soin de sa famille.

Il étoit aussi content de s'en retourner à pied qu'à cheval, & vouloit même que je vendisse mes mules pour en tirer ce que je

pourrois

pourrois ; mais comme je vis ſon bon naturel je jugeai que je ferois mieux de le récompenſer en argent, que de lui laiſſer une mule toute haraſſée & fatiguée du chemin & qui pouvoit mourir à ſon retour ; de ſorte que je lui donnai dequoi non ſeulement loüer des mules par le chemin & payer ſa dépenſe de bouche ; mais auſſi dequoi s'aider quand il ſeroit de retour chez lui.

Enfin après avoir jetté beaucoup de larmes, en diſant qu'il appréhendoit de ne me revoir jamais, il prit congé de moi trois jours après que nous fûmes arrivez dans la Ville de Grenade.

Après que mon Négre & moi fûmes demeurez tout ſeuls, la premiere choſe que nous fîmes fut de ſonger à nous défaire des deux mules qui avoient apporté l'Indien & mes hardes, dont je retirai encore quatre-vingt-dix piéces de huit après un ſi long voyage, & crus qu'elles étoient aſſez bien venduës.

Je voulois auſſi que Michel Delva vendît celle ſur laquelle il étoit venu avec moi & qui lui appartenoit, lui promettant de lui en acheter une autre meilleure, & qui ſeroit plus capable de le mener ; mais ce bon Négre avoit tant d'amitié pour moi qu'il ne voulut jamais ſouffrir que je fiſſe cette dépenſe, conſiderant la longueur du voyage que j'avois à faire.

Après cela comme nous apprîmes que les fregates ne partiroient pas encore de quinze jours ; nous nous resolûmes de ne demeurer qu'un jour ou deux dans la Ville, pour en considerer la beauté & voir ce qu'il y avoit de plus remarquable, & puis nous retirer à la campagne en quelque Village des Indiens proche de là où nous ne pûssions être découverts de personne, en allant de fois à autre dans la Ville pour traiter de mon passage en l'une de ces fregates, pour aller à la Havane ou à Carthagene.

De peur que dans le tems du grand abord des troupes de mulets, qui y apportent de l'indigo & de la cochenille de Guatimala pour charger sur les fregates, il s'y trouvât quelqu'un qui nous pût reconnoître.

Ce que nous vîmes de remarquable en cette Ville-là, sont deux Couvens des Religieux de la Mercy & de l'Ordre de Saint François, & un de Religieuses qui est fort riche, avec une Eglise Paroissiale qui est comme l'Eglise Cathedrale, parceque l'Evêque de Leon y demeure bien plus ordinairement qu'en sa Ville Episcopale.

Les maisons y sont aussi beaucoup plus belles que dans la Ville de Leon, & il y a beaucoup plus d'habitans, & entr'autres divers Marchands, dont il y en a quelques-uns qui sont fort riches, qui trafiquent à

Carthagene, à Guatimela, à ſaint Salvador, & à Comayagua, & par la mer du Sud à Panama & au Péru.

Mais au tems du départ des fregates, l'on peut dire que cette Ville eſt l'une des plus riches qui ſoit dans toute cette partie Septentrionale de l'Amerique.

Car les Marchands de Guatimala craignant d'envoyer leurs Marchandiſes par le Golfe des Hondures, parcequ'ils ont été pris ſouvent par les Hollandois entre ce lieu-là & la Havane, eſtiment qu'il y a plus de ſûreté de les envoyer par les fregates à Carthagene, parceque les Hollandois ne ſe rencontrent pas ſi ſouvent ſur cette route que ſur l'autre.

De même bien ſouvent lorſqu'on ſçait qu'il y a des Navires en mer ou vers le Cap de ſaint Antoine, l'on tranſporte auſſi l'argent des revenus du Roi par cette voye du lac de Grenade à Carthagene.

Lorſque j'y étois, avant que de m'être retiré dans un Village Indien, il y entra dans un jour pour le moins trois cens mulets venant de Saint Salvador & de Comayagua, chargez d'indigo, de cochenille, & de cuirs; & deux jours après il y arriva trois autres troupes de mulets venant de Guatimala, dont l'une portoit l'argent des revenus du Roi, la ſeconde étoit chargée de ſucre, & l'autre d'indigo.

Je n'appréhendois pas ceux qui étoient venus les premiers : mais les derniers furent cauſe que je me tins renfermé dans mon logis, de peur qu'en allant à la promenade je ne fuſſe reconnu par quelqu'un de ceux qui étoient venus de Guatimala, qui ſe retirerent pourtant auſſi-tôt qu'ils eurent déchargé leurs mulets, & par leur départ me mîrent en liberté, m'étant rendu volontairement priſonnier dans mon logis à cauſe d'eux.

Mais craignant qu'il n'en vînt d'autres qui me donnaſſent encore la même frayeur que j'avois eûë, je m'en allai dans un Village qui étoit hors de leur chemin à une lieuë de la Ville de Grenade, où je me divertiſſois à me promener en divers lieux à la campagne, & où je fus ſouvent regalé par les Religieux de la Mercy à qui appartiennent la plûpart de ces Villages.

Mais ils me dirent tant de choſes de ce paſſage des fregates juſqu'à Carthagene, que cela me fit preſque perdre l'envie de ſuivre ce chemin.

Car quoique dans le tems que ces vaiſſeaux-là font voile ſur le lac, ils navigent en aſſurance & ſans aucune appréhenſion, néanmoins lorſqu'ils deſcendent du lac en la riviere, qu'on appelle en cet endroit *El Deſaguadero*, pour deſcendre après cela dans la mer, c'eſt là où eſt la grande difficulté,

culté, & qui fait que ce petit voyage dure quelquefois deux mois.

Car en certains endroits la chute des eaux est si grande entre les rochers, que bien souvent l'on est obligé de décharger les vaisseaux & puis après les recharger, avec l'aide des mulets qu'on entretient exprès pour porter les marchandises, & de quelques Indiens qui demeurent le long de la Riviere, & ont soin des magazins où l'on serre les marchandises pendant que ces vaisseaux traversent tous ces lieux dangereux, pour aller à l'endroit d'un autre magazin où les mulets viennent apporter les marchandises & où l'on les charge derechef dans les fregates.

Outre cet embarras, qui ne peut être qu'ennuyeux aux passagers de se voir ainsi arrêtez à tout moment pendant leur voyage, il y a une si grande quantité de moucherons que l'on n'a aucun plaisir sur la route, & la chaleur est si insupportable en certains endroits que plusieurs en meurent avant que d'arriver à la mer.

Quoique tout cela me déplût extrémement, néanmoins je me consolai en pensant que ma vie étoit entre les mains de Dieu, que les fregates passoient tous les ans par là, & que rarement on en voyoit perir quelqu'une.

Je fus de fois à autre à la Ville de Grena-

de,

de, pour faire marché pour mon passage, sçavoir le tems précis du départ des fregates, & me fournir de chocolate & d'autres choses, qui m'étoient nécessaires pendant le voyage, ayant fait marché avec le Maître d'une fregate de ce que je lui devois donner pour ma nourriture à sa table.

L'on avoit résolu que les fregates partiroient dans quatre ou cinq jours, lorsque tout à coup l'on se vit arrêté par un ordre exprès venu de Guatimala qui défendoit aux fregates de partir cette année, parceque le Président & toute la Cour avoient eu avis certain qu'il y avoit des navires Anglois ou Hollandois en mer, qui se tenoient à l'embouchure de la Riviere du Desaguadero & qui attendoient les fregates de Grenade, que par fois ils couroient aussi autour des Isles de saint Jean & de sainte Catherine, que les Anglois occupoient alors & nommoient la Providence, ce qui avoit jetté la terreur parmi tous les Marchands de ce pays, & donnoit sujet au Président d'assurer les revenus du Roi, de peur qu'on ne l'accusât de negligence, & de n'avoir pas donné les ordres nécessaires pour retenir les fregates dans le tems qu'il le pouvoit faire étant averti du danger qu'il y avoit sur les côtes.

Cette nouvelle m'affligea beaucoup voyant que je ne sçavois de quel côté me

tourner;

tourner ; de ſorte que cela me fit penſer au navire qui étoit à Réalejo prêt à partir pour Panama, eſtimant que je pourrois prendre cette route ; mais après que je m'en fus enquis, quelques Marchands m'aſſurerent qu'il étoit parti depuis peu de jours.

Je jettai enſuite les yeux ſur Comayagua & Truxillo & ſur les navires des Hondures ; mais ce n'étoient que de vaines penſées qui procédoient de l'agitation de mon eſprit & de l'embarras où j'étois : car ces navires en étoient auſſi partis ſans qu'il y fût reſté un ſeul petit vaiſſeau qui portât des nouvelles de la Havane ou de Carthagene, parcequ'ordinairement ces deux Villes s'envoyent quelqu'un l'une à l'autre pour ſe donner avis des navires qui ſont en mer ; mais cela étoit auſſi fort hazardeux, & mes amis ne me conſeillerent pas de m'embarquer ſur ces petits vaiſſeaux.

Cela me mit encore dans une plus grande incertitude qu'auparavant ; la ſeule conſolation que j'avois étoit qu'il y avoit beaucoup d'autres paſſagers avec moi, que je ſçavois qu'il falloit néceſſairement que d'une façon ou d'autre ils partiſſent de là ; c'eſt pourquoi je me réſolus de les ſuivre par mer ou par terre.

Nous fîmes là-deſſus deſſein tous enſemble de freter une fregate pour nous porter à Carthagene : mais nous en fûmes refuſez:

car

car perſonne ne voulut hazarder ſa vie & ſon vaiſſeau pour l'amour de nous.

Comme nous étions en cette peine, nous enquerant des Marchands ce que nous pourrions faire pour paſſer en Eſpagne cette année, ou aller juſqu'à la Havane ou à Carthagene, l'un d'entr'eux qui avoit de l'affection pour nous, nous conſeilla d'aller à Coſta-Rica, où nous pourrions apprendre à Carthago des nouvelles de quelque vaiſſeau qui iroit à Porto-Bello, ſoit de la Riviere qu'on appelle de *los Azuelos*, ou de la Riviere de *Suere*, d'où il avoit accoûtumé chaque année de ſortir de petites fregates qui portoient des farines, des jambons, des volailles, & d'autres proviſions pour les Gallions qui étoient à Porto-Bello.

Ce voyage-là nous ſembla bien rude & bien difficile, parcequ'il y avoit près de cent cinquante lieuës à faire à travers les montagnes & les déſerts, où nous ne verrions plus les beautez des Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & peut-être même qu'après cela nous ne rencontrerions aucune fregate qui allât à Porto-Bello.

Mais nous avions tous ſi peu d'envie de retourner à Guatimala d'où nous étions venus, que nous aimions mieux aller plus loin & nous expoſer à toutes ces difficultez, pourvû que nous pûſſions enfin trouver quelque vaiſſeau qui nous portât au lieu où

étoient les Gallions, qui ne devoient aborder à Porto-Bello que vers les mois de Juin ou de Juillet.

C'est pourquoi nous nous résolûmes trois Espagnols & moi d'aller à Costa-Rica, pour voir ce que nous pourrions faire en ce lieu-là.

Chacun d'eux avoit aussi-bien que moi la voiture d'une mule, mais ils n'en avoient point pour monter dessus; de sorte qu'ils jugerent que le meilleur pour eux étoit d'en acheter chacun une pour les porter, espérant après le voyage de les revendre à Costa-Rica, & de loüer des mulets & des Indiens pour porter leurs hardes de Village en Village, qui pourroient aussi nous servir de guides dans tous les passages des montagnes & autres endroits où il y avoit du danger sur ce chemin.

J'eusse bien souhaité alors d'avoir la mule que j'avois venduë à saint Michel, ou l'une de celles dont je m'étois défait à Grenade; mais comme je ne doutois point d'en être bien-tôt pourvû d'une par le moyen de mon Négre, il m'en acheta une qui me coûta cinquante piéces de huit, & avec laquelle je m'assurois bien de pouvoir faire mon voyage.

Mon fidelle Négre eût bien voulu encore faire ce voyage-là avec moi, & même aller par tout le monde si je l'eusse souhaité;

mais

mais je ne le voulus pas & le remerciai de bon cœur de tout ce qu'il avoit fait pour moi ; de ſorte qu'après lui avoir donné une ſomme dont il ſe trouva fort content, je le renvoyai eſperant que la compagnie de ces trois Eſpagnols me ſuffiroit.

CHAPITRE IV.

Leur départ de la Ville de Grenade. La rencontre d'un cayman ou crocodille d'une énorme grandeur dont ils furent pourſuivis ; leur arrivée à Carthago, avec la Deſcription de cette Ville, & du païs par où ils paſſerent pour y arriver.

EN cette maniere-là après avoir pris un Indien pour nous ſervir de guide nous partîmes tous quatre de Grenade, où pendant deux jours nous eûmes le contentement de joüir des délices de ce Paradis de Mahomet, trouvant par tout les chemins plats & tout unis, les Villages agréables, la campagne ombragée d'arbres, & par tout une grande abondance de fruits.

Le ſecond jour après être ſortis de la Ville, nous fûmes extrémement épouvantez par un grand & monſtrueux cayman ou crocodille ; qui étant ſorti du lac auprès duquel nous paſſions ſe baignoit dans une lacune

lacune d'eau, où il ſe tenoit au travers en attendant ſa proye, comme nous reconnûmes après.

Car au commencement ne ſçachant ce que c'étoit, nous penſions que ce fût un arbre qu'on eût abbatu, ou qui fût tombé dans l'eau, juſqu'à ce qu'en paſſant tout auprès nous remarquâmes les écailles du crocodille, & vîmes enſuite que ce monſtre commençoit à ſe remuer & à vouloir s'élancer contre nous; de ſorte que cela nous obligea de nous éloigner bien vîte de là; mais ce monſtre qui vouloit que quelqu'un de notre troupe lui ſervît de proye ſe mît à courir après nous, ce qui nous donna une frayeur extraordinaire voyant qu'il étoit ſur le point de nous atteindre.

Mais un des Eſpagnols qui connoiſſoit mieux le naturel de cet animal que les autres; nous cria de nous détourner à côté du chemin, puis de marcher quelque tems tout droit en avant, & puis retourner de l'autre côté, & en cette maniere aller toûjours en tournoyant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Cet avis ſans doute nous ſauva la vie: car par ce moyen nous laſſâmes ce monſtre & nous échappâmes de lui, qui ſans cela nous auroit attrapez & en auroit tué quelqu'un ou du moins une de nos mules, ſi nous euſſions continué d'aller toûjours tout droit.

Car il couroit auſſi vîte que nos mules quand nous allions tout droit, mais pendant qu'il tournoyoit ainſi, à cauſe que ſon corps étoit peſant nous avions le tems de gagner chemin & prendre avantage ſur lui, juſqu'à ce qu'enfin nous le laiſſâmes bien loin derriere nous.

De ſorte que nous apprîmes par là la nature de cet animal, dont la grandeur du corps n'empêche point qu'il ne coure en avant auſſi vîte qu'une mule; mais comme l'Elephant a de la peine à ſe relever lorſqu'il eſt tombé à terre; de même ce monſtre qui eſt peſant & roide ſe trouve fort embarraſſé lorſqu'il eſt obligé de tourner tout ſon corps.

Nous rendîmes graces à Dieu de ce qu'il nous avoit délivrez d'un ſi grand péril ce jour-là, prenant garde comme nous paſſions ſur le bord de ce lac de ne pas tomber une ſeconde fois dans un danger pareil à celui dont nous venions de ſortir.

L'on peut reconnoître la grandeur de ce lac de Grenade, en ce que la deuxiéme & troiſiéme journée de notre voyage, où nous avions fait pour le moins vingt lieuës depuis que nous étions partis, notre chemin en étoit encore tout proche.

Après que nous l'eûmes perdu de vûë, nous entrâmes dans des chemins difficiles & pierreux qui panchoient plus du côté de

la mer du Sud que de celle du Nord.

Et dans tout le reſte de notre voyage juſqu'à Carthago, nous ne vîmes rien de conſiderable que de grands bois du côté de la mer du Sud, où il y a des arbres qui ſont fort propres à bâtir de bons navires, pluſieurs montagnes & lieux déſerts, où il nous fallut coucher quelquefois deux nuits durant dans les bois ou à la campagne, & fort éloignez d'aucun Village ou des habitations des Indiens.

Nous avions pourtant cette conſolation dans tous ces lieux déſerts d'avoir toûjours un guide avec nous, & que nous y trouvions des cabanes pour nous loger, que les Magiſtrats des lieux voiſins ont fait bâtir pour la commodité de ceux qui voyagent par là.

Enfin après avoir paſſé une infinité de dangers nous arrivâmes à la Ville de Carthago, que nous ne trouvâmes pas ſi pauvre qu'on nous avoit dit à Guatimala & à Nicaragua.

Car comme nous fûmes obligez de nous enquerir des Marchands pour changer de l'argent, nous en trouvâmes qui étoient fort riches, & qui trafiquoient par terre & par mer à Panama, & par la mer à Porto-Bello, à Carthagene, & à la Havane, & de là en Eſpagne.

Il y a environ quatre cens familles dans

la Ville, qui eſt gouvernée par un Gouverneur Eſpagnol.

Il y a auſſi un Evêché, & trois Couvents, deux de Religieux & un de Religieuſes.

D'abord que nous fûmes arrivez, nous nous mîmes à chercher ce qui nous avoit fait traverſer tant de montagnes, de bois, & de déſerts, qui étoit de trouver l'occaſion de nous embarquer pour aller à Porto-Bello ou à Carthagene; nous apprîmes qu'il y avoit une fregate qui étoit ſur le point de ſortir de la riviere de *los Anzuelos*, & une autre de la riviere de *Suere*; de ſorte qu'ayant ſçû qu'il nous ſeroit plus commode d'aller à Suere qu'à l'autre riviere, parcequ'on trouveroit plus de vivres ſur le chemin, plus de villages d'Indiens, & de fermes d'Eſpagnols, nous nous reſolûmes après avoir demeuré quatre jours à Carthago, d'entreprendre encore un nouveau voyage vers la mer du Nord.

Nous trouvâmes que ce païs étoit montagneux en pluſieurs endroits, où il y avoit pourtant de certaines Vallées, où l'on recüeilloit de fort bon blé; que les Eſpagnols demeuroient en de bonnes fermes, qui auſſi-bien que les Indiens nourriſſoient quantité de pourceaux; mais nous trouvâmes que les villages des Indiens étoient beaucoup differens de ceux que nous avions

laissez derriere dans les Provinces de Guatimala & de Nicaragua, & les habitans rudes & incivils, quoiqu'ils soient autant assujettis par les Espagnols que ceux de ces païs-là.

Nous arrivâmes si à propos à la riviere de Suere, que nous ne demeurâmes que trois jours dans une ferme Espagnole qui en est proche, après quoi nous partîmes de ce lieu-là.

Le Maître de la fregate fut ravi d'avoir notre compagnie, & on m'offrit de me conduire pour rien, ne me demandant autre chose sinon que je priâsse Dieu pour lui, & qu'il nous voulût faire la grace que nous pûssions faire notre voyage en sûreté, espérant que dans trois ou quatre jours nous serions arrivez.

Les marchandises que nous avions dans notre vaisseau n'étoient que du miel, des cuirs, du lard, des farines & des volailles.

Il nous dit que le plus grand danger qu'il y avoit étoit de sortir de la riviere, qui en certains endroits court fort vîte, & en d'autres est fort basse, pleine de rochers jusqu'à ce qu'on entre dans la pleine mer.

CHAPITRE V.

De ce qui leur arriva depuis leur embarquement jusqu'à la prise de la fregate, sur laquelle ils étoient, par un mulatre nommé Diaguillo qui commandoit une fregate en course sous un pavillon Hollandois.

NOus sortîmes fort heureusement de la Riviere, mais nous n'eûmes pas fait plus de vingt lieuës que nous découvrîmes deux navires qui faisoient voile tout droit à nous ; de sorte que le cœur commença à nous battre, & nous nous apperçûmes que le Maître de la fregate avoit peur aussi bien que nous, craignant que ce ne fussent des navires Anglois ou Hollandois.

Mais comme nous n'avions point de canon, ni d'autres armes que quatre ou cinq mousquets & demi douzaine d'épées, nous crûmes que le meilleur pour nous étoit de prendre la fuite nous confiant en la legereté de notre vaisseau.

Cela ne nous sauva pourtant pas, car avant que nous eussions fait cinq lieuës en fuyant vers Porto bello, nous découvrîmes de nos hunes que ces deux navires étoient Hollandois, & qu'ils alloient trop vîte pour notre petit vaisseau, sur lequel l'un d'entr'eux

d'entr'eux arriva qui étoit un navire de guerre & trop fort pour nous, qui par une volée de canon nous commanda de baiſſer les voiles; de ſorte qu'il nous fallut rendre ſans combattre, dans l'eſperance d'en avoir meilleur quartier.

Je ne ſçaurois bien repreſenter la diverſité des triſtes penſées qui en ce moment-là me percerent le cœur, qui étoit encore plus abaiſſé que les voiles de notre vaiſſeau.

Combien de fois me repreſentai-je le viſage épouvantable de la mort; & lorſque je penſois me conſoler & me reſoudre, je me voyois en même tems privé d'eſperance de retourner jamais en ma patrie où je m'étois tant de fois ſouhaité.

Enfin je me voyois ſur le point de perdre en un moment tout ce que j'avois amaſſé pendant douze ans, & contraint d'offrir malgré moi à un Hollandois, ce qui m'avoit été donné de bonne volonté par les Indiens de Mixco, de Pinola, d'Amatitlan, & de Petapa.

Mais toutes ces penſées furent bien-tôt interrompuës par les Hollandois, qui vinrent aborder notre fregate plus vîte que nous n'euſſions voulu.

Quoique leurs épées, leurs mouſquets & leurs piſtolets ne nous donnaſſent que trop de crainte; néanmoins dans notre malheur neus eûmes quelque ſorte de conſola-

tion ; lorſque nous ſçûmes qui étoit celui qui les commandoit, eſperant que comme il avoit pris naiſſance & avoit été nourri entre les Eſpagnols, que nous en recevrions un traitement plus favorable que des Hollandois qui n'avoient pas grand ſujet d'aimer la Nation Eſpagnole.

Le Capitaine de ce navire Hollandois qui nous prit étoit un mulatre nommé Diaguillo, né & élevé dans la Havane où il avoit encore ſa mere, que je vis & avec qui je parlai cette même année, lorſque les Gallions y aborderent pour attendre les autres qui devoient venir de Vera-Crux.

Ce mulatre ayant été maltraité par le Gouverneur de Campeche au ſervice duquel il étoit, ſe voyant au deſeſpoir de n'en pouvoir tirer raiſon ſe hazarda dans un bateau & ſe mit en mer, où il rencontra en même tems certains vaiſſeaux Hollandois qui attendoient à faire quelque priſe.

Dieu voulut qu'il abordât heureuſement ces vaiſſeaux où il eſperoit trouver plus de faveur qu'entre ſes compatriotes, il ſe rendit à eux, leur promettant de les ſervir fidelement contre ceux de ſa Nation qui l'avoient maltraité, & même l'on me dit du depuis qu'on lui avoit fait donner le foüet à Campeche.

Ce mulatre ſe montra depuis cela ſi affectionné & ſi fidele aux Hollandois, qu'il acquit

acquit beaucoup de reputation entr'eux & on le maria à une perſonne de leur Nation, & enſuite il fut fait Capitaine d'un navire ſous ce brave & genereux Hollandois que les Eſpagnols craignoient tant, & qu'ils nommoient *Pic de palo*, ou Jambe de bois.

Ce fut donc ce fameux mulatre qui aborda notre fregate avec des ſoldats, où il n'auroit pas trouvé dequoi recompenſer ſa peine, n'eût été les offrandes des Indiens que je portois, dont je perdis ce jour-là la valeur de quatre mille piéces de huit en perles & pierreries, & près de trois mille en argent comptant.

Les autres Eſpagnols y perdirent auſſi chacun quelques centaines d'écus, qui fut une priſe ſi agréable aux Hollandois qu'ils en mépriſerent nos marchandiſes groſſieres, de lard, de farines, & de volailles, & notre argent leur fut beaucoup plus doux que tout le miel qui étoit dans notre vaiſſeau.

J'avois auſſi d'autres hardes, comme un lit pour me coucher, quelques livres, des tableaux peints ſur du cuivre, & des habits, que je demandai à ce Capitaine mulatre, qui conſiderant mon Ordre me les donna liberalement, en me diſant qu'il falloit que je priſſe patience, & qu'il ne pouvoit pas diſpoſer autrement de mes perles & de mon argent, ſe ſervant auſſi du commun proverbe; ſi la fortune eſt au-

jourd'hui de mon côté, demain elle sera du tien, & ce que j'ai gagné aujourd'hui je le puis perdre demain.

Cela me fît aussi appliquer à moi-même ce que l'on dit ordinairement, que le bien qui est mal acquis ne profite jamais, voyant que je perdois tout d'un coup tout ce que l'aveugle devotion des Indiens m'avoit fait acquerir parmi eux, de sorte qu'au lieu de toutes ces offrandes-là j'offris ma volonté resignée à celle de mon Dieu, le suppliant de me donner la patience qui m'étoit nécessaire, pour supporter une aussi grande perte que celle que je venois de faire.

J'avouë que cela étoit rude à la chair & au sang; néanmoins je sentis une certaine vigueur spirituelle venant du ciel qui me fortifioit au dedans, & qui me fit connoître la verité de ce que dit saint Paul au 12. chapitre de l'Epitre aux Hebreux, au verset 11. Qu'il n'y a point de châtiment présent qui soit agréable, au contraire qu'il est fâcheux de souffrir; mais qu'après il produit un fruit de Justice à ceux qui sont exercez par là.

Car dès ce jour-là je me sentis en repos au dedans de moi-même, & dans une entiére résignation à la volonté de mon Dieu, que je souhaitois être faite en la terre en la mer, & au dedans de moi, comme elle l'est toujours dans le Ciel.

Quoique

Quoique cela fût la meilleure & la principale consolation que je pouvois avoir, néanmoins par la permission du Createur je ne laissai pas d'en avoir encore du côté des creatures, en ce qu'il me fut laissé quelques simples & doubles pistoles que j'avois cousuës dans mon matelats, que ce Capitaine me fit rendre par honnêteté & par la consideration de mon habit, & dans le pourpoint que j'avois sur moi, qui faisoient presque la somme de mille écus, qu'ils n'avoient point trouvée lorsqu'ils avoient foüillé mes hardes.

Après que le Capitaine & les Soldats eurent visité leur prise, ils songerent à se rafraîchir des vivres qui étoient dans notre bord; de sorte que cet honnête Corsaire fit un dîné magnifique dans notre fregate où il m'invita, & sçachant que j'allois à la Havane, entre plusieurs autres santez il bût celle de sa mere, me priant de la voir & de lui faire ses recommandations, & que pour l'amour d'elle il m'avoit traité aussi civilement qu'il lui avoit été possible.

De plus il nous dit encore étant à table que pour l'amour de moi il nous vouloit rendre notre fregate, afin que nous pussions retourner à terre, & que je pusse trouver quelque voye plus assurée que celle-là pour aller à Porto-bello, & poursuivre mon voyage en Espagne.

Après dîné je conferai avec le Capitaine tout ſeul, & lui dis que je n'étois point Eſpagnol, mais Anglois de naiſſance, lui montrant la permiſſion que j'avois euë de Rome pour retourner en Angleterre, & partant qu'étant d'une Nation qui n'étoit pas ennemie des Hollandois, j'eſperois qu'il me feroit rendre ce qui m'appartenoit.

Mais tout cela ne ſervit de rien, & s'étant déja rendu maître de tout ce qui étoit dans notre vuiſſeau, il me répondit qu'il eût bien voulu pour m'obliger que cela eût dependu de lui, mais qu'il falloit que je ſouffriſſe avec ceux avec qui je m'étois trouvé, & que je pouvois auſſi-tôt reclamer toutes les autres marchandiſes qui étoient dans le vaiſſeau.

Je le priai enſuite de me vouloir ramener avec lui en Hollande, afin que de là je puſſe m'en aller en Angleterre; ce qu'il me refuſa auſſi, me diſant qu'il alloit d'un lieu dans un autre, & qu'il ne ſçavoit pas quand il pourroit retourner en Hollande, que tous les jours il étoit ſur le point de ſe battre avec quelque navire Eſpagnol, & que ſi cela arrivoit, ſes ſoldats pendant la chaleur du combat me pourroient faire du mal dans l'imagination que je pourrois leur nuire étant dans le vaiſſeau s'ils étoient pris des Eſpagnols.

Par ces réponſes je vis bien qu'il n'y

avoit point d'esperance de recouvrer ce qui étoit perdu ; c'est pourquoi comme j'avois fait ci-devant, je me remis encore à la Providence & à l'assistance de Dieu.

Les soldats & matelots du navire Hollandois s'employerent avec diligence le reste de ce jour & le lendemain à décharger les marchandises de notre fregate dans leur vaisseau, pendant que comme prisonniers nous étions transportez çà & là sur la mer avec eux.

Et au lieu que nous pensions qu'ils devoient être satisfait d'avoir notre argent, nous trouvâmes le lendemain qu'ils avoient envie de manger de nos volailles & de notre lard, qu'ils avoient besoin de nos farînes pour en faire du pain, de notre miel pour s'adoucir la bouche, & de nos cuirs pour avoir des souliers & des bottes ; car ils emporterent tout, à l'exception de mon lit, de mes livres, & de mes tableaux de cuivre, que le Capitaine Diaguillo me fit laisser par une honnêteté peu ordinaire à un Corsaire, & quelques vivres au maître de la fregate, à peu près autant qu'il en falloit pour nous conduire jusqu'à terre dont nous n'étions pas fort éloignez, & prirent de la sorte congé de nous en nous remerciant de la bonne chere que nous leur avions faite.

Mais parmi nos gens qui etoient bien fâchez d'avoir eu de tels hôtes, il y en avoit quelques-

quelques-uns qui prioient Dieu de n'être jamais en peine de les recevoir une autrefois, d'autres qui les maudiſſoient, & particulierement le mulatre qu'ils appelloient renégat, & enfin d'autres qui loüoient Dieu de ce qu'on leur avoit ſauvé la vie; & tous enſemble nous retournâmes à Suere d'où nous étions ſortis, où en montant la riviere nous penſâmes faire naufrage & perdre la vie après avoir perdu notre bien.

CHAPITRE VI.

Leur débarquement en la riviere de Suere d'où ils étoient partis & de ce qui leur arriva, & ce qu'ils ont remarqué de plus conſiderable juſqu'à Carthago.

Lorſque nous mîmes pied à terre, les Eſpagnols de ce lieu eurent compaſſion de ce qui nous étoit arrivé; de ſorte qu'ils nous aſſiſterent de leurs aumônes, & firent une quête entr'eux pour cela.

Les trois Eſpagnols qui étoient en ma compagnie perdirent tout leur argent & la plûpart de leurs meilleurs habits, mais ils avoient reſervé quelques lettres de change dont ils devoient être payez à Porto-bello, & j'euſſe bien voulu en avoir autant au lieu de ce que j'avois perdu.

Dans

Dans ce moment-là nous ne ſçavions de quel côté nous devions tourner. Nous fîmes deſſein d'aller à la riviere de *los Anzuelos*; mais l'on nous dit qu'il falloit neceſſairement que les fregates qui y étoient fuſſent parties, ou du moins qu'elles le ſeroient avant que nous y fuſſions arrivez, & que ſi elles ne s'étoient point arrêtées ſur le bruit qui étoit venu des navires Hollandois qui étoient en mer, qu'il falloit qu'elles fuſſent déja priſes, ou qu'elles ne pouvoient pas manquer de l'être auſſi bien que nous l'avions été.

C'eſt pourquoi nous nous reſolûmes avec l'aſſiſtance charitable des Eſpagnols des environs de ce lieu-là, de nous en retourner à Carthago, & de là prendre quelque ordre meilleur que celui que nous avions tenu.

Par le chemin nous nous entretinmes de ce que chacun de nous avoit ſauvé, & les Eſpagnols ſe vantoient qu'ils avoient encore des lettres de change qui leur ſeroient aquitées à Carthago, & qu'ils auroient de l'argent par ce moyen; mais je ne leur voulus point déclarer ce que j'avois, je leur dis ſeulement que j'avois auſſi ſauvé quelque choſe; de ſorte que nous demeurâmes tous d'accord de faire paroître notre pauvreté pendant tout le chemin, afin que les Indiens & les Eſpagnols euſſent pitié de

nous,

nous, & nous témoignaſſent de la compaſſion pour la perte que nous avions faite.

Lorſque nous fûmes arrivez à Carthago, chacun témoigna être touché de notre malheur, & l'on fit des quêtes pour nous. Et comme l'on attendoit de moi que je dirois la Meſſe, & pourrois prêcher lorſque j'en ſerois prié, je m'appliquai enſorte que je recommençai à me munir d'argent par ce moyen.

Néanmoins comme je vis bien que dans un Païs pauvre comme celui-là & où j'étois peu connu, je ne pouvois pas faire grand choſe pour m'en retourner avec honneur en Angleterre, je me vis encore tenté de retourner à Guatimala, où j'étois aſſuré d'être bien reçû par mes amis, & de m'y établir juſqu'à ce que j'euſſe encore recüeilli dequoi m'en retourner.

Mais ayant remarqué que Dieu étoit courroucé contre moi, & m'avoit juſtement privé de tout ce que j'avois amaſſé pendant douze ans, je pris une ferme reſolution de continuer mon chemin pour m'en retourner en mon Païs, quand même j'aurois dû mendier mon pain ſur le chemin.

Mais de peur d'être ſoupçonné par les Eſpagnols, & d'avoir du déplaiſir pour ne pas faire les fonctions de ma profeſſion, je me reſolus de recevoir ce que l'on me don-

neroit en qualité d'étranger & de voyageur, pour mes prédications & les autres exercices publics que l'on desiroit que je fisse.

Ayant donc repris le courage, & étant toûjours resolu de m'en retourner en Angleterre, je m'enquis à Carthago par quel moyen je pourrois aller à Porto-bello; mais cette porte où je pouvois avoir esperance étoit encore fermée, quoique ma confiance en Dieu ne fût point diminuée.

En ce tems-là il arriva à Carthago environ trois cens mulets qui n'avoient point de charge, avec quelques Indiens, Espagnols, & Negres de Comayagua, & Guatimala, qui les conduisoient par terre au-delà des montagnes de Veragua pour les vendre à Panama.

Ce commerce qui se fait tous les ans, est le seul qui se fait par terre de Guatimala, de Comayagua, & de Nicaragua à Panama, au-delà de cet isthme ou espace de terre qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Ce chemin est fort dangereux, non seulement à cause des mauvais chemins, des rochers & des montagnes qu'il faut passer, mais aussi à cause de plusieurs nations barbares qu'il y a que les Espagnols n'ont pas encore assujetties, qui font souvent des insultes & tuent ceux qui passent avec des mulets

lets au travers de leur Païs, particulierement s'ils font la moindre chose qui leur déplaise.

Mais nonobstant toutes ces difficultez, je ne laissai pas de penser à faire ce chemin avec les mulets & les Espagnols qui s'en alloient par terre à Panama : & les trois Espagnols qui étoient en ma compagnie étoient aussi presque de même avis que moi ; mais la Providence Divine qui conduit bien mieux les affaires des hommes qu'ils ne sçauroient faire eux-mêmes, nous fit quitter ces pensées pour notre bien & pour notre salut, comme nous vîmes bientôt après.

Car nous apprîmes à Nicoya qu'une partie de ces Espagnols & de ces muletiers avoient été tuez par les barbares, qui nous auroient tuez comme eux si nous eussions entrepris ce perilleux voyage, dont je fus dissuadé à Carthago par plusieurs personnes qui avoient de l'amitié pour moi, qui me representerent non seulement le danger qu'il y avoit de tomber entre les mains de ces barbares Indiens, mais aussi la difficulté de traverser les montagnes, dont je ne pourrois jamais venir à bout sans courir le hazard de perdre la vie.

Ayant donc quitté ce dessein, les Marchands qui nous témoignoient de l'amitié nous conseillerent de voir si la mer du Sud

ne nous ſeroit point plus favorable que celle du Nord, & pour cet effet d'aller à Nicoya & de là à Chira & au Golfe des Salines, où ſans doute nous trouverions à nous embarquer pour Panama.

Nous étions bien reſolus de ſuivre tous les bons avis qu'on nous donneroit, mais nous ſçavions bien auſſi que c'étoit la derniere choſe que nous avions à faire & la fin de toutes nos eſperances, & que ſi cela nous manquoit il ne nous reſtoit plus d'autre voye pour aller à Panama, que comme des deſeſperez de nous en aller hazarder notre vie à traverſer les montagnes de Veragua, & paſſer ſans guide ſans eſcorte par le Païs des barbares qui avoient maſſacré les Eſpagnols, ou nous en retourner par le chemin que nous étions venus à Realejo, où notre eſperance pouvoit auſſi être fruſtrée, & que peut-être il nous faudroit attendre un an avant que nous euſſions trouvé à nous embarquer pour Panama.

C'eſt pourquoi nous nous reſolûmes de ſuivre le conſeil que nos amis nous avoient donné d'aller à Nicoya & de là au Golfe des Salines; où je dis en riant aux trois Eſpagnols qui étoient avec moi, que ſi nous n'y faiſions rien, il falloit que comme Hercule nous y fiſſions ériger une colonne, & y graver nos noms, avec cette inſcription, *Non plus ultra*, parcequ'au-delà il n'y

avoit

avoit plus de Port ni de Havre où nous pussions nous embarquer pour Panama.

Aussi personne ne pouvoit faire plus que nous avions fait pour venir à bout de notre dessein; mais moi particulierement qui n'avois pas seulement surpassé tous les Anglois qui avoient été en ces Païs-là, mais qui avois fait par terre depuis Mixco jusqu'à Nicoya pour le moins six cens lieuës ou dix-huit cens milles d'Angleterre en allant du Nord au Sud; outre ce que j'avois fait depuis la Vera-Cruz jusqu'à Mexique, & de Guatimala à la Vera-Paz & à Puerto de Cavallos ou Golfodulce, & de là à Truxillo, & puis en retournant de là à Guatimala, qui sont pour le moins treize ou quatorze cens milles d'Angleterre de plus, ce que je pensois faire graver sur une colonne à Nicoya pour en conserver la memoire à jamais.

Mais j'espere que ce qui ne s'est pas fait en ce lieu-là le sera par le moyen de mon livre, & que mon Histoire comme elle est fidelle & veritable sera un monument perpetuel d'un voyage de onze cens lieuës ou trois mille trois cens milles qu'un Anglois a fait par terre dans le Continent de l'Amerique, outre ses voyages par mer à Panama, depuis Porto-bello jusqu'à Carthagene, & de là à la Havane.

CHAPITRE VII.

Leur depart de Carthago & de ce qui leur arriva jusqu'à Nicoya; le Negoce qui s'y fait, & la description d'une teinture de pourpre particuliere, & de la conduite cruelle d'un Gouverneur Espagnol avec les Indiens.

LE chemin par lequel nous allâmes de Carthago à Nicoya étoit fort montagneux, rude & desagréable; car nous ne trouvâmes que fort peu de fermes d'Espagnols & de villages d'Indiens, qui non seulement étoient fort petits, mais où les habitans étoient aussi fort pauvres & miserables.

Néanmoins Nicoya est un fort beau village, & le principal d'un Gouvernement d'Espagnols, où nous trouvâmes un nommé Juste de Salazar qui étoit Alcade Major, qui nous reçût avec beaucoup de civilité, & nous donna un logis pour demeurer pendant que nous serions en ce lieu-là.

Il nous donna aussi beaucoup de joye, en nous disant qu'encore qu'à present il n'y eût point de Navire ni de Fregate dans le Golfe des Salines, qu'il ne doutoit pourtant

tant pas qu'il n'y en vînt bien-tôt quelqu'une de Panama pour charger du ſel & d'autres marchandiſes, comme ils avoient accoûtumé de faire tous les ans.

La ſaiſon où nous arrivâmes en ce lieu-là, étoit un tems propre pour moi pour recuëillir encore quelque argent après la grande perte que j'avois faite ; car c'étoit en Carême qui eſt le tems de la plus grande moiſſon des Religieux, parceque, comme j'ai deja dit ci-devant, ils recuëillent beaucoup d'argent des offrandes qui leur ſont faites lorſqu'ils confeſſent & adminiſtrent la Communion aux Indiens.

La ſaiſon & le Religieux Cordelier qui avoit la charge de ce village m'étoient fort commodes, dans un tems où je ne pouvois pas me diſpenſer de faire les exercices de ma profeſſion, ſans donner un juſte ſujet aux Eſpagnols de me ſoupçonner & de me blâmer avec raiſon.

Ce Religieux étoit Portugais, qui environ trois ſemaines avant que j'arrivaſſe en ce lieu avoit eu un grand demêlé avec l'Alcade Major Juſte de Salazar, pour défendre les Indiens que Salazar maltraitoit extrémement.

Car il les employoit comme des eſclaves à ſon ſervice & celui de ſa femme, ſans leur payer le ſalaire de leur travail qu'ils avoient gagné à la ſueur de leur viſage,

ſage, les faiſant travailler auſſi bien les Dimanches que les autres jours.

Mais le Religieux ne pouvant ſouffrir cela, leur défendit expreſſément en chaire de le faire à l'avenir, & de ne plus obéïr aux ordres injuſtes de leur Alcade Major.

Juſte de Salazar qui avoit été nourri à la guerre, & qui avoit ſervi autrefois dans la Citadelle de Milan, crut que ce lui ſeroit une grande honte de ſouffrir d'être traité de la ſorte par un Religieux, qui le vouloit contrôler en ſa Charge, & le priver des moyens dont il avoit accoûtumé de tirer du lucre & du profit.

C'eſt pourquoi après s'être dit pluſieurs injures l'un à l'autre, il vint un jour tout en colere dans la maiſon du Religieux avec ſon épée nuë, où ſans doute il l'auroit tué, s'il n'en eût été empêché par quelques Indiens qui s'y trouverent.

Le Religieux qui étoit auſſi prompt que lui, s'imaginant qu'il n'oſeroit le toucher à cauſe de ſon Ordre de Prêtriſe de peur d'être excommunié, au lieu de s'enfuïr, faiſoit le fier & le brave en le défiant de le fraper, ce qui augmenta encore la colere de Salazar, de ſorte qu'en levant ſon épée pour lui en donner ſur la tête, & le Religieux voulant parer le coup avec la main, il lui abattit deux doigts; & auroit redoublé ſon coup encore plus dangereuſement, ſi les Indiens

diens ne se fussent pas mis entr'eux deux pour les separer, & renfermé le Religieux dans sa chambre.

Juste Salazar fut ensuite de cela excommunié; mais à cause que c'étoit un homme qui avoit beaucoup de credit, l'excommunication fut bien-tôt levée par l'Evêque de Costa-rica.

Ensuite de quoi il fit ses plaintes contre le Religieux à la Chancellerie de Guatimala, où il s'assuroit que par le moyen de ses amis & de son argent il viendroit bien-tôt à bout de ce pauvre Prêtre mendiant, comme il arriva après: car il fit ensorte qu'on fit venir le Religieux à la Cour, où il eut tant de credit qu'il le fit enfin ôter de Nicoya.

En ce tems-là le Religieux se tenoit clos en sa maison, & gardoit la chambre sans vouloir aller à l'Eglise pour dire la Messe, ni prêcher, ni confesser personne, à quoi la saison où l'on étoit alors l'obligeoit particulierement, mais il avoit fait ensorte de se faire assister par un autre Religieux, qui étant seul ne pouvoit pas suffire à prêcher, à confesser & à administrer la Communion à un si grand nombre d'Indiens, d'Espagnols, de Negres & de Mulatres, qui venoient à lui du village & de la campagne pour faire leurs devotions.

De sorte qu'ayant sçû que j'étois arrivé en

en ce lieu-là, il me fit prier de le vouloir assister en ces sortes d'emplois, & que pour mes peines j'aurois sa table, & un écu chaque jour pour dire la Messe; outre ce que le peuple offriroit volontairement, & sans compter aussi mes sermons dont je serois bien recompensé.

Je demeurai dans ce village depuis la seconde semaine du Carême jusqu'à Pâques, où je gagnai environ cent cinquante écus, tant par trois sermons que je fis à dix écus chacun, que par mes gages ordinaires & les offrandes que je reçûs.

La semaine avant Pâques nous eûmes avis qu'il y avoit une fregate de Panama qui étoit arrivée au Golfe des Salines, ce qui nous donna beaucoup de joye; car ce long retardement commençoit déja à nous faire peur.

Le Maître de la fregate vint à Nicoya qui est comme la Cour de ces quartiers-là, & les trois Espagnols & moi fîmes marché avec lui pour notre passage jusqu'à Panama.

Aux environs de Chira, du Golfe des Salines & de Nicoya, il y a quelques fermes d'Espagnols, & quelques petits villages d'Indiens que l'Alcade Major employe tous comme des esclaves, à filer pour lui une certaine herbe qu'on appelle *de la Pite*, qui est une Marchandise fort estimée en Espagne, particulierement celle qui est

teinte à Micoza & aux environs en couleur de pourpre, & pour cet effet il y a quantité d'Indiens qui ſont obligez d'aller ſur le bord de la mer, pour chercher certains coquillages avec quoi l'on fait la teinture du pourpre.

Purpura eſt une eſpece de coquillage, ou de poiſſon à coquille qui vit ordinairement ſept ans, il ſe cache environ le lever de la canicule, & continuë ainſi caché trois cens jours durant, on les ramaſſe au printems, & en les frottant l'un contre l'autre ils rendent une certaine ſalive ou glaire épaiſſe comme de la cire molle; mais cette teinture ſi renommée pour les habits eſt dans la gueule du poiſſon, & la plus fine eſt dans une petite veine blanche, n'y ayant rien dans le reſte du corps, qui n'eſt de nul uſage.

Le drap de Segovie qui en eſt teint, à cauſe de la richeſſe de cette teinture ſe vend juſqu'à vingt écus l'aune, & il n'y a que les plus grands Seigneurs d'Eſpagne qui s'en ſervent, comme faiſoient autrefois les nobles à Rome où on lui donnoit le nom de pourpre de Tyr.

Il y a auſſi une grande diverſité de coquillages qui ſervent à d'autres ſortes de teintures, en ſi grand nombre qu'il n'y a point de lieu où il s'en trouve tant qu'en celui-là.

Les principales Marchandiſes qui ſe trouvent à Chira & au Golfe des Salines, ſont

du

du ſel, du miel, du mahis, du froment & des volailles que l'on envoye tous les ans par des fregates à Panama, d'où ces fregates partent exprès pour venir querir ces marchandiſes, avec cette Pite teinte en pourpre dont je viens de parler.

CHAPITRE VIII.

Leur depart du Port des Salines ſur la mer du Sud, & leurs diverſes avantures juſqu'à Panama.

LA Fregate qui y arriva lorſque nous y étions fut bien-tôt chargée de toutes ces Marchandiſes, & nous fîmes état qu'après nous être embarquez dedans nous ſerions dans cinq ou ſix jours à Panama.

Mais comme nous avions été ci-devant ſouvent traverſez, nous ne le fûmes pas moins en ce voyage: car quoiqu'il ne fût pas long, nous eûmes à combattre un mois durant contre les vents, la mer & les courants comme on les appelle, qui ſont auſſi vîtes que ceux des rivieres.

Dès le premier jour que nous partîmes, nous fûmes emportez par le vent & la tourmente vers le Peru juſques ſous la ligne équinoctiale, où les orages & la chaleur ex-

ceſſive nous mirent en tel état, que nous deſeſperions preſque de notre vie.

Mais après avoir paſſé huit jours, où de moment à autre nous n'attendions que la mort, il plût à Dieu, en qui & par qui toutes les creatures ont leur vie, leur mouvement & leur être, de nous donner de nouvelles eſperances de vie, en nous envoyant un vent favorable qui nous tira de ces chaleurs équinoctiales & de cette mer orageuſe, & nous emporta vers les Iſles des Perles & Puerto de Chame, qui ſont du côté Meridional des montagnes de Veragua, d'où nous eſperions en deux jours au plus pouvoir arriver & moüiller l'ancre à Panama.

Mais nous fûmes bien-tôt fruſtrez de cette eſperance, car le vent ſe calma auſſi-tôt, & ces courants pendant quinze jours nous firent preſque autant reculer durant la nuit, que nous pouvions avancer pendant le jour.

Que ſi Dieu n'eût eu pitié de nous en ce lieu-là, ſans doute que nous ſerions peris en voulant ainſi allller contre ces courants; car quoique nous ne manquaſſions pas de vivres, nous avions une ſi grande diſette de breuvage, que pendant quatre jours nous ne bûmes pas une ſeule goute de vin ni d'eau, ni d'aucune autre liqueur qui pût étancher notre ſoif, ce qui m'obligea auſſi bien que pluſieurs autres à boire mon urine, & à me rafraîchir la bouche avec des bales

de

de plomb; ce qui nous refraîchissoit un peu, mais cela n'étoit pas capable de satisfaire long-tems la nature, si Dieu par sa Providence ne nous eût envoyé un vent qui pendant le jour nous tira tout-à-fait hors de ces courants.

Les premieres pensées que nous eûmes alors furent d'abord au Continent, ou à quelqu'une des Isles qui étoient en grand nombre là autour pour y chercher de l'eau, parceque nous n'en pouvions plus & ne faisions que languir de soif.

Le Capitaine du Navire n'y vouloit point consentir, nous assurant que ce jour-là il nous mettroit à terre à Panama; mais comme nous ne pouvions passer plus outre sans avoir dequoi boire, à moins que de nous résoudre qu'après que nous serions morts l'on nous déchargeroit à Panama; nous crûmes que ce seroit acheter trop cher cette promesse-là, puisqu'il y alloit de notre vie & que nous ne pouvions pas encore subsister un jour en cet état; de sorte que voyant que le vent s'affoiblissoit, nous le priâmes tous d'aborder en quelque Isle où nous pussions trouver de l'eau; ce qu'ayant refusé de faire, les trois Espagnols & quelques autres matelots se mutinerent, & ayant mis l'épée à la main le menacerent de le tuer, si tout à l'heure il n'abordoit quelqu'une de ces isles.

De sorte que ne prenant pas plaisir à voir la pointe de ces épées contre sa poitrine, il fit tourner la prouë de son vaisseau vers deux ou trois isles qui n'étoient qu'à environ deux ou trois heures de chemin de nous.

Lorsque nous en approchâmes nous moüillâmes l'ancre & mîmes notre batteau en mer où chacun se croyoit bien heureux qui pouvoit y entrer, afin d'aller à terre & boire de l'eau tout son saoul.

La premiere isle où nous débarquâmes étoit inhabitable de ce côté-là, où nous fûmes long-tems à courir en divers endroits, sans faire autre chose que nous échauffer & nous alterer davantage.

Pendant que chacun couroit de côté & d'autre pour trouver une fontaine & toûjours en vain, je me perdis dans les bois, ayant mes souliers tout déchirez, à cause des rochers & des ronces & lieux difficiles où j'avois passé, & ma compagnie se rembarqua dans le batteau pour aller dans une autre Isle, me laissant tout seul dans les bois.

Comme j'en fus sorti, & que je trouvai que le batteau s'en étoit allé, je me crûs perdu, croyant qu'ils avoient trouvé de l'eau & étoient retournez au vaisseau, & que ne m'ayant pas trouvé ils hausseroient les voiles & s'en iroient à Panama.

Me voyant en cette peine j'appellai ceux

du

du navire ; mais comme je vis que ma voix étoit trop foible pour aller jusqu'à eux , je me mis à courir çà & là à travers les rochers pour voir si je ne verrois point le batteau, que je découvris n'être point auprès du vaisseau,& que je remarquai après être proche de l'autre Isle joignant celle où je m'étois égaré.

Cela me fit croire qu'ils ne m'abandonneroient pas, & qu'ils me viendroient querir quand ils auroient trouvé de l'eau ; de sorte que je déscendis des rochers & m'en vins sur le rivage , où je trouvai des arbres qui faisoient de l'ombrage , & quelques petits fruits qui me rafraîchirent la bouche un peu de tems; mais j'avois une si grande chaleur dans le corps que je ne croyois pas en pouvoir jamais réchapper , tant à cause de cette chaleur , que des foiblesses & des défaillances qui me prenoient à tout moment.

Enfin la pensée me vint de me baigner, & de me mettre en la mer jusqu'au coû pour me rafraîchir ; de sorte que je me dépoüillai , & après avoir demeuré quelque tems dans l'eau , je m'en revins sous l'ombrage de ces arbres , où je tombai dans un si profond sommeil , que le batteau étant venu pour me querir , quelque bruit que les matelots fissent pour m'appeller , je ne me réveillai point , ce qui les fit apprehen-

der que je ne fusse mort, jusqu'à ce qu'étant déscendus à terre, & m'ayant cherché les uns d'un côté & les autres d'un autre, l'un d'entr'eux me trouva qui me réveilla, sans quoi j'étois au hazard d'être dévoré par quelque bête sauvage, ou de périr tout seul miserablement en cette Isle après que la fregate s'en seroit allée.

Lorsqu'on me réveilla j'eus bien de la joye de voir ma compagnie ordinaire, & la premiere chose dont je m'enquis fut s'ils avoient trouvé de l'eau ? à quoi ils me répondirent que je n'avois qu'à me lever & à me réjoüir, & qu'ils n'avoient pas seulement trouvé de l'eau ; mais aussi des orenges & des citrons dans une autre Isle, où ils avoient rencontré des Espagnols qui y demeuroient.

Je m'en allai en diligence avec eux au batteau, où aussi-tôt que je fus entré, l'on me donna à boire tant que je voulus.

L'eau étoit tiéde & trouble, parcequ'ils ne l'avoient sçû puiser qu'en même tems ils ne broüillassent le fond de la fontaine & n'emportassent du gravier avec l'eau, ce qui la faisoit paroître ainsi trouble & boüeuse.

Mais nonobstant cela j'en bûs un pot tout entier, que la foiblesse de mon estomac ne pouvant supporter il fallut que je la vomisse à l'heure même; l'on me fit manger

aussi

aussi une orenge & un citron ; mais mon estomac les rejetta comme il avoit fait l'eau, & en allant à notre fregate je tombai dans une telle foiblesse, qu'on croyoit que j'expirerois avant que d'être à bord.

Lorsque nous y fûmes arrivez je demandai encore de l'eau, mais elle ne fut pas plûtôt dans mon estomac qu'il fallut la rejetter ; après quoi l'on me mit au lit avec une fiévre ardente qui me tint toute la nuit, n'attendant que la mort & que la mer me serviroit de tombeau.

Le maître du navire voyant que le vent s'étoit changé, se trouva bien empêché, apprehendant qu'avec ce vent-là il ne pût jamais arriver à Panama.

C'est pourquoi il voulut tenter une voye qu'il n'avoit point encore essayée, qui étoit de passer entre les deux Isles, où nous avions été chercher de l'eau, sçachant que le vent qui nous étoit contraire de ce côté-ci, nous seroit favorable de l'autre côté des Isles.

Sur le soir il fit lever l'ancre & mettre à la voile, résolu de faire passer sa fregate entre les deux Isles ; mais l'évenement montra combien cette tentative étoit périlleuse, & que c'étoit plûtôt un coup de desespoir qu'une affaire bien concertée.

Je puis bien dire que j'etois alors couché dans le lit de la mort, sans me soucier de quel côté le maître du vaisseau ou la fortu-

ne me voudroient conduire, pourvû que Dieu reçût mon ame au Ciel.

La fregate ne fut pas si-tôt entrée dans le détroit qui étoit entre ces deux Isles, qu'étant emportée par la violence du courant trop proche de terre, elle donna sur un rocher, de sorte que le gouvernail en fut enlevé & presque emporté hors des mains du Pilote, qui se mit à crier, ô très-sainte Vierge, aidez-nous, car sans votre secours nous allons périr.

Ce cri-là & le bruit de tous ceux qui étoient dans le vaisseau me donnerent une frayeur mortelle, dont il plût pourtant à la bonté de Dieu de me garantir & toute la compagnie, par la peine & le soin que les mariniers prirent toute la nuit de tirer la fregate de dessus ce rocher par le moyen de leur batteau, après que le courant l'eut fait toucher trois fois dessus ce roc.

Après avoir passé cette fâcheuse nuit nous retirâmes le matin notre petit navire de tous ces dangers, en sortant du milieu de ces deux Isles pour venir de l'autre côté, d'où nous fîmes voile fort heureusement vers Panama.

Ce matin-là mon estomac s'étant fortifié, je commençai à marcher & à boire & à me promener sur le tillac, prenant plaisir de voir ces belles Isles proche desquelles nous passions.

Sur le ſoir nous arrivâmes au Port de *Perico* où nous moüillâmes l'ancre, attendant qu'on viendroit viſiter le vaiſſeau le lendemain matin; mais cette nuit-là le maître du navire étant deſcendu à terre, le vent ſe changea & fit une ſi groſſe tourmente que nous perdîmes notre ancre & dérivâmes preſque juſqu'à *la Pacheque*, appréhendant d'être emportez ſi loin dans l'Océan, que nous aurions bien de la peine à pouvoir retourner à Panama.

Mais ce grand Dieu à qui la mer & les vents obéïſſent, changea cet orage en un vent favorable qui nous conduiſit une ſéconde fois à Perico, où après que l'on nous eut viſitez nous allâmes à pleines voiles à Panama.

Comme nous fûmes proche du Port, n'ayant point d'ancre dans notre vaiſſeau le vent nous repouſſa encore en arriére, & ſi le maître du navire ne nous eût envoyé une ancre nous ſerions encore retournez à Pacheque ou même au-delà.

Mais par le moyen de cette ancre nous demeurâmes toute cette nuit-là à Perico, étant tout étonnez de ce qu'il nous arrivoit tant de traverſes, de ſorte que quelques-uns diſoient qu'il falloit que nous fuſſions enſorcelez, ou bien qu'il y avoit quelque excommunié parmi nous, & que s'ils ſça-

voient qui c'étoit ils le jetteroient hors le bord.

Pendant qu'ils tenoient tous ces discours le vent se changea encore, & après que nous eûmes levé l'ancre nous poursuivîmes notre route à Panama, où il plût à Dieu que nous arrivassions enfin heureusement.

CHAPITRE IX.

Description de Panama, de sa situation, du commerce qui s'y fait, tant du Péru que d'ailleurs, & de son gouvernement avec le voyage de l'Auteur jusqu'à Venta de Cruzes & sur la Riviére de Chiagre.

COmme je me portois assez bien alors, je ne m'arrêtai pas long-tems dans la fregate où j'avois cru devoir finir mes jours, mais je déscendis aussi tôt à terre, & m'en allai au Couvent des Religieux de l'Ordre de saint Dominique où je demeurai près de quinze jours, pendant lesquels j'eus le loisir de remarquer tout ce qu'il y avoit de considerable dans cette Ville.

Elle est gouvernée comme Guatimala par un Président avec six Conseillers & une Chancellerie ou Audience Royale, & c'est aussi le siége d'un Evêque.

Elle est beaucoup mieux fortifiée du côté de

de la mer du Sud qu'aucun autre Port que j'aye vû de ce côté-là, avec diverses piéces de canon qui sont placées pour la défense du Port.

Mais les maisons sont les plus foibles de toutes celles que j'ai vûës par tout où j'ai été, à cause qu'il est fort difficile d'y récouvrer de la chaux & de la pierre, de sorte qu'à cause de cela & de la grande chaleur qu'il y fait, la plus grande partie des maisons ne sont bâties que de bois.

La Maison du Président, & les murailles mêmes des plus belles Eglises ne sont faites d'autre chose que de planches qui leur servent au lieu de pierres & de briques, & même au lieu de tuiles pour en couvrir le faîte de leurs maisons.

La chaleur y est si grande que l'habillement ordinaire des habitans n'est autre chose qu'un pourpoint de toile déchiqueté, avec des chausses de tafferas ou de quelqu'autre étoffe legere.

Le poisson, les fruits & les herbages y sont en plus grande abondance que la viande; l'eau fraîche du Cocos est le breuvage que les femmes aiment le mieux, quoiqu'il y ait aussi beaucoup de chocolate & quantité de vins du Pérou.

Les Espagnols qui demeurent en cette Ville-là sont fort adonnez à leurs plaisirs, & particulierement aux femmes, les Né-

gresses qui y sont en grand nombre, riches & galantes, étant les principaux objets de leurs amours déréglez.

L'on tient que c'est une des plus riches villes de toute l'Amérique, ayant commerce par terre & par la Riviere de Chiagre avec la mer du Nord, & par la mer du Sud avec tout le Péru, les Indes Orientales, le Mexique & les Hondures.

C'est là que l'on transporte les plus grandes richesses du Péru en deux ou trois grands navires, qui moüillent l'ancre au Port de Perico qui est à trois lieuës de la Ville; car le flux & le reflux de la mer est si grand en ce lieu-là, que cela empêche que les grands vaisseaux n'en approchent de plus près, le reflux s'étendant à plus d'une lieuë de la ville, & laissant une grande étenduë de vases à sec, ce qui rend ce lieu-là mal sain; à quoi contribuent aussi divers autres endroits marécageux qui sont aux environs de la ville.

Il y a environ cinq mille habitans, & l'on y entretient du moins huit Monasteres de Religieux & de Religieuses.

J'appréhendois beaucoup la chaleur; c'est pourquoi je fis aussi tout mon possible pour sortir bien-tôt de là.

J'avois le choix d'aller en compagnie, ou par terre, ou par eau, pour me rendre à Porto-Bello.

Mais

Mais considerant la difficulté qu'il y avoit à passer les montagnes en allant par terre, je me résolus d'aller par la Riviére de *Chiagre* ; de sorte que sur le minuit je partis de Panama pour aller à *Venta de Cruzes* qui est à dix ou douze lieuës de là.

Le chemin pour y aller est pour la plûpart plat & uni, & très-agréable le matin & le soir.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à Venta de Cruzes, où il n'y demeure que des Mulatres & des Negres qui conduisent les batteaux plats dont l'on se sert pour porter les marchandises à Porto-Bello.

Je fus fort bien reçû de tous ces gens-là, qui me prierent de leur vouloir prêcher le Dimanche suivant, ce que je fis, & ils me donnerent vingt écus pour mon Sermon & pour la Procession.

✣✣✣
✣✣
✣

CHAPITRE X.

Description de la Riviére de Chiagre depuis Venta de Cruzes où l'Auteur s'embarqua, jusqu'à Porto-Bello, & de ce qu'il vit digne de remarque pendant cette route, tant sur la riviere que sur la mer.

APrès y avoir demeuré cinq jours, les batteaux en partirent, mais ils eurent bien de la peine à descendre la riviere ; car en quelques endroits nous trouvâmes l'eau fort basse, de sorte que les batteaux s'engravoient bien souvent, & il falloit que les Negres avec des pieux employassent toute leur force pour les retirer de là.

Quelquefois aussi nous rencontrions des courans qui nous emportoient comme un trait d'arc sous des arbres & des branches d'arbrisseaux sur le bord de la riviere, qui nous arrêtoient tout court, & il falloit que pour nous en débarrasser l'on employât bien du tems à couper ces grosses branches d'arbres qui étoient dans l'eau.

Si après huit jours Dieu ne nous eût envoyé de grosses pluyes, qui tombant des montagnes enflerent la riviere qui de soi-même est fort basse, notre voyage auroit été non seulement plus long, mais aussi fort ennuyeux.

Douze

Douze jours après nous être embarquez nous arrivâmes à la mer, & descendîmes à la citadelle pour nous y rafraîchir la moitié de ce jour-là.

Il faut bien que les Espagnols soient persuadez que les courans & le peu de profondeur de cette riviere sont capables d'empêcher que les étrangers ne viennent attaquer Venta de Cruzes & de là Panama ; car sans cela il y a apparence qu'ils auroient plus de soin de fortifier & d'entretenir cette citadelle qu'ils ne font pas ; car lorsque j'y passai elle avoit grand besoin d'être reparée, étant sur le point de tomber toute en ruine.

Le Gouverneur de cette citadelle étoit un grand buveur, qui nous fit aussi très-bien boire pendant que nous y fûmes, & comme il avoit besoin d'un Chapelain pour lui & pour ses soldats, il eût bien voulu me retenir avec lui ; mais j'avois des affaires qui m'étoient de plus grande importance & qui m'appelloient ailleurs ; de sorte que je pris congé de lui, & en partant il nous donna quelques rafraîchissemens de viandes, de poisson & de confitures, & puis nous congedia.

Nous entrâmes en pleine mer, en découvrant premierement ce qu'on appelle *l'Escudo de Veragua*, & en allant toûjours à la rame assez proche de terre nous poursuivîmes notre route vers Porto-Bello jusqu'au

Samedi

Samedi au ſoir, que nous moüillâmes l'ancre auprès d'une petite iſle avec réſolution d'entrer le lendemain dans Porto-Bello.

Toute cette nuit-là les Négres firent la garde de peur des Hollandois, qui, à ce qu'ils diſoient, ſe mettoient ſouvent en embuſcade en ces lieux-là pour ſurprendre les batteaux de la riviere de Chiagre; mais nous paſſâmes heureuſement la nuit, & le matin nous entrâmes dans Porto-Bello.

CHAPITRE XI.

Deſcription de Borto-Bello & du grand commerce qui s'y fait, & de ce qui s'y paſſe à l'égard des Gallions deſtinez audit commerce.

CE Havre eſt très-bien fortifié par le moyen de deux citadelles qui ſont à ſon entrée, où l'on fait toûjours fort bonne garde, auſſi bien que dans un autre château qui eſt plus avant dans le Port, qu'on nomme le Fort de ſaint Michel.

Lorſque j'y arrivai je fus bien fâché d'apprendre que les Gallions n'étoient pas encore venus d'Eſpagne, parceque je ſçavois que je ne pouvois pas demeurer là longtems ſans y faire beaucoup de dépenſe.

Mais je me conſolai en ce que je ſçavois

que c'étoit la ſaiſon qu'ils devoient arriver, & qu'ils ne devoient pas tarder long-tems à venir.

La premiere penſée que j'eus fut de chercher un logis, qui en ce tems-là étoient à ſi bon marché, qu'il y eut même des perſonnes qui s'offrirent à me loger pour rien, pourvû que lorſque les Gallions ſeroient arrivez je quittaſſe le logis, ou que je payaſſe auſſi cher que les autres.

Mais il y eut un Gentilhomme qui étoit Treſorier du Roi, qui me promit de m'en faire avoir un où je ſerois logé à bon marché, même au tems que les navires viendroient & que les logis ſeroient au plus haut prix ; de ſorte que nous fûmes enſemble en chercher un, où interpoſant ſon autorité nous demeurâmes d'accord avec l'hôte que quand la Flote ſeroit arrivée, il ne pourroit le loüer à perſonne & que j'y demeurerois tout ſeul en ce tems là.

Ce logement ne pouvoit contenir qu'un lit, une table, & un ſiége ou deux, & de la place ſeulement pour ouvrir & fermer la porte ; cependant on ne laiſſa pas de m'en demander ſix vingts écus pour le tems que la Flote demeureroit dans le Port, qui d'ordinaire eſt de quinze jours.

Car comme la Ville eſt petite, & qu'il y a pour le moins quatre ou cinq mille ſoldats qui viennent dans les Gallions pour leur

leur servir de défense, & qu'il y vient aussi plusieurs Marchands du Péru, d'Espagne & d'autres endroits, les uns pour acheter, & les autres pour vendre des marchandises, cela fait que les logemens, quelque petits qu'ils puissent être, y sont fort chers; car bien souvent il arrive qu'il n'y en a pas même assez dans la ville pour loger tout le monde qui y aborde en ce tems-là.

Je connoissois un Marchand qui donna mille écus d'une boutique de raisonnable grandeur, pour y débiter ses marchandises pendant quinze jours que la Flote demeura dans le Port.

Je crus que c'étoit trop pour moi de donner les six vingts écus que l'on me demandoit pour un si petit logement qui n'étoit qu'un nid à rats; de sorte que cela me choqua, & je dis au Trésorier du Roi qu'il n'y avoit pas long-tems que j'avois été volé sur la mer, & que je ne pouvois pas faire une grande dépense; avec celle qu'il falloit encore que je fisse pour ma nourriture qui se monteroit pour le moins autant.

Mais l'on n'en voulut rien rabattre, de maniere que ce bon Trésorier ayant pitié de moi offrit à l'hôte de payer soixante écus pour moi, pourvû que je pusse payer l'autre moitié, à quoi il fallut me résoudre, ou bien à me voir réduit à coucher dehors sur le pavé.

Néanmoins

Néanmoins je ne voulus point entrer dans ce trou qui me coûtoit si cher jusqu'à l'arrivée de la Flotte ; mais je m'en allai loger ailleurs dans un fort bel appartement que l'on m'avoit offert pour rien.

Pendant que j'attendois l'arrivée de la Flote, je reçûs quelque argent & quelques offrandes pour mes Messes, & pour les Sermons que je fis, dont j'eus quinze écus de chacun.

J'allai aussi voir les Citadelles que je trouvai fort bonnes & bien fortifiées.

Mais ce que je trouvai de plus étonnant, fut de voir le grand nombre de mulets qui venoient de Panama tout chargez de barres & lingots d'argent ; de sorte que dans un jour j'en comptai plus de deux cens qui ne portoient rien autre chose, qui furent déchargez dans le marché public, où il y avoit des monceaux de lingots d'argent, comme des amas de pierres dans les ruës, qu'on laissoit là sans craindre qu'on les dérobât.

Dix jours après, la Flote arriva qui étoit de huit Gallions & dix Navires Marchands, ce qui m'obligea de m'aller jetter dans mon trou.

Ce fut une merveille de voir le grand nombre de monde qu'il y avoit alors dans les ruës, au lieu que peu de jours auparavant l'on n'y voyoit presque personne.

Le prix de toutes choses commença aussi

à hausser, de maniere qu'une volaille se vendoit douze réales, qui ne m'en avoit coûté qu'une bien souvent à la campagne, & la livre de bœuf valoit deux réales, au lieu qu'en d'autres endroits j'en avois eu treize livres pour une demi-réale, & les autres viandes à proportion devinrent si cheres, que ne sçachant comment faire, je fus obligé de vivre de poisson & de tortuës, dont il y a une assez grande quantité, & quoiqu'elles fussent un peu cheres, c'étoit pourtant ce que je pouvois manger à meilleur marché.

Cela étoit remarquable de voir comme les Marchands vendoient leurs Marchandises, non en détail à l'aune; mais en gros, à la piéce & au poids, & comme ils faisoient leurs payemens, non en argent monnoyé, mais en barres d'argent, qu'on pesoit & qu'on prenoit pour la valeur des Marchandises.

Mais cela ne dura que quinze jours, pendant quoi les Gallions ne se chargerent que de lingots & barres d'argent; de sorte que je puis dire & le soutenir hardiment, que pendant ces quinze jours-là il n'y a point une plus riche foire dans le monde que celle qui se tient à Porto-Bello entre les Marchands Espagnols, & ceux du Péru, de Panama & des autres lieux aux environs.


FOIRE DE PORTO BELLO
A. Aveline sculp.

CHAPITRE XII.

Des difficultez de l'embarquement à Porto-Bello pour Carthagene, de ce qui arriva à l'Auteur en cette rencontre, avec d'autres particularitez dignes de remarque.

DOm Carlos de Ybarra qui étoit Amiral de la Flote apporta toute la diligence qui lui fut possible pour la faire partir, ce qui fit aussi que les Marchands se diligenterent de vendre & d'acheter, & de charger les Navires de lingots & de barres d'argent.

Cette diligence me réjoüissoit fort, parceque je voyois que plûtôt ils chargeroient leurs Vaisseaux & moins je déchargerois ma bourse, & que je pourrois bien-tôt partir de ce lieu si mal sain, où la grande chaleur cause non seulement des fiévres ardentes, mais aussi la mort, si l'on ne s'empêche d'avoir les pieds moüillez lorsqu'il pleut.

Mais particulierement pendant que la Flote y demeure, l'on peut dire que c'est un tombeau toûjours ouvert, & prêt d'engloutir une bonne partie de ce grand concours de peuple qui s'y trouve en ce temslà, comme il arriva l'année que j'y étois, qu'il y mourut plus de cinq cens personnes,

nes, de Marchands, de Soldats & de Matelots, tant de ces fiévres ardentes, que de flux de ventre, pour trop manger de fruit & boire de l'eau froide & autres ſortes d'intemperance ; de ſorte qu'on pouvoit bien dire d'eux qu'ils avoient trouvé ce lieu-là, non *Porto Bello*, mais plûtôt *Porto-Malo.*

Et parceque cela arrive ordinairement tous les ans, pour ſoulager ceux qui viennent incommodez de la mer, ou qui tombent malades en ce lieu-là, l'on a bâti un Hôpital dans la Ville qui eſt fort riche, où il y a pluſieurs Religieux de la Charité qui ont le ſoin de traiter les malades & d'enterrer les morts.

L'Amiral qui appréhendoit que ces maladies ne s'augmentaſſent encore, fit toute la diligence qu'il pût pour faire partir ſa Flote, ſans ſe ſoucier du bruit qu'on faiſoit courir qu'il y avoit trois ou quatre Navires Anglois ou Hollandois en mer, qui n'attendoient apparemment que l'occaſion de s'emparer de quelqu'un de ces vaiſſeaux qui ſe trouveroit écarté des autres.

Cette nouvelle me donna de l'appréhenſion, & me fit penſer que pour ma ſûreté je ferois bien de paſſer dans l'un des meilleurs Gallions; mais quand il fut queſtion de traiter de mon paſſage, je trouvai que l'on ne me demandoit pas moins de trois cens

écus,

écus, que je n'eusse pas pû donner sans être beaucoup incommodé.

Cela fut cause que je fis dessein de m'adresser à quelque Maître de Navire Marchand, quoique je sçûsse bien que je n'y serois pas en si grande sûreté que dans un Gallion bien muni de soldats & de canons de fonte; néanmoins j'esperois toûjours en Dieu, qui est le réfuge de tous ceux qui le craignent, & qui dans cette rencontre-là me fit trouver un passage à bon marché & fort assuré.

Car ayant un jour rencontré mon ami le Trésorier, il eut encore pitié de moi, & me considérant comme un étranger qui avoit été volé depuis peu, il me recommanda au Maître d'un Navire Marchand nommé le saint Sebastien, qu'il sçavoit être dans le dessein d'avoir un Chapelain dans son Vaisseau à qui il vouloit donner la table.

Je ne me fus pas plûtôt adressé à lui de la part de ce Trésorier, qui étoit son ami aussi bien que le mien, qu'il me promit de me recevoir en son Vaisseau & de me donner sa table, sans me demander autre chose, sinon que je priasse Dieu pour lui & pour les siens, me promettant de plus de satisfaire pour tous les Sermons que je ferois dans son Navire.

Je loüai Dieu des graces qu'il me faisoit,

reconnoiſſant en cela comme en beaucoup d'autres occaſions le ſecours de ſa providence, qui me fourniſſoit le moyen de retourner en Angleterre.

Auſſi-tôt que les Navires furent chargez, nous partîmes pour aller à Carthagene, & le lendemain que nous eûmes mis à la voile, nous découvrîmes quatre Navires, ce qui donna de l'appréhenſion aux Navires Marchands & les fit tenir proche des Gallions, ayant plus de confiance en la force de ces Vaiſſeaux-là qu'en la leur.

Le Navire dans lequel j'étois étoit leger & vîte à la voile, de ſorte qu'il ſe tenoit toûjours fort proche de l'Amiral ou de quelqu'un des autres Gallions; mais tous les autres Navires Marchands qui n'étoient pas ſi bons de voile venoient ſi lentement derriere, qu'il y en eut deux que les Hollandois ſurprirent & emmenerent pendant la nuit, avant que nous puſſions arriver à Carthagene.

La plus grande peur qu'eurent les Eſpagnols pendant le voyage, fut autour de l'iſle de la Providence, qu'ils nomment l'iſle de ſainte Catherine, appréhendant qu'il n'en ſortît quelques Navires Anglois qui les vinſſent attaquer.

Ils maudiſſoient les Anglois qui l'habitoient, & diſoient que cette iſle-là n'étoit à preſent qu'une retraite de brigands & de

pirattes, & que si le Roi d'Espagne n'y mettoit ordre bien-tôt ils feroient bien du mal aux Espagnols, parcequ'elle est proche de l'embouchure du Desaguadero, ce qui met en péril les fregates de Grenade, & située entre Porto-Bello & Cathagene, & par ce moyen menace aussi les Gallions qui portent les revenus & les trésors du Roi.

En cette maniere-là, en invectivant toûjours contre les Anglois & l'isle de la Providence, nous fîmes voile vers Carthagene, où nous rencontrâmes encore les quatre Navires qui nous avoient déja suivis & qui avoient pris de nos Vaisseaux, & nous menaçoient encore d'en prendre d'autres en entrant dans le Port.

Ce qu'ils auroient pû faire s'ils eussent voulu se hazarder d'attaquer le Vaisseau où j'étois, qui en tournant autour du Cap pour entrer dans le havre s'échoüa à terre, où il auroit assurément fait naufrage si le fonds eût été de roche au lieu qu'il étoit sablonneux ; mais nous fûmes garantis de ce péril par la peine que prîrent les matelors à nous en retirer, & nous nous sauvâmes de ces Navires qui nous poursuivirent le plus loin qu'ils pûrent; mais qui n'oserent s'approcher de la portée du Canon de la Citadelle.

CHAPITRE XIII.

Description de Carthagene, & de ce que l'Auteur y vit de plus remarquable pendant le sejour qu'il y fit; singularité de la chair de porc de ces païs-là, départ des Gallions du Port de Carthagene; leur route jusqu'à la Havane, & leur départ de ce dernier Port.

NOus entrâmes de la sorte dans le havre de Carthagene, où nous demeurâmes huit ou dix jours, & j'y rencontrai quelques Anglois qui étoient prisonniers, que les Espagnols avoient pris en mer, & qui étoient de l'isle de la Providence, entre lesquels étoit le fameux Capitaine Rous & environ une douzaine d'autres que je fus bien aise de rencontrer; mais à qui je n'osois témoigner beaucoup d'amitié de peur de me rendre suspect.

Comme l'on avoit résolu de les envoyer en Espagne, ils eussent bien voulu passer dans le Navire où j'étois, & comme je ne le souhaitois pas moins, je fis ensorte avec mon Capitaine que pour l'amour de moi il en prit quatre dans son Vaisseau, entre lesquels il y en avoit un nommé Edoüard Layfield, qui depuis en partant de saint Lucar


CARTHAGENE

Lucar pour aller en Angleterre fut pris par les Turcs, & qui m'a écrit de Turquie en Angleterre pour me prier de travailler à le faire racheter & le retirer de sa captivité.

Sa conversation me plaisoit fort, & je le trouvai toûjours officieux envers moi, ce qui m'obligea de parler pour lui au Maître du Navire & aux Matelots, qui sans cela l'auroient maltraité & les autres Anglois de sa compagnie.

Pendant que nous étions à Carthagene, il vint un bruit qu'il y avoit soixante Navires Hollandois qui attendoient la sortie des Gallions, ce qui ne donna pas peu d'appréhension aux Espagnols, qui tinrent conseil pour sçavoir si la Flote devoit hiverner en ce lieu-là ou partir pour l'Espagne.

Mais comme ce bruit-là étoit faux & qu'il ne venoit que des habitans de Carthagene, qui pour leur profit particulier eussent bien voulu que tous les Gallions & les Navires Marchands eussent demeuré là, Dom Carlos de Ybarra répondit à ceux qui lui en parlerent, qu'il n'appréhendoit pas une centaine de Navires Hollandois, & qu'il n'y avoit rien qui le pût empêcher d'aller en Espagne, où il esperoit de conduire en sureté le trésor du Roi, comme il fit suivant sa promesse.

Huit jours après être partis de Carthagegene nous arrivâmes à la Havane, où nous

demeurâmes aussi huit jours en attendant la Flote qui devoit venir de Vera-Cruz.

Pendant ce tems-là j'eus moyen de voir cette forte Citadelle, où il y a douze piéces d'artillerie qu'on appelle les douze Apôtres, qui ne pourroient pas faire grand mal à une armée qui viendroit par terre ou de la riviere de Matanços.

Je fus aussi visiter la mere de ce Mulatre qui m'avoit pris en mer tout ce que j'avois, & fis tout ce que je pûs pour consoler ces pauvres Anglois qui étoient prisonniers ; mais particulierement le brave Capitaine Rous, qui se vint plaindre à moi des affronts que les Espagnols lui avoient faits dans le Navire où il étoit venu, & que n'ayant pû les supporter quoiqu'il fût prisonnier, il défia au combat ceux qui le méprisoient, & leur fit un appel pour se battre en quelque lieu qu'ils voudroient dans la Havane.

Cette action étoit assurément une marque de courage & d'honneur en ce prisonnier Anglois, d'avoir la hardiesse d'envoyer un appel à un Espagnol dans son païs, & comme on dit d'attaquer le coq sur son fumier.

Mais comme j'eus appris cette affaire par le moyen d'Edoüard Layfield, je voulus l'assoupir & la terminer le plûtôt que je pus, de peur que plusieurs personnes ne se jettassent de rage sur lui & le missent en piéces.

C'est

Tom. II. Pag. 342



C'eſt pourquoi je l'envoyai querir au Couvent ou je demeurois & lui fis quitter le deſſein qu'il avoit eu de ſe battre & de montrer ſa bravoure dans un tems & dans un lieu où ſa qualité de priſonnier l'en diſpenſoit.

Je conſolai auſſi les autres dans leur affliction, & les aſſiſtai du mieux que je pûs en leur neceſſité & particulierement Layfield.

Comme j'eus beſoin de prendre un petit remede avant que de me mettre en mer, cela me donna occaſion d'apprendre ce que je ne ſçavois pas encore, quelle étoit la viande que les meilleurs Medecins de la Havane ordonnoient à leurs malades lorſqu'ils avoient pris medecine.

Car au lieu qu'après que ma medecine eut fait ſon opération, je m'attendois qu'on m'apporteroit un morceau de mouton, où une volaille, ou bien quelqu'autre ſorte de viande nourriſſante, mon Medecin avoit ordonné que l'on me donnât une piéce de porc rôti, ce que croyant m'être contraire en l'état où j'étois, je le refuſai, en diſant au Medecin que c'étoit contre la pratique de toutes les Nations, parceque la qualité de cette viande-là étoit de lâcher le ventre.

Mais il me répondit que le porc faiſoit le contraire en ce lieu-là de ce qu'il faiſoit ailleurs, & que je devois manger de ce qu'il

m'avoit ordonné, m'assurant qu'il ne me feroit point de mal.

Comme l'on tient que la chair de pourceau est fort nourrissante en ce lieu-là, il n'y en a point aussi après celle-là qui le soit plus que celle des tortuës, dont tous les Navires font leurs provisions pour le voyage d'Espagne.

L'on coupe les tortuës en tranches fort minces & longues, comme j'ai déja dit des tassajos, que l'on sale & fait sécher au vent, après quoi les matelots s'en servent pendant tout le voyage d'Espagne, & les mangent boüillies avec un peu d'ail, qu'ils disent avoir aussi bon goût que du veau.

Ils emportent aussi dans leurs Navires quelques volailles pour la table des Maîtres & des Capitaines avec quelques pourceaux tous en vie, ce qui apparemment devroit apporter de l'infection dans le Vaisseau, si l'on n'avoit soin de laver bien souvent le lieu où couchent toutes ces bêtes.

Dans le Navire où j'étois l'on tuoit un pourceau toutes les semaines pour la table du Maître, du Pilote, & des Passagers.

Comme tous les Navires se furent pourvûs de vivres pour le voyage d'Espagne, & que les marchandises qui appartenoient aux Marchands & les revenus du Roi furent chargez dans les Vaisseaux pendant neuf jours que nous demeurâmes là, nous

n'attendions

n'attendions plus que la Flote de Vera-Cruz qui nous devoit venir joindre en ce lieu le huitiéme de Septembre.

Mais Dom Carlos de Ybarra voyant qu'elle tardoit beaucoup au-delà du tems limité, craignant le mauvais tems & la nouvelle Lune de ce mois-là, qui d'ordinaire étoit dangereuſe pour le paſſage du détroit de Bahama, il ne voulut pas tarder davantage, mais ſe réſolut à partir pour le voyage d'Eſpagne.

CHAPITRE XIV.

Départ des Gallions du Port de la Havane, rencontre de la Flote de Vera-Cruz; priſe d'un de nos Navires au milieu de cinquante deux Navires, tant des Gallions que de la Flote, & de ce qui arriva juſqu'à ce que la Flote ſe ſépara de nous.

NOus mîmes donc à la voile un Dimanche matin au nombre de vingt-ſept Navires, compris ceux qui nous avoient joints des Hondures & des iſles, & l'un après l'autre nous ſortîmes de la Havane pour entrer dans la pleine mer, où tout ce jour-là nous ne fîmes que louvier en attendant que le vent fût favorable, & que le Vaiſſeau qui nous devoit conduire dans

le Golfe de Bahama fût sorti de la Havane.

Mais quand la nuit fut venuë nous eussions bien souhaité d'être encore dans la Havane, croyant être environnez d'une puissante Flote de Hollandois, parcequ'il y eut plusieurs Navires qui se vinrent mêler parmi les nôtres, & qui nous obligerent à nous préparer au combat pour le lendemain.

L'on tint le Conseil de guerre, & on fit la garde toute la nuit, l'on prépara les canons, l'on poissa les Vaisseaux, & l'on envoya les ordres nécessaires dans tous les Gallions & les Navires Marchands, pour leur faire sçavoir le lieu & le rang qu'ils devoient tenir.

Le Vaisseau dans lequel j'étois devoit accompagner l'Amiral, & par consequent nous étions assurez d'avoir une puissante escorte.

Nos gens aussi étoient braves & tous prêts à se battre, & comme ces apprêts militaires ne me plaisoient pas beaucoup, l'on me destina un lieu où je pouvois être caché en sureté entre des barils de biscuit.

Je ne manquai pas d'occupation toute cette nuit là à confesser tous ceux qui étoient dans le Vaisseau; de sorte que le matin j'avois bon besoin de prendre du repos, après avoir passé toute la nuit en cette pénible occupation.

Mais

Mais dès la pointe du jour nous fûmes éclaircis du doute où nous étions, & nous vîmes que notre appréhension étoit mal fondée, puisque ce n'étoient pas des Vaisseaux Hollandois, mais de nos amis, qui avoient eu la même peur que nous & qui s'étoient aussi préparez au combat.

Car dès que nous eûmes apperçû leurs pavillons, nous reconnûmes aussi-tôt que c'étoit la Flote que nous attendions de Vera-Cruz, & qui devoit faire voile avec nous en Espagne.

Leur Flote étoit composée de vingt-deux voiles, qui ne pensoient à rien moins qu'à nous rencontrer hors de la Havane, mais qui croyoient que nous étions encore à l'ancre en les attendant; de sorte que pendant la nuit ils avoient encore eu plus de peur de nous, que nous n'en avions eu d'eux.

Mais lorsque le jour eut dissipé tous ces nuages & nous eut fait connoître la verité, l'on ôta toutes les marques de la guerre, à quoi l'on fit succeder le fanfare des trompettes qui faisoient un écho merveilleux; l'on ne voyoit que des batteaux qui alloient d'un navire à l'autre pour se saluer, & des gens qui bûvoient des santez & se souhaittoient bon voyage, en quoi l'on employa toute cette matinée là.

Mais au milieu de toutes ces réjoüissan-

ces, notre Flote ſe trouvant alors compoſée de cinquante-deux voiles, ſans que nous ſçûſſions combien il y en avoit en celle de Vera-Cruz, ni qu'ils ſçuſſent auſſi le nombre de ſa nôtre, il ſe trouva deux navires parmi nous qu'on ne connoiſſoit point; les priſonniers Anglois me dirent ſeulement que l'un d'entr'eux étoit un vaiſſeau d'Angleterre nommé le Neptune, qui ayant gagné le vent ſur nous donna la chaſſe à l'un de nos navires qui étoit de Dunquerque, & qui ayant été employé au ſervice du Roi à ſaint Lucar & à Cadix, avoit été chargé dans les Indes de ſucre & d'autres riches marchandiſes pour la valeur de quatre-vingt mille écus; de ſorte que le Neptune lui ayant envoyé ſa bordée, l'autre ne répondit que de deux volées de canon, & le contraignit de ſe rendre, parcequ'il ne pouvoit être ſecouru de la flote dont il étoit aſſez éloigné.

Ce combat-là ne dura pas une demi heure, après quoi nous vîmes emmener ce vaiſſeau devant nous, ce qui fit changer toutes les réjoüiſſances des Eſpagnols en blaſphêmes & en maledictions.

Quelques-uns maudiſſoient le Capitaine du navire qui avoit été pris, diſant que c'étoit un traître, & qu'il s'étoit rendu tout exprès ſans combattre, à cauſe qu'on l'avoit contraint de faire ce voyage-là.

D'autre

D'autres maudiſſoient auſſi ceux qui l'avoient pris, les appellant yvrognes, infames voleurs & pirates.

Il y en avoit qui prenoient leurs épées comme s'ils euſſent voulu les couper en piéces, & d'autres qui avec leurs mouſquets ſe mettoient en poſture de tirer ſur eux, & enfin d'autres qui frappoient du pied comme des enragez & qui couroient ſur le tillac, comme s'ils euſſent voulu ſauter hors le bord pour aller après eux, & qui grinçoient les dents contre les pauvres priſonniers Anglois, comme s'ils les euſſent voulu poignarder à cauſe de l'action que leurs compatriotes venoient de faire; & il faut que j'avouë que je n'eus pas peu de peine d'empêcher que tous ces fanfarons ne fiſſent du mal à Layfield, qui plus que tous les autres ſe mocquoit de leur folie & répondoit aux injures qu'ils lui diſoient.

L'on donna ordre auſſi-tôt au Vice-Amiral & à deux autres Gallions de les pourſuivre, mais ce fut en vain, parceque le vent étoit contraire; de ſorte que ces deux Vaiſſeaux ſe réjoüiſſant autant que les Eſpagnols en avoient de dépit, ſe ſauverent ayant le vent en poupe, & grand ſujet de ſe vanter d'avoir fait une riche priſe au milieu de cinquante-deux navires & des principales forces navales d'Eſpagne.

CHA-

CHAPITRE XV.

De ce qui arriva depuis la séparation des Gallions d'avec la Flote jusqu'au débarquement à Saint-Lucar de Bara-Meda.

CEtte après-dînée la Flote de Vera Cruz nous dit adieu, parcequ'elle n'étoit pas ravitaillée pour faire le voyage d'Espagne, & entra dans la Havane & nous poursuivîmes notre route vers l'Europe, n'appréhendant plus rien que le Golfe de Bahama, que nous passâmes heureusement avec l'aide des Pilotes que notre Amiral avoit choisis & loüez pour cet effet.

Je croi qu'il est inutile de faire un grand détail de la vûë que nous eûmes de saint Augustin & de la Floride, des tempêtes que nous souffrîmes pendant ce voyage, de la diversité des dégrez de la hauteur du Pole sous lesquels nous passâmes; où en certains endroits nous eûmes autant ou plus de froid que dans les rudes hivers de l'Angleterre.

Je dirai seulement que les plus experts de nos Pilotes ne sçachant un jour en quel endroit ils étoient, nous penserent faire faire naufrage sur les rochers de la Bermude pendant la nuit, si la clarté du jour qui survint

vint très à propos ne nous eût donné le moyen de reconnoître que nous courions tout droit dessus.

Mais les Espagnols, au lieu de loüer Dieu de ce qu'il les avoit garantis de ce peril-là, se prirent à maudire les Anglois qui habitent dans cette isle, disant qu'ils l'avoient enchantée & toutes celles qui sont aux environs, & que par le moyen du diable ils faisoient toûjours élever des orages toutes les fois que la flote d'Espagne y passoit.

Après être heureusement échappez de ce lieu dangereux, nous fîmes voile vers les isles des Terceres ou des Açores, où nous eussions bien voulu prendre de l'eau douce, parceque celle que nous avions prise à la Havane étoit toute jaune, & sentoit si mauvais que nous étions contraints de nous boucher le nez quand nous en voulions boire.

Mais le sévere Dom Carlos, sans avoir égard au reste de la Compagnie, nous fit passer à côté des isles, où la nuit suivante nous eussions bien voulu être abordez.

Car quoique selon leur opinion ces isles-là ne soient point enchantées par les Anglois, mais habitées par de bons Catholiques, nous n'en fûmes pas plûtôt éloignez qu'il s'éleva la plus grande tempête que nous eussions encore euë depuis que nous étions partis de la Havane, & qui dura huit

jours

jours entiers, où nous perdîmes un navire; & il y eut deux Gallions qui furent obligez de tirer deux coups de canon pour avertir les autres du danger où ils étoient, ce qui fit arrêter toute la Flote jusqu'à ce qu'ils eussent racommodé leurs manœuvres & leur grand mât.

Nous faisions voile tantôt d'un côté, tantôt de l'autre sans sçavoir au vrai où nous étions, bûvant toûjours de notre eau puante dont l'on nous donnoit à chacun une pinte par jour.

Trois ou quatre jours après que l'orage fut cessé nous découvrîmes la terre, ce qui fit que chacun se prit à crier, Espagne, Espagne.

Pendant que l'on tenoit conseil au bord de l'Amiral pour sçavoir quelle terre c'étoit, il y en eut quelques-uns qui vendirent des barils de biscuit, & d'autres de l'eau à ceux qui en avoient besoin, chacun s'imaginant que c'étoit quelqu'endroit de la côte d'Espagne.

Mais le résultat du conseil fut, après qu'on fut approché plus près de la terre, & qu'il y en eut plusieurs qui perdirent les gageures qu'ils avoient faites, que c'étoit l'isle de Madere, ce qui les fit pester contre l'ignorance des Pilotes, & nous obligea tous à nous résoudre à la patience, voyant que nous n'étions pas encore à la fin de notre voyage.

Néan-

Néanmoins Dieu nous fit la grace après que nous eûmes découvert cette isle, de nous donner un vent favorable pour nous conduire en Espagne, où douze jours après nous découvrîmes Cadix.

Quelques-uns des vaisseaux nous quitterent en ce lieu-là, mais la plus grande partie passa outre jusqu'à saint Lucar, & entr'autres le navire dans lequel j'étois.

Lorsque nous arrivâmes en ce lieu dangereux que les Espagnols appellent la Barre, nous n'osâmes hazarder la conduite de notre vaisseau à nos Pilotes; mais nous nous servîmes de ceux du païs, que l'espoir du gain fit venir en si grand nombre que chaque navire de la Flote avoit le sien pour le conduire dans le Port, comme on a accoûtumé de faire par tout aux havres & rades de difficile accès.

Le vingt-huitiéme jour de Novembre 1637. environ à une heure après midi nous moüillâmes l'ancre à saint Lucar de Barra-Meda où je déscendis à terre avec plusieurs autres passagers, après avoir été visitez auparavant par les Officiers de la Doüane.



CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur à ſaint Lucar avec les particularitez de l'accueïl qu'il y reçût juſqu'à ſon embarquement pour l'Angleterre, & ſon débarquement à Douvres.

QUoique je pûſſe m'en aller d'abord au Couvent de ſaint Dominique où le vieux Religieux Paul de Londres demeuroit encore, qui ſans doute ſeroit ravi de me voir retourné des Indes, je crûs néanmoins que je ferois bien de demeurer ce ſoir-là en la compagnie de mes amis, tant Eſpagnols qu'Anglois, qui avoient fait un ſi long voyage avec moi, & de m'en aller dans quelque Auberge où je pourrois trouver plus de repos que dans le Couvent, où je ne pouvois avoir qu'un maigre ſouper de Religieux, un fort petit logement & être inquiété de cent queſtions que me feroit le vieux frere Paul de Londres touchant les Indes & le long ſéjour que j'y avois fait.

Je m'en allai donc coucher ce ſoir-là dans une hôtellerie Angloiſe, où je me réposai avec les pauvres priſonniers Anglois, que le maître du navire m'avoit donnez en garde ſur ma parole à condition de les repréſenter quand on voudroit.

Le

Le lendemain j'envoyai mon ami Layfield porter une Lettre au Couvent au Religieux Paul de Londres, qui l'ayant reçûë vint me trouver avec beaucoup de joye de me voir de retour des Indes, & après nous être un peu entretenus ensemble, il me donna avis qu'il y avoit dans le Port des navires qui étoient prêts à s'en retourner en Angleterre.

Ce vieux Religieux qui étoit déja tout décrépit & commençoit à radoter, avoit grande envie que je partisse bien-tôt de là, s'imaginant que je ne serois pas plûtôt arrivé en Angleterre que je travaillerois à la conversion des Protestans, ce qui faisoit que chaque jour qui rétardoit mon départ lui duroit une année & lui faisoit faire tout son possible pour l'expédition de mon voyage, que je souhaitois encore plus que lui, étant prêt à partir dès le lendemain si j'eusse trouvé le tems & un vaisseau à propos.

Mais Dieu qui m'avoit toûjours accompagné pendant près de quatre-vingt-dix jours de voyage sur mer, & qui m'avoit garanti au milieu de plusieurs fâcheux orages, disposa bien-tôt après cela toutes les choses nécessaires pour l'accomplissement de ce que j'avois tant souhaité, qui étoit de retourner en Angleterre mon Païs natal, d'où il y avoit près de 24 ans que j'étois absent.

La

La premiere pensée que j'eus à Saint-Lucar, fut de quitter l'habit de Religieux que j'avois, & d'en prendre un autre avec quoi je pûsse paroître en Angleterre, ayant encore cent écus de reste après un voyage de près d'un an depuis Petapa jusqu'à Saint Lucar. Je fis donc faire un habit séculier par un Tailleur Anglois, & me disposai ensuite à partir.

Il y avoit trois ou quatre navires qui étoient tout prêts pour cela, & qui n'avoient attendu que l'arrivée de la flote pour charger quelques marchandises, & principalement des barres d'argent.

Je pensai m'en aller dans celui qui partit le premier où s'embarqua mon ami Layfield: car tous les prisonniers Anglois furent relâchez en ce lieu-là, & on leur permit de s'en retourner en leur païs.

Mais la providence de Dieu m'en empêcha, puisque si je l'eusse fait je serois aujourd'hui esclave en Turquie avec Layfield: car le lendemain que ce vaisseau fut parti, il fut pris par les Turcs & emmené à Alger avec tous les Anglois qui étoient dedans.

Dieu me fit donc trouver une conduite plus assurée que celle-là dans un vaisseau qui appartenoit au Chevalier Guillaume Courtin, & qui étoit commandé par un Flamand nommé Adrian Adrianzen qui demeuroit alors à Douvres, avec qui je fis marché

marché pour mon passage & pour être nourri à sa table.

Ce vaisseau-là partit de la Barre de Saint Lucar neuf jours après mon arrivée en ce lieu-là, où il attendoit la compagnie de quatre autres navires ; mais principalement quelques barres d'argent des Indes, qu'il n'eût osé charger dans le havre à peine de confiscation.

Etant donc habillé d'une autre maniere, & prêt à mener une autre sorte de vie que celle que j'avois faite jusqu'alors, étant changé d'un Ameriquain à la mode d'un Anglois, le dixiéme jour de ma demeure dans saint Lucar je dis adieu à l'Espagne & à toutes les façons de faire des Espagnols.

Je dis aussi adieu au vieux Religieux Paul de Londres & à tous les autres qui étoient de ma connoissance, & m'embarquai dans un batteau pour passer la Barre & m'en aller à notre navire, qui dès ce soir-là mit à la voile en la compagnie de quatre autres pour aller en Angleterre.

Je pourrois réciter en ce lieu-ci toutes les bontez qu'eut pour moi Adrian Adrianzen, & les civilitez qu'il me témoigna pendant le voyage ; mais je dirai seulement que j'avois bien plus de sujet encore de remarquer la bonté de Dieu, qui nous donna un tems & un vent si favorables, que sans aucun orage nous arrivâmes en treize jours à Douvres,

vres, où je déſcendis à terre & le navire entra dans les Dunes.

Les autres qui déſcendirent à Margaret furent amenez à Douvres ; où ils furent viſitez par les Officiers de la Doüane ; mais comme je ne parlois qu'Eſpagnol, je ne fus point ſoupçonné, n'y ayant perſonne qui me crût être Anglois.

Deux jours après, je pris la poſte avec quelques Eſpagnols & un Colonel Irlandois, pour aller à Cantorbery, & de là paſſer à Graveſend.

Lorſque j'arrivai à Londres je me trouvai fort en peine de ne pouvoir pas parler ma Langue maternelle, n'en pouvant dire que quelques mots interrompus par-cy, par-là, de maniere que cela me faiſoit craindre d'avoir bien de la peine à me faire reconnoître pour être Anglois.

Néanmoins je crus que mes parens qui ſçavoient bien que j'avois été comme perdu pendant pluſieurs années, me reconnoîtroient ſi d'abord je m'adreſſois à quelqu'un d'entr'eux, juſqu'à ce que je pûſſe mieux m'exprimer en Anglois.

La premiere perſonne à qui je m'adreſſai de notre famille & dont j'eus la connoiſſance, fut Madame Penelope Gage veuve du Chevalier Jean Gage, qui demeuroit en la ruë de ſaint Jean, que j'allai trouver dès le lendemain de mon arrivée à Londres,

afin

afin de sçavoir par son moyen quels étoient mes autres parens.

Néanmoins de peur de tomber en nécessité en attendant, & afin que par leur moyen je pûsse me remettre dans l'usage de ma Langue maternelle que j'avois oubliée, sçavoir quelle part mon pere m'avoit laissé dans son bien, & apprendre les mœurs du Païs, je crus par toutes ces raisons-là que je ferois bien de m'informer d'eux & de tâcher à les trouver.

Comme je fus entré chez Madame Gage, elle crut bien que j'étois son parent; mais elle se prit à rire en disant que je parlois comme un Indien ou comme un Gallois, & non pas comme un Anglois.

Elle ne laissa pas de me faire un bon accueïl dans sa maison, & me fit conduire au logis d'un de mes freres, qui logeoit en la ruë qu'on appelle Longaker, & qui étoit alors en la Province de Surrey; où ayant sçû mon arrivée il m'envoya un homme & un cheval pour m'amener chez un de mes oncles, qui demeuroit à Gatton avec qui il étoit, afin que je passasse les fêtes de Noël avec eux.

Cet oncle qui me regardoit comme un homme qui avoit été perdu; & qui étoit de retour après vingt-quatre ans, me reçut fort bien chez lui & me traita fort obligeamment, & ensuite m'envoya à Cheam

chez

chez Monſieur Fromand qui étoit auſſi un de nos parens, avec qui je demeurai juſqu'aux Rois, après quoi je m'en retournai à Londres avec mon frere.

Ainſi le Lecteur peut voir un Ameriquain, qui après pluſieurs dangers par mer & par terre arrive heureuſement en Angleterre, où il peut, comme je fais, remarquer la grande bonté de Dieu envers moi, pauvre & miſerable pécheur.

Fin du ſecond Tome.







